Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Coll. spéc.

THEATRE

DE MONSIEUR

N. DESTOUCHES,

Nouvelle Edition.

Augmentée de deux Comedies du même Auteur.

TOME SECOND.

Auquel on a joint deux Piéces nouvelles, ARLEQUIN SAUVAGE, & LE FAUCON & LES OYES DE BOCACE.

A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME.
M. DCC. XXV.

Universitäts
BIBLIOTHECA

PIECES

Contenuës

dans ce ſecond volume.

L'OBSTACLE IMPREVU OU L'OBSTACLE SANS OBSTACLE. Comedie.

LE TRIPLE MARIAGE. Comedie.

ARLEQUIN SAUVAGE. Comedie.

LE FAUCON ET LES OYES DE BOCACE. Comedie.

PQ
1977
.D7A17
1725
v.2.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

TOut ce que nous pourions dire de l'empreſſement avec lequel le public a reçu les pièces que Mr. *Deſtouches* a mis au Theatre, ne ſeroit pas d'un fort grand poid pour faire valoir le Theatre de cet Autheur, aſſez recommandable par lui-même. Il ſuffit que j'avertiſſe le public, que juſqu'ici on n'avoit publié en ce Païs qu'un Volume de ſes Comedies. Celles qu'il a mi-

ſes depuis ſur la Scene, nous ont fait venir la penſée d'ajouter ce ſecond Volume au premier, & afin de les rendre égaux en épaiſſeur, nous avons cru que les curieux ne nous ſauroient pas mauvais gré ſi nous y ajoutions deux Piéces qui ont également diverti la Cour & la Ville & que tout Paris à vûes & redemandées avec autant de plaiſir que d'empreſſement.

Pour faire en deux mot l'éloge de ces Pièces il ne faut qu'en nommer l'Auteur, qui eſt Mr. de *Liſle*, dont le coup d'eſſai * a été ſi heureux. Les Critiques ont été obligé d'avouer que l'œconomie de ces Pièces eſt très ſages, & que les Scenes y naiſſent les unes des autres. *Arlequin Sauvage* eſt la Cenſure la plus ſpirituelle & la plus vive de

* Timon le Miſantrope.

de notre pretendue Politeſſe, & de nos mœurs ſi éloignez de la ſaine raiſon. Quant au *Faucon & aux Oyes de Bocace*, les François ont trouvé que cette ingénieuſe Pièce ſoutenoit ſur le papier les aplaudiſſemens qu'elle a eus ſur le Theatre ; & le célébre Mr. de la Motte en a dit que *ces deux Contes lui avoient paru maniez avec beaucoup d'art & d'agrément & ne faire enſemble qu'un ſujet ſimple & intéreſſant.*

Enfin le Lecteur trouvera à la tête de ce Volume deux petites Pièces fugitives de Mr. *Deſtouches*, qui ont mérité l'aplaudiſſement des connoiſſeurs lorſqu'elles ont paruës ; cet agréable Auteur promet au Public, dit-on, une nouvelle Comedie, on s'atend auſſi qu'il publiera le diſcours qu'il a prononcé lorſqu'il

fut reçu l'Année paſſée à l'Academie Françoiſe. On aura ſoin de recueillir tout ce qui paroitra de cet Auteur, afin d'en faire un nouveau Volume.

PIE-

PIECES FUGITIVES

DE Mr.

N. DESTOUCHES.

ODE.

Le Philoſophe Chrétien.

QU'eſt devenu ce tems heureux,
Où je vivois dans l'innocence;
Où ſans crainte & ſans eſpérance
J'étois au comble de mes vœux?
Pauvre, mais content & tranquile,
Je goûtois dans un ſombre azile
Des biens inconnus aux mortels;
Et jamais ma main importune,
Pour flêchir l'aveugle fortune
N'alloit encenſer ſes Autels.

Je regardois d'un œil cynique
Et l'orgueil & l'ambition :
De vivre éxemt de paſſion
Je faiſois mon bonheur unique :
Je fuyois les Grands & la Cour,
De l'attente ennüyeux ſejour,
Théatre des revers funeſtes :
De ma vertu ſeule entouré,
Du ſiécle d'or tant célébré
Je goûtois les précieux reſtes.

Tantôt couché nonchalanment
Aux bords d'une onde claire & pure.
Je contemplois de la nature
Le ſimple & pompeux ornement.
Le Zephir d'une douce haleine
Careſſoit les fleurs dans la plaine,
Et les fleurs parfumoient les airs ;
Les Moutons paiſſoient l'herbe tendre,
Et les Oiſeaux faiſoient entendre
L'accord de mille chants divers.

Tantôt me contemplant moi-même,
J'entrois juſqu'au fond de mon cœur,
Je m'éforçois avec ardeur
D'y prendre un empire ſuprême.
Tous mes vœux étoient accomplis,
Si, dévelopant ſes replis,
J'y déracinois les foibleſſes ;
Et ii, leur livrant mille aſſauts,
Des lieux, où régnoient les défauts,
Les Vertus ſe rendoient maîtreſſes.

Souvent mon eſprit s'occupoit
A ſe ſonder, à ſe connoître,
Et ſe ſoin faiſoit diſparoître
L'aveugle erreur, qui le trompoit:
Erreur qui le portoit à croire
Qu'il pouvoit acquérir la gloire
De demêler le vrai du faux
Mais après une longue étude,
Il voyoit que l'incertitude
Etoit le fruit de ſes travaux.

Il aſpiroit à l'évidence,
Et malgré mille efforts puiſſans,
Trop enveloppé par les ſens,
Il n'atteignoit qu'à l'apparence.
Honteux d'un joug, qui l'abaiſſoit,
En raiſonnant il s'efforçoit
A voir, à juger par lui même;
Défait de ſes guides trompeurs
Il tomboit dans d'autres erreurs,
Et bâtiſſoit un vain ſyſtême.

Grand Dieu! s'écrioit-il alors,
D'un ſeul mot tu formas le monde,
Et c'eſt ta ſageſſe profonde,
Qui ſeule en connoît les reſſorts.
En vain par de foibles lumiéres
Cherchant à forcer tes Barriéres,
L'homme aſpire à tout pénétrer:
Tout l'abaiſſe, dès qu'il s'éleve;
Heureux, ſi ſa courſe s'acheve
En ſe bornant à t'adoter.

Tel qu'un Voyageur qui s'égare,
Surpris par une épaiſe nuit,
Il cherche le chemin, qui fuit,
Chaque pas qu'il fait l'en ſépare:
S'obſtinant à ſe retrouver,
Au moment qu'il croit arriver
Il recommence ſa carriére;
Enfin, las d'un ſi long détour,
Il attend que l'Aſtre du jour
Sur lui répande ſa lumiére.

Ainſi dans mes vœux indiſcrets,
A travers d'une nuit obſcure,
Je voulus chercher la Nature
Au ſein de ſes profonds ſecrets.
Fatigué d'une courſe vaine
Je revins honteux, hors d'haleine,
Détrompé d'un eſpoir flatteur;
Et plus ſage, je ſûs attendre
Que mon eſprit pût tout comprendre,
En voyant tout dans ſon Auteur.

Soûmis à la Toute puiſſance
Je goûtois un repos charmant,
Et je dormois tranquillement
Dans le ſein de la Providence.
Là je mépriſois les Grandeurs,
La Gloire, les Biens, les Honneurs
Viles ſources de nos foibleſſes:
Nul déſir n'oſoit m'obſeder,
Et mon cœur ſans rien poſſéder,
Poſſédoit toutes les richeſſes.

Hé-

Hélas, de quels maux eſt ſuivi
Ce bonheur pur & ſans allarmes!
En me faſcinant par ſes charmes,
L'ambition me l'a ravi.
Trop heureux encor de me dire,
Et de ſentir que ſon empire
Eſt un joug indigne de moi.
Sauve mon cœur des précipices;
Grand Dieu, qui faiſois ſes délices,
Il n'en veut plus trouver qu'en toi.

Sur la langue Françoiſe.

MEſſieurs, mes chers Compatriotes,
Je vous le dis en bon Francois,
Notre langue a ſubi de trop ſeveres loix,
Elles ſont moins ſages que Sottes.

On l'énerve en la poliſſant,
Elle n'a ni grandeur ni force,
Son plus Beau feu n'eſt qu'une foible amorce,
Son Eloquence eſt un foudre impuiſſant.

L'uſage, qui ſe dit & ſon père & ſon guide,
Retranche tous les jours & n'invente plus rien.
Le moindte mot nouveau l'étonne & l'intimide,

Il fait languir ſa fille, & lui mange ſon
bien.

Il veut qu'elle reſſemble à la ſimple nature,
Et tout ce qui pourroit lui ſervir de pa-
rure
Eſt indignement rejetté.
Il s'écrie, il fremit à la moindre figure,
La pauvre mètaphore eſt en captivité;
Et ce Tiran, ſi nous l'en voulons croire,
Songe à la releguer à perpétuité
Chez nos hardis voiſins, qui ſoigneux de
leur gloire
Vont, en prenant l'eſſort, à *l'immortalité?*

N'imitez pas notre foibeſſe,
Vous que le Tage enrichit de ſon or.
Que ſur les bords du Tybre avec art &
nobleſſe
La langue de l'amour brille, & s'éleve
encor
Par une vive hardieſſe.
Et vous ſage Anglois, qui ſavez tout fran-
chir,
Continuez. Deja par un ample pillage
Vous avez ennobli votre docte langage.
Ainſi que vos Climats on le voit chaque
jour
Se parer, ſe remplir de richeſſes nouvelles,
Lors que nos plus beaux mots proſcrits
dans les ruelles
Sont forcez de paſſer dans un autre ſejour.

Pour

Pour moi je ſuivrai votre exemple,
J'ai fait un Receuil aſſez ample
Des mots qu'on a bannis, & qu'on cherche à bannir
En dépit des fades Puriſtes,
Animaux ennuyeux & triſtes,
Mes écrits, mes diſcours ſauront les retenir.

Je ferai plus, morbleu! j'en veux inventer d'autres,
Duſſiez-vous auſſi-tôt les joindre encor aux votres;
Uſez en ſans façon, j'en ſerai très content;
Mais ce ſera, Meſſieurs, à la charge d'autant:
Ouï, pour entretenir la bonne intelligence
Tout ſera communicatif,
Et nous étaolirons pour chercher l'abondance,
Un commerce de mots ſans change ni tarif.
Ah! *Communicatif!* quels termes ſont les votres?
Va S'écrier un Délicat;
Cherchez en de plus doux; taiſez vous, Maître fat,
Allez j'en riſquerai bien d'autres.
Je ſuis las d'obéir à de petits cervaux,
Dont la timidité nous appauvrit ſans ceſſe.
Les mots manqueront-ils? j'en ferai de nouveaux,
Ou je rajeunirai, s'ils me paroiſſent beaux,

Ceux

Ceux qui ſont caſſez de vieilleſſe.

Plus d'un Critique me *poindra*,
Mais Dieu ſait s'il eſquivera
Les coups prompts & vangeurs de ma main foudroïante;
Et ce qui me divertira
Lors que dans mes Ecrits quelque mot paroîtra,
Puiſé dans une ſource, ou nouvelle, ou ſavante,
C'eſt *l'Ebahiſſement* de Meſſieurs les quarante *

* *De l'Académie Françoiſe.*

L'OB-

L'OBSTACLE IMPREVÛ

OU

L'OBSTACLE SANS OBSTACLE.

COMEDIE

En cinq Actes

Par Monsieur.

NERICAULT DESTOUCHES.

ACTEURS.

LYSIMON, vieillard.
LYCANDRE, autre vieillard.
JULIE, cruë Niéce de Lycandre.
LA COMTESSE DE LA PEPINIERE.
ANGELIQUE, fille de la Comteſſe.
LEANDRE, Amant de Julie.
VALERE. Fils de Lyſimon, Petit-Maiſtre.
NERINE, Suivante de Julie.
CRISPIN, Valet de Leandre.
PASQUIN, Valet de Valete.

La Scene eſt à Paris chez Lyſimon.

L'OB-

L'OBSTACLE IMPREVU

OU

L'OBSTACLE SANS OBSTACLE.

COMEDIE.

En cinq Actes.

****

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE. PASQUIN. *Ils entrent par deux differens coſtez du Theatre.*

VALERE *du côté par où il entre.*

MORBLEU, vous avez beau dire, je n'en feray qu'à ma tête.

PASQUIN.

Ah! voici mon étourdi de maître.

VALERE.

La peſte ſoit de l'homme.

PASQUIN.

Il eſt en colere.

VALERE.

Il n'y a plus moyen de vivre avec lui, & il faut que nous rompions enſemble.

PASQUIN.

De qui parlez vous là?

VALERE.

Je parle de mon Pere.

PASQUIN.

Mais vrayment cela eſt fort honnête. S'il vous avoit entendu....

VALERE.

Je voudrois qu'il n'eût pas perdu un mot de tout ce que j'ay dit.

PASQUIN.

Dieu vous en garde; vous ſeriez perdu

VALERE'

Tu crois donc que je l'apprehende? Cela étoit bon, lorſque j'étois au College.

PASQUIN.

Ma foy, ne vous y joüez pas. Il eſt homme à vous traiter comme ſi vous y alliez encore.

VALERE *enfonçant ſon chapeau.*

Luy? Mon Pere? Ah vertubleu je luy ferois voir...

PASQUIN.

Paix, Monſieur, le voila qui vient.

VALERE.

Je m'en vais.

PAS-

PASQUIN.

Revenez, revenez, ce n'eſt pas luy.

VALERE.

Te moques-tu de moy de me faire une peur ſemblable?

PASQUIN.

Moy! je vous ay fait peur! Et vous dites que vous ne le craignez point.

VALERE.

J'ay encore quelque foible pour luy; mais je m'en deferay. Me voila remis. Preſentement, je ſerois homme à le braver.

PASQUIN.

Oüy, en fuyant. Voilà comme font tous vos pareils. Vous eſtes braves juſqu'au deguaîner. Croyez-moy, changez de conduite, & vous ne craindrez plus vôtre pere.

VALERE.

Dis-moy, faquin, combien le bon homme te donne t'il pour me prêcher?

PASQUIN.

Bon! Il croit que c'eſt moy qui vous gâte; & franchement, j'ay trop de bonté pour vous.

VALERE.

Inſolent....

PASQUIN.

Allons, Monſieur, il faut tâcher deſormais de le contenter.

VALERE.

Sçachons un peu ce qu'il faut que je faſſe pour cela;

PASQUIN.

Tout le contraire de ce que vous avez fait juſqu'apreſent.

VALERE.

Quels crimes ay-je donc commis?

PASQUIN.

Vous n'en êtes pas encore aux crimes, vous n'en êtes qu'aux ſottiſes. Par exemple, n'ay-je pas été témoin de la converſation que vous avez euë ce matin avec Monſieur vôtre Pere? Il vous diſoit d'excellentes choſes, & vous luy répondiez tout de travers.

VALERE.

Moy?

PASQUIN.

Vous même. Voulez-vous pour vous en convaincre, que je vous faſſe le recit de la converſation? Je m'en ſouviens mot pour mot.

VALERE.

Voyons; je ſuis bien-aiſe de juger de ſang froid, ſi j'ay tort.

PASQUIN.

Voici ce qu'il vous a dit, quand vous êtes entré dans ſa chambre, de la maniere que je vais vous dépeindre.

Il fait l'action d'un petit-maitre qui entre dans une chambre en étourdi, enſuite il prend l'air ſerieux du pere.

Bonjour, Monſieur, bonjour. *Monſieur, je ſuis vôtre ſerviteur.* Où avez-vous paſſé la nuit, pendart que vous êtes. *Parbleu*

j'ai

J'ay soupé au Cabaret avec mes Amis, & de-là nous avons couru le bal. Vous en avez menti. Je sçay à quel bal vous avez été, & si vous ne changez bientôt de conduite, je vous envoyeray danser à S. Lazare. *Je croy Dieu me damne que vous ne pourriez pas vivre, si tous les jours vous ne me faisiez quelque mercuriale.* Et croyez-vous Monsieur le sot que je sois fort content de vous voir au milieu de cette pepiniere de fous que l'on appelle Petits Maîtres, espece d'hommes aussi ridicule qu'incorrigible ? Que je n'entre pas en fureur, depuis que vous arborez ce grand chapeau qui vous couvre un œil & qui ne laisse voir que la moitié de l'autre : depuis que vous vous débraillez jusqu'à la ceinture : Que vous vous faites une gloire de vous enyvrer de vin, de liqueurs & de tabac, & que vous affectez cet air fanfaron qui impose au Bourgeois, & qui fait rire l'honnête-homme ? *Tous les jeunes gens sont faits comme cela, mon Pere, il faut suivre la mode.* Parbleu je vous la feray bien quitter. *Nous verrons.* Comment ! nous verrons. Oh ! voici qui vous corrigera.

Il prend un bâton.

VALERE.

Que vas tu faire ?

PASQUIN.

Vous rosser.

VALERE.

Quoi! coquin! tu aurois la hardieſſe? ....

PASQUIN.

Ma foy, je vous demande pardon; j'entrois ſi vivement dans la paſſion, que je croyois être Monſieur vôtre Pere. Vous ſçavez bien que ſi vous n'euſſiez décampé, la converſation auroit fini de la ſorte. Après tout il eſt temps de vous réformer. Il y a plus de trois mois que vôtre future belle-Mere eſt arrivée de Province, avec la jeune perſonne que vous êtes ſur le point d'épouſer. Vôtre Pere les loge ici l'une & l'autre. Elles ſont témoins de la plûpart de vos actions, qui ne doivent pas les édifier. Comptez-vous de vivre comme vous faites, qurnd vous aurez une femme?

VALERE.

Le fat! Eſt-ce qu'on ſe marie pour ſe corriger de ſes défauts? Je voudrois bien parbleu qu'une femme s'avisât de me contraindre. Regarde les jeunes gens d'aujourd'huy. Ils ſont aſſidus & complaiſans le jour de leurs nôces: Dés le lendemain, ils vont chercher fortune ailleurs.

PASQUIN.

Et leurs femmes auſſi. Voilà ce que s'attirent ces maris du bel air.

VALERE.

D'ailleurs veux tu que je te parle net. Je ne me ſens plus qu'un foible penchant pour Angelique. Je croy même qu'avant qu'il

qu'il ſoit peu, je ne l'aimeray point du tout.

PASQUIN.

Quels défauts luy trouvez-vous donc

VALERE.

Premierement, elle a trop d'eſprit.

PASQUIN.

Trop d'eſprit. Cela eſt inſupportable.

VALERE.

Elle lit depuis le matin juſqu'au ſoir, & ſe pique de ſçavoir tout.

PASQUIN.

C'eſt un reſte de Province. Le grand monde la corrigera.

VALERE.

Elle m'aime comme une Heroïne de Roman, & dès qu'elle me voit, c'eſt un étalage de beaux ſentimens qui me fatiguent à mourir.

PASQUIN.

Je le croy bien. Parler beaux ſentimens aux jeunes gens d'aujourd'huy, c'eſt leur parler Grec & Latin. Ils entendent auſſi bien l'un que l'autre.

VALERE.

Mais tu m'avoüeras que cette jeune perſonne dont la mere vient de mourir, & que mon pere a retirée du Convent, eſt beaucoup plus piquante qu'Angelique.

PASQUIN.

Vous voulez parler de Julie. Je demeure d'accord qu'elles ſont d'une humeur differente. Angelique eſt languiſſante &

ſerieuſe. Julie eſt vive & enjoüée. Angelique a quelque choſe d'affecté dans ſes manieres. Julie a cet air libre & dégagé du grand monde. Je choiſirois Julie pour ma maîtreſſe, j'aimerois mieux Angelique pour ma femme.

VALERE.

Nerine eſt femme de Chambre & Confidente de Julie, je veux luy parler en particulier.

PASQUIN.

Oüy! oh je ſuis mari de Nerine, moy, & je ne veux point qu'elle ait de particulier avec vous.

VALERE.

Le benais!

PASQUIN.

Je ne ſuis point un mari du bel air. J'aime ma femme.

VALERE.

Eſt-ce une raiſon pour que je ne luy parle pas?

PASQUIN.

Devant moy, tant qu'il vous plaira, mais en particulier, je vous le défends.

VALERE.

Mais ſongez-vous, faquin, à qui vous parlez?

PASQUIN.

Vous avez vos droits en qualité de Maître, & moy, j'ay les miens en qualité de mari.

VALERE.

Je m'en moque, & je pretens..... mais morbleu, voici Angelique.

SCENE II.

ANGELIQUE, VALERE, PASQUIN.

ANGELIQUE *sans les voir.*

VAlere ne vient point; je ne le voy preſque plus. Son indifference m'étonne, & commence à m'inquieter.

PASQUIN. *à Valere.*

Entendez-vous?

VALERE.

Il faut avoüer qu'elle eſt fort aimable.

PASQUIN.

Pour moy, je m'en accommoderois fort.

ANGELIQUE,

Ah! c'eſt vous, Monſieur, que faites-vous là?

VALERE.

Je ſors d'avec mon Pere; il m'a mis de mauvaiſe humeur, & j'en portois mes plaintes à Paſquin.

ANGELIQUE.

Il me ſemble que c'eſt à moy que vous de-

devriez confier vos chagrins. On ſe conſole avec les perſonnes qu'on aime. Mais depuis quelque temps, vous ne me cherchez plus Je m'apperçois même que vous m'évitez.

VALERE.

Moy ! vous éviter ! Que vous êtes injuſte ! Demandez à Paſquin, ſi....

PASQUIN.

A moy ?

VALERE.

Si je ne luy diſois pas encore dans le moment, que je vous trouvois fort aimable.

ANGELIQUE.

Eſt-ce à luy qu'il faut le dire ? M'enviez-vous le plaiſir de vous entendre parler de la ſorte, ſur mon ſujet ?

VALELE.

Ma foy, Mademoiſelle, je crains de vous fatiguer par des redites ennuyeuſes.

PASQUIN.

Vous connoiſſez bien peu les femmes, eſt-ce qu'elles ſe laſſent de s'entendre dire des douceurs ?

ANGELIQUE

Paſquin a raiſon. Surtout ces éloges nous flattent, quand ils viennent de perſonnes que nous aimons.

VALERE.

Chacun a ſa methode en aimant. Pour moy, quand j'ay dit une fois que j'aime, je ſuis perſuadé que j'ay rempli tous les de-

devoirs d'un amant, & je ne trouve rien de plus fade ni de plus ennuyeux, que ces ſoupirans qui ſont toûjours aux pieds de leurs Maîtreſſes, & qui leur parlent tout un jour ſans leur dire autre choſe que ce qu'ils leur ont dit mille fois. Que vous êtes belle! Que je vous aime! Je mourrois plûtôt que de vous être infidele. Promettez-moy ma charmante que vous m'aimerez toûjours. La belle répond ſur le même ton, & c'eſt toûjours à recommencer. A force de ſe ſervir de ces tendres expreſſions, on les rend inſipides, & à la fin on eſt tout étonné qu'on ſe parle d'amour, & que l'on ne s'aime plus du tout.

ANGELIQUE.

On ne peût pas mieux juſtifier l'indifference: vous luy donnez des couleurs qui la rendroient aimable, ſi j'étois perſonne à prendre le change; mais Valere, croyez-moy, vous n'avez que de l'eſprit, & je voy bien que vous n'avez point d'amour.

VALERE.

Je n'ay point d'amour? Je ne vous aime pas, moy? Tu vois comme on me traitte. Qui a tort de nous deux, Paſquin?

PASQUIN.

C'eſt celuy de vous deux qui ne dit pas la verité.

VALERE.

Ce garçon connoît mes plus ſecrettes penſées; il peut vous en rendre de bons témoignages.

PASQUIN.

Ah je vous en réponds. Mon Maître eſt l'homme de France qui aime le plus. Il n'a qu'un défaut, c'eſt qu'il aime trop.

VALERE.

Aſſurément.

PASQUIN.

C'eſt ce que je luy reprochois encore tout à l'heure.

ANGELIQUE

Je ne m'en apperçois pas; & quoy que vous faſſiez la ſatyre des Amants empreſſez, je vous ſoutiens que l'amour ne ſe fait connoître que par les aſſiduitez, par les ſervices. Il vaut mieux dire cent fois les mêmes choſes, que de ne pas parler de ſa tendreſſe. Non, Valere, vous ne m'aimez point.

VALERE.

Oh palſangbleu, Mademoiſelle, s'il ne tient qu'à jurer, je vous feray des ſerments.

PASQUIN.

Il vous jurera qu'il vous aime aſſez pour un homme qui doit vous épouſer.

ANGELIQUE.

Voilà ce que c'eſt. Je vous ſuis deſtinée pour femme. Ce titre vous déplaît d'avance. Que je penſe differemment! Plus je ſonge que vous ſerez mon époux, & plus mon cœur s'attache à vous ſincerement. Dans les cœurs tendres & vertueux, il ſe forme les paſſions les plus violentes, quand le devoir autoriſe l'inclination.

PAS-

PASQUIN.

Tenez, Mademoiſelle, voilà les plus belles choſes du monde, mais je vous jure en conſcience que mon Maître n'entend point cela. Ce n'eſt point là le jargon qu'on parle aujourd'huy, & je ne croy pas qu'il y ait beaucoup de femmes à Paris qui l'entendiſſent, à moins qu'elles ne portaſſent des lunettes, & qu'elles ne fuſſent de la viei le Cour. Vous êtes toute fraîche émouluë de Province. Il faut vous apprendre comme on fait l'amour en ce Pais-ci. On entre dans une Aſſemblée ou dans une Compagnie. On regarde, on choiſit entre toutes les Dames celle qui revient davantage. On luy jette de tendres œillades. On luy fait des mines, on cherche à luy parler, on luy parle. La declaration ſe fait dès le premier abord. Si la belle s'en ſcandaliſe, ce qui n'arrive gueres; on s'en moque & on n'y revient pas; ſi elle prend la choſe de bonne grace, on luy fait des proteſtations; elle y répond, voilà qui eſt fait: enſuite on court enſemble au bal & aux ſpectacles. On médit, on prend du tabac, on boit du vin mouſſeux, on avale des liqueurs, on paſſe les nuits au Cours. On ne ſonge qu'au plaiſir; on le cherche enſemble, tant qu'on a du goût l'un pour l'autre. Dès que l'ennuy ſe met de la partie, le Monſieur tire d'un côté, la Dame tire de l'autre, & on va s'accrocher ailleurs. Voilà de quelle maniere

naiſſent, s'entretiennent, & finiſſent les belles paſſions d'aujourd'huy.

ANGELIQUE

Je ne m'étonne pas ſi les hommes ſont ſi polis preſentement, & ſi la galanterie eſt ſur un ſi bon pied.

PASQUIN.

C'eſt la guerre qui a cauſé ce dérangement-là. Les jeunes gens étoient accoûtumez à bruſquer des places, ils ont voulu bruſquer les femmes. La Paix remettra tout dans ſon ordre naturel.

ANGELIQUE.

Je veux que vous m'aimiez autrement que cela, Valere, & que vous vous diſtinguiez des perſonnes de vôtre âge: qu'enfin vous rameniez la mode des beaux ſentimens.

VALERE.

Ma foy, Mademoiſelle, je vous aime autant que je puis vous aimer.

PASQUIN.

Il eſt de bonne foy.

ANGELIQUE.

Cela ne dit rien. Je veux réformer vôtre cœur, & le rendre capable d'une paſſion auſſi délicate que la mienne. Il faut que nous liſions enſemble tous les Romans. J'en ay une ample bibliotheque; c'eſt-là que vous apprendrez que les plus belles paſſions ne tendent qu'au mariage, & ne ſont jamais détruites par ces beaux nœuds.

VALERE.

Ma foy, cela n'eſt vray que dans les Romans. Moy! lire ces fadaiſes-là, j'aimerois autant lire des Operas.

ANGELIQUE.

Il faut que vous preniez ce parti-là, ſi vous voulez me faire croire que vous m'aimez: mais voici ma Mere.

VALERE.

Surcroît d'embarras.

SCENE III.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, VALERE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

BOnjour, mon gendre.

VALERE.

Mon gendre! Peſte ſoit de la Provinciale.

LA COMTESSE.

Dequoy parliez vous? Que je ne vous interrompe point.

ANGELIQUE.

Nous parlions de lecture, & je conſeillois à Monſieur....

LA COMTESSE.

Ah vrayment, j'en ſuis ravie. Il n'y a rien

rien de ſi utile que la lecture, & celle des Romans ſur tout. On apprend tout dans ces Livres-là. Feu Monſieur le Comte de la Pepiniere mon très-honoré Mary, & moy, nous les liſions jour & nuit, & nous nous attendriſſions; nous nous attendriſſions!

VALERE.

Ah! voilà Monſieur de la Pepiniere revenu! Je m'étonnois bien qu'elle n'en eût pas encore parlé.

LA COMTESSE.

Croiriez-vous que feu Monſieur de la Pepiniere & moy....

VALERE.

Encore?

LA COMTESSE.

Nous lûmes une fois tout Cyrus en huit jours. Cela nous mettoit dans le cœur un fond de paſſion inépuiſable.

PASQUIN.

Et ces lectures avoient d'agréables ſuites apparemment?

LA COMTESSE.

Cela eſt cauſe que Monſieur le Comte & moy, nous nous ſommes aimez juſqu'au moment de la ſéparation. Mais qu'avez-vous, Valere, vous ne dites mot.

VALERE.

Je vous admire.

LA COMTESSE.

C'eſt plûtôt ma fille que vous admirez.

ANGELIQUE.

Ne luy dites rien, Madame, il eſt de fort mauvaiſe humeur.

LA COMTESSE.

Avoüez qu'Angelique a bien de l'eſprit, & qu'il eſt rare de trouver une jeune & belle perſonne, qui ait autant de lecture que ma fille.

VALERE.

Voulez-vous que je vous parle franchement ? La lecture ne convient point à une femme, & je voudrois que la mienne fut fort ignorante.

LA COMTESSE.

Ah, ah, vous êtes bien dégoûté. Allez chercher vos folles qui ne ſçavent que ſe coëffer, farder leurs viſages, faire aſſaut de vin de Champagne, & courir le bal. Ce ſont-là les ſçavantes qu'il vous faut apparemment.

VALERE.

Je vous avoüe qu'elles m'amuſent davantage que celles qui citent les Auteurs.

PASQUIN.

En voulez-vous ſçavoir la raiſon ? C'eſt que les ſçavantes que vous eſtimez ſont pour les anciens, & celles qui amuſent Monſieur, ſont pour les Modernes. Mais voici le Patron. Je me retire.

SCENE IV.

LYSIMON, LA COMTESSE, VALERE.

LYSIMON.

ON m'a dit, Madame, que vous vouliez me parler.

LA COMTESSE.

On vous a dit vray.

LYSIMON.

Abregez, s'il vous plaît. Finirez-vous bien-tôt?

LA COMTESSE.

Je n'ay pas encore commencé.

LYSIMON.

Commencez donc, mais dépêchez-vous; j'ay une affaire en tête qui ne me permet gueres de penſer à celles des autres.

LA COMTESSE.

Vous êtes toûjours bruſque, & il n'y a pas moyen de s'expliquer avec vous. Oh ça, écoutez-moy, je viens au fait.

LYSIMON.

Dieu le veüille.

LA COMTESSE.

Vous ſçavez que mon procès eſt en état d'être jugé.

LY-

LYSIMON.

Si je le ſçay! Je viens de voir vôtre Procureur, vôtre Avocat; & de ſolliciter vos Juges.

LA COMTESSE.

Mais vous ne ſçavez peut-être pas que mes Parties ſont allées trouver mon Avocat, & que....

LYSIMON.

Il n'eſt point queſtion ici ni de vôtre Avocat ni de vos Parties; je ſuis ſi las de vôtre procès, & de vous en entendre parler, que ſi je n'étois sûr qu'il ſera terminé inceſſamment, je donnerois tout mon bien pour le faire juger. Je croy pourtant que j'en ſeray quitte pour cinquante piſtoles, que j'ay miſes dans la main du Secretaire de vôtre Rapporteur. J'ay fait parler de jolies femmes aux jeunes Conſeillers; j'ay employé des gens de credit & d'autorité auprès des anciens; j'ay envoyé deux cartaux de vin de Champagne à vôtre Avocat; j'ay donné ſix Poulardes & deux Chapons du Mans, avec un pâté de Perdrix à vôtre Procureur: voilà je croy tout ce qui peut accelerer un jugement, & rendre une cauſe excellente.

LA COMTESSE.

Après cela il faut que je gagne, ou il n'y a plus de juſtice dans le monde. Me voilà tranquille ſur cet article. Mais que ferons-nous de ces jeunes gens-ci? Il y a trois mois qu'ils vivent enſemble, ç'en

eſt

eſt aſſez pour ſe connoître, & peut-être, pour ſe connoître plus qu'il ne ſeroit à ſouhaitter. Attendrons-nous la fin de mon procès. Préviendrons-nous l'Arreſt que j'attends? Les marirons-nous? Ne les marirons-nous pas?

ANGELIQUE.

Je prends la liberté de vous dire....

LYSIMON.

Mademoiſelle, on ne demande pas vôtre avis.

VALERE.

Pour moy mon ſentiment....

LYSIMON.

On a bien à faire de vôtre ſentiment. Taiſez-vous. Vôtre procès & ce mariage ſont deux choſes qui n'ont rien de commun. Nous ſommes d'accord de nos faits. Mademoiſelle eſt en âge & en volonté d'être pourvûe; il eſt dangereux de retarder les filles, quand elles ſont dans ces diſpoſitions; je ſuis preſſé moy de me défaire de ce libertin-là. Il faut faire ſa nôce dès demain; parce que je compte de me marier en même temps, moy qui vous parle.

VALERE.

Vous, mon Pere?

LYSIMON.

Oüy, mon fils.

VALERE.

Mais ſongez-vous? ...

LYSIMON.

Je ſonge que vous êtes un ſot. Tournez-moy les talons. Ces jeunes étourdis-là s'imaginent que le mariage n'eſt fait que pour eux.

LA COMTESSE.

Et quelle eſt la perſonne que vous épouſez?

LYSIMON.

Madame, c'eſt-là, mon affaire, & non pas celle des autres. A demain les deux mariages. N'y conſentez-vous pas?

LA COMTESSE.

Volontiers.

LYSIMON.

Et vous, la belle?

ANGELIQUE.

Tout ce qu'il vous plaira.

LYSIMON.

Quelle réſignation! Oh ç'a nous n'avons plus rien à nous dire.

LA COMTESSE.

Je vous donne le bon jour.

LYSIMON *à Valere.*

Comment? vous voilà encore?

VALERE.

Oüy, mon Pere, il faut que vous me permettiez....

LYSIMON *le pouſſant.*

Je vous permets de vous retirer, & tout au plus vîte.

SCENE V.

LYSIMON *seul.*

VOilà mon mariage declaré. Il n'y a plus qu'une petite difficulté à cette affaire-là; c'eſt que je ne ſçay ſi j'auray le conſentement de la perſonne que je veux épouſer. Elle eſt ſous mes ordres en quelque ſorte, & au défaut de la jeuneſſe & des belles manieres, j'ay pour moy le pouvoir & l'autorité. Cependant je veux gagner la Suivante; elle a du credit ſur l'eſprit de ſa Maîtreſſe. Bon, le hazard la conduit ici fort à propos.

SCENE VI.

LYSIMON, NERINE.

NERINE.

VOici nôtre bourru qui bruſque tout le monde; mais à bon chat, bon rat.

LYSIMON.

Bonjour, Nerine.

NE-

NERINE.

Bonjour, Monſieur.

LYSIMON.

Tu me paroîs de mauvaiſe humeur.

NERINE.

A peu près comme vous.

LYSIMON.

Vous devez prendre garde à qui vous parlez, Nerine.

NERINE.

Et vous, comme vous parlez, Monſieur.

LYSIMON.

Sçais-tu bien qu'il n'y a que toy qui oſe me répondre ici comme tu fais?

NERINE.

C'eſt qu'il n'y a que moy ici qui ait du courage & de la fermeté.

LYSIMON.

Nerine.

NERINE.

Monſieur.

LYSIMON.

Ces petites manieres-là ne me conviennent point.

NERINE.

Les vôtres ne m'accommodent pas davantage.

LYSIMON.

Tu ſçais la conſideration que je témoigne à Julie, & les bontez que j'ay pour toy.

NERINE.

Oüi. Vous venez de faire ſortir ma Maîtreſſe du Convent, pour la retirer chez vous. Vous nous avez habillées de deüil depuis les pieds juſqu'à la tête, parce que ſa Mere vient de mourir. Mais au retour de nôtre Oncle qui eſt aux Indes, vous ſerez bien payé de vos avances, & vous ſçavez que qui s'acquite ne doit rien.

LYSIMON.

Voilà le langage des ingrats. Peut-on jamais payer ce que je fais pour Julie? Je veux qu'elle ait de la reconnoiſſance, & qu'elle m'en donne des témoignages.

NERINE.

Que faut-il faire pour cela?

LYSIMON.

M'aimer.

NERINE.

Oh, c'eſt trop. Vous demandez une choſe impoſſible.

LYSIMON.

Comment! impertinente?

NERINE.

Mettez la main ſur la conſcience. Eſt-il poſſible d'aimer un homme bilieux & colere, qu'une vetille met en fureur, qui rompt en viſiere à tout le monde, & qui querelle depuis le matin juſqu'au ſoir? Tout ce qu'on peut faire pour vôtre ſervice, c'eſt de vous craindre, & de vous donner au diable entre cuir & chair.

LYSIMON *à part.*

Elle a raiſon. D'ailleurs il faut filer doux, j'ay beſoin d'elle. Oh çà, revenons à nôtre affaire. La Mere de Julie étant morte, tu ſçais qu'elle n'a plus de Parens ni d'appui qu'un Oncle qui eſt aux Indes, & qui m'a prié de la retirer chez moy juſqu'à ſon retour.

NERINE.

Je ſçay cela.

LYSIMON.

Mais ce que tu ne ſçais pas, c'eſt que par un Vaiſſeau qui arriva dernierement, il m'envoya un pouvoir de marier Julie.

NERINE.

Le bon Oncle! Il ſonge à tout. Il n'eſt pas content d'avoit fait tenir cinquante mille écus à ſa niéce. Il prétend qu'elle en joüiſſe avec un aimable Aſſocié. Il ſçait les beſoins de nôtre ſexe, il y compatit. Il veut prévenir l'impatience de Julie. Il ſonge qu'elle a vingt-cinq ans, & que c'eſt l'âge où on ne peut plus attendre. Oh, cet homme-là connoît bien la nature!

LYSIMON.

Oh çà, parle moy ſincerement. Julie n'a-t'elle point quelque inclination?

NERINE.

Vraiment; eſt-ce qu'une fille peut vivre ſans cela? Il y a environ trois ans qu'il vint un jeune homme au Couvent où étoit ma Maîtreſſe.

LYSIMON.

Ces enragez-là se fourent par tout.

NERINE.

Il s'appelloit Leandre.

LYSIMON.

Son nom ne fait rien à l'affaire.

NERINE.

Dès qu'ils se virent, ils s'aimerent éperdûment.

LYSIMON.

Tant pis.

NERINE.

Ils firent plus.

LYSIMON.

Comment diable! Et quoy donc?

NERINE.

Ils voulurent s'épouser; mais quand il fallut venir au fait, Leandre apprit que Julie n'avoit point de bien, & qu'elle ne subsistoit que d'une pension que luy faisoit son Oncle, depuis que sa Mere l'avoit laissée à Paris, sans dire à personne où elle étoit allée.

LYSIMON,

Et le jeune homme étoit-il riche?

NERINE.

Pour tous biens presens & à venir, il avoit un grand fond de tendresse & de beaux sentimens.

LYSIMON.

Belle provision pour le ménage!

NERINE.

Cela les fit résoudre à se séparer. Leandre par-

partit dans le deſſein de mourir, ou de revenir aſſez riche pour épouſer Julie. Depuis cela, nous n'avons point eu de ſes nouvelles.

LYSIMON.

Je m'en réjoüis. C'eſt quelque jeune fripon qui vouloit l'attrapper.

NERINE.

Il avoit un valet nommé Criſpin, qui étoit un aimable garçon.

LYSIMON.

Il te plût?

NERINE.

Faut-il le demander? Une Suivante aime toûjours le Valet de celuy qui ſoupire pour ſa Maîtreſſe. C'eſt la regle.

LYSIMON.

Et dis-moy. Ta Maîtreſſe a-t-elle toûjours de l'inclination pour ce Leandre?

NERINE.

Miracle! c'eſt une fille conſtante. Pour moy, je n'ay pas fait de même. J'étois un peu preſſée, & comme les abſents ont toûjours tort, Paſquin s'eſt mis ſur les rangs, & je l'ay bravement épouſé.

LYSIMON.

Tu as bien fait. Ta Maîtreſſe n'aura pas moins de courage.

NERINE.

C'eſt ſelon. Quel eſt le parti que vous luy deſtinez?

LYSIMON.

Premierement, celuy que je luy deſtine n'eſt pas un jeune homme.

NERINE.

Premierement, elle n'en voudra point.

LYSIMON.

Nous verrons. C'eſt un homme entre deux âges, qui eſt encore en état de la rendre heureuſe.

NERINE,

Ah! Monſieur; je tremble.

LYSIMON.

Qu'as-tu?

NERINE.

Je croy que j'ai deviné.

LYSIMON.

Et cela te fait trembler?

NERINE.

Oüi, je meurs de peur que ce ne ſoit vous qui veuillez épouſer ma Maîtreſſe.

LYSIMON.

Il eſt vray, c'eſt moi-même.

NERINE.

Je ne m'étonne plus ſi j'étois de ſi mauvaiſe humeur. J'ay eu tout le jour un preſſentiment de ce malheur-là.

LYSIMON.

Impudente, je me laſſeray....

NERINE.

Tenez, voici ma Maîtreſſe. Expliquez-vous avec elle.

SCENE VII.

LYSIMON, JULIE, NERINE.

LYSIMON.

OH çà, je n'ay pas de longs discours à vous faire. Je vais vous dire tout en trois mots. Je vous aime.

JULIE.

Vous êtes fort galant aujourd'huy. Nerine, suis-je bien coeffée?

NERINE.

A merveilles.

LYSIMON.

Voilà les femmes. Elles ne sont occuppées que de leurs ajustemens. Tréve de coëffure, il s'agit d'affaire serieuse.

JULIE.

Oh, point de serieux, je vous prie. Je veux me distraire de mes chagrins, & je ne cherche qu'à égayer mon imagination.

LYSIMON.

Ecoutez-moy de grace.

JULIE *à Nerine.*

Le deüil me va-t-il bien?

NERINE.

Il vous pare tout à fait, & moy, comment me trouvez-vous?

LYSIMON.

J'enrage.

JULIE.

Je ne t'ay jamais vûë ſi jolie.

NERINE.

Cela doit être; car je porte le deüil de bon cœur. Je ne le cache point, je ſuis ravie que vôtre Mere ſoit défunte. La vieille folle! Vous abandonner à l'âge de dix ans, & cacher le lieu de ſa retraite! Se marier en ſecondes nôces, ſans le mander à perſonne! S'enrichir puiſſamment par ce ſecond mariage, & au lieu de vous faire part du bien qu'elle avoit acquis, s'amouracher d'un jeune godelureau, le faire en mourant ſon légataire univerſel, vous desheriter par ſon teſtament! Oh ſi le diable ne l'a pas emportée, c'eſt qu'il aura craint qu'elle ne voulût l'épouſer en quatriémes nôces.

JULIE.

Finiſſons, Nerine, & ne traitons jamais cette matiere.

LYSIMON.

Oui. Revenons à ce que je vous avois propoſé, cela vaudra mieux.

NERINE.

Ecoutez, écoutez, Monſieur va vous dire de belles choſes. Il veut vous marier.

JULIE.

Me marier? Oh, vous m'allez rendre d'auſſi mauvaiſe humeur que vous.

NERINE.

Point, point, vous allez vous réjoüir, ſauter, danſer, quand vous ſçaurez le parti qu'on vous propoſe.

JULIE.

Il faudroit que ce fût l'Amour même, pour me faire oublier Leandre, encore ne ſçay-je s'il en viendroit à bout.

NERINE.

Oh, ſi celuy qu'on vous deſtine eſt l'Amour, il faut qu'il ſoit le pere de tous les autres.

LYSIMON.

Il eſt bien queſtion d'amour, ma foy; quand il s'agit de ſe marier. Il ne faut ſonger qu'à la raiſon.

JULIE.

Eh, Monſieur, ſi on ne ſongeoit qu'à la raiſon, on ne ſe marieroit jamais.

LYSIMON.

Corbleu, vous plaît-il de m'entendre?

JULIE.

Volontiers. Dépêchez-vous de me faire vôtre propoſition, afin que je me dépêche de vous refuſer.

LYSIMON.

Oüi! Oh bien, puiſque vous le prenez ſur ce ton là, dépêchez-vous vous-même de m'obéir. Je parle en vertu du pouvoir en bonne forme que vôtre Oncle m'a fait tenir. Je ne puis mieux m'en ſervir que pour moy, & c'eſt moy, s'il vous plait, que vous épouſerez.

JULIE.

Et moi, je vous réponds en vertu d'un pouvoir en bonne forme qne la nature & la raiſon m'ont donné, & je vous declare que j'aimerois mieux mourir que de vous épouſer.

LYSIMON.

Vous retournerez donc dès ce ſoir au Couvent. Il n'y a point de milieu. Prenez vôtre parti, ſerviteur.

SCENE VIII.

JULIE, NERINE.

NERINE.

VOilà un petit Amant bien poli.

JULIE.

Mais parle-t-il ſérieuſement.

NERINE.

Très-ſérieuſement. Il m'avoit déja ſondée ſur cela. Quel parti prenez-vous?

JULIE.

Belle demande! Celui de retourner au Couvent. Il y a long-temps que mon Oncle a mandé qu'il reviendroit bien-tôt. Il me tirera d'eſclavage.

NERINE.

Il faudroit trouver les moyens de reſter ici,

ici, & de n'épouſer point le bon homme.

JULIE.

J'en imagine un qui me paroît plaiſant, mais il eſt ſcabreux.

NERINE.

Quel eſt il?

JULIE.

Dès le moment que je ſuis venuë céans, j'ay remarqué que Valere avoit de l'inclination pour moi.

NERINE.

Ah, petite coquette!

JULIE.

Pour coquette, non, je ne le ſuis point, mais je ſuis un peu maligne. Pour me vanger de l'impertinente propoſition du pere, j'ai envie de le mettre aux priſes avec ſon fils. C'eſt un jeune fou qui fera toutes les extravagances que nous voudrons. Pendant leur demêlé, les choſes demeureront ſuſpenduës, & nous gagnerons du temps.

NERINE.

C'eſt bien dit. Il faut que je faſſe entendre à Paſquin que vous avez de l'inclination pour ſon Maître.

JULIE.

Mais ne lui confie pas que ceci n'eſt qu'une feinte.

NERINE.

Je m'en garderai bien. Paſquin n'eſt pas diſcret.

JULIE.

Il faut donc que tu le trompes le premier. Pourras-tu t'y réſoudre?

NERINE.

Voyez le grand malheur! Il n'y a rien de ſi naturel à une femme que de tromper ſon mari. Retournez à vôtre appartement. Je vais trouver Paſquin, pour le preſſer de faire agir ſon Maître; & je ſuſciterai tant d'affaires au bon homme, que je lui ferai lâcher priſe.

JULIE.

Mais nous allons mettre ici tout en confuſion.

NERINE.

Tant mieux, j'aime le déſordre. Rien n'eſt ſi triſte qu'une maiſon où tout eſt d'accord, & il faut un peu de tracaſſeries pour égayer le commerce & ranimer la converſation. Cela ſera plaiſant. Un bon homme amoureux comme un fou. Un fils rival de ſon pere; Le pere brutal, le fils étourdi, une maiſtreſſe qui n'aime ni l'un ni l'autre, & qui les amuſe pour gagner du temps! Que je vais me réjoüir! Je meurs d'envie de mettre la main à l'œuvre, & je n'ai jamais rien entrepris de ſi bon courage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, PASQUIN.

VALERE.

TU vois presentement, Pasquin, si j'avois tort de m'emporter contre luy. Vouloir épouser Julie! Cela crie vangeance.

PASQUIN.

Mais au fond, dequoy vous plaignez-vous? Julie ne vous est pas destinée, & vôtre Pere n'a d'autre tort en ceci que celuy d'avoir perdu le sens & la raison.

VALERE.

Oh parbleu, j'auray soin de son honneur, & je ne souffriray pas qu'il fasse une sottise.

PASQUIN.

Voilà un fils d'un bon naturel?

VALERE.

Ce qui me ravit, c'est que Julie implore

mon ſecours. Que je vais faire enrager mon Pere !

PASQUIN.

L'entrepriſe eſt loüable.

VALERE.

Tien, vois-tu, pour avoir Julie, j'affronterois le diable preſentement.

PASQUIN.

Nous verrons ſi vous affronterez le bon homme.

VALERE.

Oh ! je t'en reponds. Ce n'eſt pas que je ſois fort entêté de Julie. Si mon deſſein n'a pas un heureux ſuccès, je ne m'en déſeſpereray point, & je me rabattray ſur Angelique. Mais je me fais un plaiſir de traverſer mon Pere. Il me querelle ſans ceſſe. Il ne me donne point d'argent; je mourois d'envie de m'en vanger. En voici l'occaſion, je ne la manquerey pas. Je veux être auſſi aſſidu auprés de Julie, & faire autant de démarches pour l'obtenir, que ſi je l'aimois à la fureur.

PASQUIN.

Sçavez-vous ce qui arrivera de tout cela? Vous déſolerez Lyſimon.

VALERE.

Tant mieux.

PASQUIN.

Vous n'obtiendrez point Julie.

VALERE.

Je m'en conſoleray.

PAS-

PASQUIN.

Et Angelique vous plantera-là.

VALERE.

Je l'en défie. Je connois ſon foible pour moy. Lorſqu'une femme s'aviſe de m'aimer, cela tient furieuſement. En tout cas, le plus grand malheur qui puiſſe m'arriver, c'eſt de n'eſtre point marié. Tant mieux. J'en ſeray plus libre.

PASQUIN.

Dites plus libertin. Car ce n'eſt que dans l'eſpoir de vous rendre moins fou, que vôtre Pere veut vous donner une femme.

VALERE.

Vingt femmes à la fois ne me feroient pas changer de methode. Il n'y a rien de ſi doux, rien de ſi agréable, que de ne faire que ce que l'on veut, & de ſe moquer du qu'en dira-t-on; & rien de ſi ſot & de ſi ennuyeux que d'eſtre eſclave de ſa réputation. Va, j'ay de bons Amis qui me forment l'eſprit.

PASQUIN.

Vrayment ils ont fait un fort joli garçon; & vous eſtes leur Chef-d'œuvre. Mais ſi vous perſiſtez dans le deſſein d'épouſer Julie, je vous averti que vôtre Pere n'eſt pas le ſeul que vous ayez à combattre. Je crains pour vous un autre diable qui ne vous donnera pas moins de tablature.

VALERE.

Quel eſt-il?

PASQUIN.

C'eſt Madame la Comteſſe. La chronique ſcandaleuſe du Païs d'Anjou nous aſſure qu'elle a eu l'honneur plus de vingt fois en ſa vie de roſſer vigoureuſement Mr de la Pepiniere, ſon trés-honoré Mary.

VALERE.

Je ne ſeray pas ſi patient que luy, & je me démêleray bien de tout cela.

PASQUIN.

Oh ça, vous voilà donc entré en lice. Tenez-vous ferme ſur vos étriers, car voici Madame la Comteſſe qui vient jouter contre vous. Apparemment qu'elle ſçait déja de vos nouvelles.

SCENE II.

LA COMTESSE, VALERE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

QUe faites-vous là, Monſieur? Pourquoy n'eſtes vous pas auprès de ma fille? Faut-il qu'elle vienne vous chercher?

VALERE.

Vous m'avez défendu, Madame, de me trouver teſte à teſte avec elle.

LA

LA COMTESSE.

Eſt-ce que je la quitte jamais?

VALERE.

Je craignois que vous ne fuſſiez en ville.

LA COMTESSE.

Vous eſtes devenu bien circonſpect. Je ne m'étonne plus ſi ma fille ſe déſole. Je ne voulois pas appuyer ſes ſoupçons, mais je voy qu'ils ne ſont que trop bien fondez.

VALERE.

Comment donc Madame?

LA COMTESSE.

Ah, je ne puis plus douter de vôtre indifference pour elle. Apparemment que vous avez oublié de quel ſang elle eſt née. Mercy de moy, ſi Bertrand de la Pepiniere Grand-Pere de ſon Triſayeul eſtoit encore en vie, il vous apprendroit le reſpect que vous devez aux perſonnes de ſa Race.

VALERE.

Eh, Madame, il n'eſt point queſtion ici de Genealogie, & s'il s'agiſſoit de diſputer d'Anceſtres....

PASQUIN.

Nous avons dans nôtre famille un certain Guillaume, qui vaut bien vôtre Bertrand, ſur ma parole.

LA COMTESSE.

Plaiſante Nobleſſe que celle de ce Païs-ici, où l'intereſt fait la plûpart des mariages!

PAS-

PASQUIN.

Il eſt vray que depuis l'alliage des Traitans, nous avons du coſté de nos Meres moins de Guillaumes & de Bertrands, que de Champagnes & de Poitevins.

LA COMTESSE.

Et parce que vous n'avez pour tout mérite que celuy d'eſtre gens de Cour, vous prétendrez, mes petits Meſſieurs...

VALERE.

Eh palſanbleu, Madame, pour qui me prennez-vous donc? Pour un Celadon? Il me ſemble qu'Angelique n'a pas lieu de ſe plaindre. Il y a deux grands mois que je l'aime.

PASQUIN.

Deux mois! Ce ſont deux ſiecles pour des Amans comme mon maiſtre.

LA COMTESSE.

Je vous entends, mon poulet, vous vous laſſez d'eſtre heureux, & de l'eſtre cent fois plus que vous ne le meritez.

VALERE.

Je n'ay point mis dans mon marché que je l'aimerois toute ma vie, & tous les égards du monde ne me feroient pas ſoupirer malgré moy.

PASQUIN.

Quand il y auroit vingt Bertrands dans vôtre famille.

LA COMTESSE.

Si bien que vous ne voulez plus l'aimer?

VA-

VALERE.

Je n'en ſçay rien. Cela reviendra peut-être. Mais pour aujourd'huy, je ne m'y ſens pas de diſpoſition.

PASQUIN.

Il y a des jours malheureux.

LA COMTESSE.

Voilà un diſcours bien impertinent, vous n'épouſerez donc point Angelique?

PASQUIN.

Cela n'empêche pas.

LA COMTESSE.

Cela n'empêche pas?

PASQUIN.

Eh non. Eſt-ce l'amour qui fait les mariages? Au contraire, on ne doit épouſer que les perſonnes qu'on n'aime point.

LA COMTESSE.

La maxime me paroiſt nouvelle. Oh bien dans nos Familles nobles de Province, le mariage & l'amour ne vont jamais l'un ſans l'autre.

PASQUIN.

Il y a plus de deux Siecles qu'ils ne ſe ſont trouvez enſemble dans la Famille de Monſieur.

LA COMTESSE.

Jour de Dieu, quand il ſera mon Gendre, je le feray marcher droit. Je veux que ma fille ait un mary qui l'adore.

VALERE.

Cherchez vos beneſts en Province.

PAS-

PASQUIN.

Chaque Païs, chaque mode.

VALERE.

Voulez-vous que je vous parle naturellement, Madame? S'il ſe preſente quelque autre parti que moy pour Angelique, je vous conſeille en ami, de luy donner la préference.

PASQUIN.

Tenez, voilà le meilleur conſeil qu'il donnera peut-eſtre de ſa vie.

LA COMTESSE,

Fort bien. C'eſt-à-dire, que vous manquez à vôtre parole, quand il vous plaiſt. Apparemment, c'eſt-là encore une coûtume que vous avez heritée de vos Anceſtres.

PASQUIN.

N'en doutez pas.

LA COMTESSE.

Voilà un beau titre. Pour moy, je ſuivray la coûtume des miens en pareille occaſion.

VALERE.

Quelle eſt-elle?

LA COMTESSE.

Je vais vous la dire en deux mots. Quand on a promis mariage à une fille de ma Race, & que la choſe a fait du bruit dans le monde, nous ne diſpenſons jamais de tenir cette promeſſe. Cependant nous ne prennons point les gens à la gorge. Nous avons même l'honneſteté de ne leur rien dire,

dire, s'ils ſont asſez hardis pour retirer leur parole. Nous obſervons ſeulement une petite formalité.

PASQUIN.

Une petite formalité?

LA COMTESSE.

Oüy. Si la fille qui reçoit l'affront à ſon Pere vivant, il paſe ſon épée au travers du corps de celuy qui veut ſe dégager. S'il ne reſte qu'une Mere à la fille, ſon plus proche Parent prend la place du défunt, il va trouver Monſieur l'Inconſtant, & il luy brûle la cervelle d'un coup de piſtolet. Vous eſtes l'Inconſtant; Monſieur de la Pepiniere ne vit plus: le couſin d'Angelique eſt céans; vous entendez ce que cela veut dire.

VALERE.

Dieu me damne, Madame, vôtre menace me fait rire.

PASQUIN.

Et moy auſſi. Je la trouve bouffonne. Ah, ah, ah, ah.

LA COMTESSE *luy donnant un ſoufflet.*

Tien, Maraut, apprends le reſpect que tu me dois. Vous, prennez voſtre parti, & que je ſçache au plûtoſt voſtre réponſe. Sinon, dans une heure, vous ſerez expedié. Adieu, Monſieur, je ſuis voſtre très-humble Servante.

SCE-

SCENE III.

VALERE, PASQUIN.

PASQUIN.

VOilà la guerre declarée. Mais les premiers actes d'hoſtilité ont eſté faits ſur mon Territoire. Cela n'eſt pas juſte pourtant, car je n'étois là que comme auxiliaire.

VALERE.

Elle eſt vive au moins.

PASQUIN.

Parbleu, je le ſens bien. Mais je ſerois conſolé de ma diſgrace, ſi elle vous avoit un peu houſpillé.

VALERE.

A dire vray, je n'ay pas eſté ſans appréhenſion.

PASQUIN.

Voilà un caractere de femme bien ſingulier.

VALERE.

J'avouë que ſa folie m'étonne.

PASQUIN.

Elle vous fait peut auſſi, je gage.

VALERE.

Oh, pour celuy-là, non; c'eſt l'aſſaut qu'il

qu'il faut que je livre à mon pere.

PASQUIN.

Il va faire le Demon, quand il ſçaura que vous rompez avec Angelique, & que vous voulez luy enlever Julie. Le moyen de luy declarer cela ? Ma foy, l'action ſera perilleuſe.

VALERE.

Si tu voulois, Paſquin, eſſuyer la premiere bordée.

PASQUIN.

Belle propoſition ! Vous n'eſtes pas content du ſoufflet que j'ay reçû de la Comteſſe. Vous voulez attaquer voſtre pere à l'abri de mes épaules, & que j'aille devant vous, comme un enfant perdu. Ah, le voici lui même.

VALERE.

Je me retire, & je reviendray, quand il aura jetté ſon feu.

SCENE IV.

LYSIMON, VALERE, PASQUIN.

LYSIMON *à Valere.*

AH ! c'eſt vous que je cherche, Monſieur. Demeurez.

PAS-

PASQUIN.

M'en iray-je, Monſieur?

LYSIMON.

Non, coquin.

PASQUIN *à part.*

Où me ſuis-je fourré?

VALERE.

Que ſouhaittez-vous, mon pere?

LYSIMON.

Je viens d'apprendre de jolies choſes. C'eſt donc ainſi que vous avez profité de l'éducation que je vous ay donnée? Il faudra qu'inceſſamment voſtre conduite me faſſe rougir? Va, malheureux, je ne te reconnois plus pour mon fils.

PASQUIN *à part.*

Voilà un debut qui promet beaucoup.

VALERE.

Pour moy, mon pere, je vous reconnois toûjours.

PASQUIN *bas à Valere.*

Brave. Allons, animez-vous. Ne vous défaites point.

LYSIMON.

Que luy dis-tu?

PASQUIN.

Je luy dis qu'il a grand tort.

LYSIMON.

Paſſe de ce coſté-ci. C'eſt donc pour me deshonnorer que vous manquez à voſtre parole, & que vous fauſſez vos ſerments.

VALERE.

Voilà bien du bruit pour une bagatelle! Car je voy que c'eſt la Comteſſe qui vous a parlé.

LYSIMON.

Vous traitez de bagatelle un procedé auſſi indigne que le voſtre? Corbleu, de mon temps, un homme qui auroit fait ce que vous faites, auroit eſté obligé de ſe cacher pour toûjours.

PASQUIN.

La mode a bien changé. Il n'y a pas à aujourd'huy de quoy faire toüetter un Page.

VALERE.

Aſſurément.

LYSIMON.

Un mot, Monſieur Paſquin.

PASQUIN *reculant, au lieu d'approcher.* Monſieur.

LYSIMON *le ſaiſiſſant.*

Approchez, vous dis-je. Ah vraiment! Monſieur, je ſuis bien aiſe que vous approuviez la conduite de mon fils, & que ſes raiſons ſoient honorées de vos ſuffrages. Je m'en eſtois douté. Cela merite récompenſe, & vous ſerez payé dans un petit moment.

PASQUIN.

Monſieur, je ne ſuis pas intereſſé. J'aime mieux me retirer que de vous cauſer de la dépenſe.

LYSIMON.

Je puis faire celle-ci ſans m'incommoder, & vingt coups d'étrivieres que je vais vous faire donner, ne me couſteront rien du tout. Tu ne m'échapperas pas. Valere, appellez mes gens.

PASQUIN.

N'en faites rien.

LYSIMON.

M'obéirez-vous?

VALERE.

Comment donc? J'appelleray vos gens pour maltraitter un homme qui n'eſt coupable auprès de vous, que parce qu'il ſoûtient mes intereſts?

LYSIMON.

C'eſt pour cela qu'il mérite d'eſtre aſſommé. Je voy bien que c'eſt ce coquin là qui vous gâte.

PASQUIN.

Moy, Monſieur? Vous me l'avez remis tout gâté, & je vous le rends tel que je l'ay reçû,

LYSIMON.

Je croy que tu plaiſantes?

PASQUIN

Dieu m'en garde. Je ne plaiſante plus depuis que je ſuis marié. Mais morbleu je ſuis las d'eſtre la victime des folies d'autruy, & ſi vous voulez bien épargner mes épaules, je vais vous découvrir la veritable cauſe des mauvais procedez de Monſieur voſtre fils.

VALERE *à part.*

Ah le ſcelerat! Que vas tu dire?

PASQUIN.

Haut. Toutes vos ſottiſes. *Bas.* Laiſſez-moy faire.

VALERE *à part.*

Que luy va-t-il conter?

LYSIMON.

Voyons, Monſieur le coquin, comment vous vous tirerez d'affaire.

PASQUIN.

Premierement, je luy dis tous les jours, prennez garde à ce que vous faites; vous allez mettre Monſieur voſtre pere au déſeſpoir. Bon! me répond-il, je ſerois bien ſot de me contraindre. Mon pere eſtoit plus fou que moy dans ſa jeuneſſe. Des égrillards de ſon temps m'ont conté ſes fredeines. Il faut bien qu'il me paſſe tout ce que je fais, puiſque je luy pardonne tout ce qu'il a fait.

LYSIMON *à Valere*

Vous avez dit cela?

VALERE.

Moy? Si je ſçay....

PASQUIN.

Ce n'eſt rien que ceci. J'ay bien d'autres choſes à vous apprendre.

VALERE.

Le bourreau! Monſieur, ne l'écoutez pas.

PASQUIN.

Vous eſtes bien hardi de m'interrompre

devant voſtre pere. Vous avez beau me faire des mines, il faut que je dévoile voſtre petit caractere.

VALERE.

Quelle trahiſon! Mon pere, je vais appeller vos gens.

LYSIMON.

Non, non, il n'eſt plus temps. Continuë, mon enfant.

VALERE.

Je me retire donc.

LYSIMON.

Je vous ordonne de reſter.

PASQUIN.

Sçavez-vous bien, Monſieur, que ſon moindre défaut eſt celuy d'extravaguer. Regardez-moy ce jeune homme-là entre deux yeux; je vous garentis qu'il a le cœur auſſi mauvais que l'eſprit.

VALERE.

Je n'y puis plus tenir; il faut que je l'aſſomme.

LYSIMON.

Alte-là. Je le prends ſous ma protection. Ce garçon-là eſt honneſte homme.

PASQUIN.

Ah, Monſieur, vous ne me haïſſiez que faute de me connoiſtre.

LYSIMON.

Cela eſt vray. Revenons à ce Cavalier-là.

PASQUIN.

Eh bien, Monſieur ſçavez-vous qu'il a eu l'inſolence de me dire, à moy qui

vous

vous parle, que toute la difference qu'il y avoit entre vous deux, c'eſt qu'il laiſſoit bonnement éclater ſes folies, & que vous aviez l'art de parer les voſtres d'un dehors trompeur de ſageſſe & de gravité.

LYSIMON *à Valere.*

Comment, inſolent....

VALERE.

Quoy ! vous croyez que j'ay pû ? ...

LYSIMON.

Vous n'en eſtes que trop capable, Monſieur le coquin. Mais ſçachons un peu en quoy il fait conſiſter mes folies.

PASQUIN.

Voici ce que c'eſt. Mon pere n'a-t-il point de honte ? ... (Ce ſont ſes propres termes que je vous rapporte en fidele Hiſtorien) de me reprocher de petites ſaillies de jeuneſſe, luy que je voy ſur le point de ſe deshonnorer par un mariage qui va le tourner en ridicule, & deſabuſer tout le monde de l'opinion qu'on avoit de ſa prudence. Il y a dix ans qu'il eſt veuf. Il n'y a pas ſix mois qu'il pleuroit encore ma Mere, & qu'il nous diſoit d'un ton plein d'emphaſe; ſi jamais je ſuis aſſez ſot pour prendre une ſeconde femme, je vous permets de dire que la teſte m'a tourné. Eſt-il poſſible que vous ayez dit cela, Monſieur ?

LYSIMON.

Ce ne ſont pas-là tes affaires. Pourſui ſeulement.

PASQUIN.

Demandez luy le reste, il vous le dira mieux que moy.

LYSIMON *à Valere.*

Voulez-vous prendre la parole.

PASQUIN *faisans des signes à Valere.*

Parlez, Monsieur, parlez.

VALERE.

Oh parbleu, parle toy même. *A part.* Je commence à démêler son adresse. Le tour est bon.

LYSIMON.

Il n'en est pas demeuré-là sans doute.

PASQUIN.

Oh vraiment non, mais je l'ay bien chapitré, & malgré quelques coups de bastons qu'il m'a delivrez, je luy ay parlé comme vous-même. Car tel que vous me voyez, Monsieur, j'étois né pour estre pere, & pour avoir des enfans libertins à moriginer. Que je les aurois étrillez!

VALERE. *a part.*

Le maistre fourbe que voilà!

LYSIMON.

Mais enfin qu'a-t-il donc ajoûté sur ce mariage?

PASQUIN.

Rien. Mais j'ay découvert le motif qui l'anime si vivement.

LYSIMON.

Quel est-il?

VALERE. *à part.*

Il vient au fait. Je tremble.

PAS-

PASQUIN.

Tel que vous le voyez, il eſt amoureux de Julie.

LYSIMON.

De Julie? Quoy pendart, fripon que vous eſtes? ...

PASQUIN.

Oh doucement, s'il vous plaiſt, s'il aime Julie, c'eſt un peu voſtre faute.

LYSIMON.

Comment?

PASQUIN.

Vous dites qu'Angelique à l'air Provincial. Cela luy a paru de même. Qu'elle a les manieres precieuſes & affectées; il luy trouve ces défauts. Julie vous paroiſt toute charmante, ſes attraits frappent ſes yeux. Sans ceſſe vous loüe ſon enjoûment, ſa vivacité. Il ne parle que de ſon eſprit agréable, & de ſa bonne humeur. Le mérite de Julie vous égratigne le cœur, il perce auſſi toſt celuy de voſtre fils. Vous voulez l'épouſer, il la demande en mariage, & vous voyez bien que s'il fait une ſottiſe, ce n'eſt que parce qu'il vous imite de trop près.

VALERE *ſerrant la main de Paſquin.*

Que ne te dois-je point, mon cher Paſquin.

PASQUIN *bas.*

Taiſez-vous, étourdi.

LYSIMON.

Que te dit-il?

PASQUIN.

Il me prie de vous faire une petite propoſition de ſa part.

LYSIMON.

Quelle eſt-elle?

PASQUIN.

C'eſt que vous faſſiez un petit troc enſemble. Il vous cede Angelique, à condition que vous luy cederez Julie.

LYSIMON.

Ah je vous entends Meſſieurs les fripons, vous eſtes tous deux d'intelligence.

VALERE.

Et bien oüi, mon pere, nous ſommes d'accord l'un & l'autre, & j'ay voulu par reſpect pour vous, qu'il vous dît ce que je n'oſois vous declarer.

LYSIMON.

Oh parbleu vous irez à S. Lazare, & toy coquin... où vas tu?

PASQUIN *s'enfuïant.*

Je m'en vais retenir ſa chambre.

VALERE.

Palſanbleu nous verrons ſi vous épouſerez Julie.

LYSIMON.

Attends, impudent, attends que je t'aſſomme.

SCE-

SCENE V.

LYSIMON, ANGELIQUE, VALERE,

ANGELIQUE.

JUſte Ciel, que vois-je?

LYSIMON.

Apprenez, Mademoiſelle; apprenez que mon coquin de fils....

ANGELIQUE.

Ah, Monſieur, je ne ſouffriray point que vous le traitiez de la ſorte.

LYSIMON.

Apprenez, vous dis-je, que cet inſolent....

ANGELIQUE.

Vous m'offenſez, en luy donnant de pareilles épithetes.

LYSIMON.

Si vous ſçaviez à quel point d'effronterie....

ANGELIQUE.

Je ne puis vous écouter, Monſieur, tant que vous parlerez de luy dans ces termes. Vous devez plus reſpecter l'objet de ma tendreſſe, & jamais un galant homme comme vous eſtes...

LYSIMON.

A l'autre, avec ſon Phœbus. Ventrebleu, je vous dis...

ANGELIQUE.

Ah quel emportement! Quelle fureur! En verité cela ne vous ſied point. Un pere de Famille doit meſurer ſes diſcours, & conſerver toûjours ſon caractere.

LYSIMON.

Vous feriez mieux de vous défaire du voſtre, que de me prêcher ſi mal-à-propos. Voulez-vous m'écouter ou non;

ANGELIQUE.

Oüi, pourvû que vous parliez de Monſieur en termes plus honneſtes?

LYSIMON.

Soit. Je vous dis que ce fripon...

ANGELIQUE.

C'eſt encore pis.

VALERE.

Voici le fait en deux mots. Mon pere veut épouſer Julie. Dois-je ſouffrir cela? Qu'en dites-vous, Mademoiſelle?

ANGELIQUE.

Julie! en verité, Monſieur, je vous croyois plus ſage. Il faut que je vous diſe en qualité de voſtre très-humble ſervante, que voila une éclypſe totale de bon ſens & de raiſon.

LYSIMON.

Et il faut que je vous réponde en qualité de voſtre très-humble ſerviteur, que vos ſpirituelles impertinences me mettent plus

en

en fureur que les insolences de ce coquin-là : Apprenez qu'il me demande Julie en mariage.

ANGELIQUE.

En mariage ! Pour un de ses Amis apparemment.

LYSIMON.

Pour luy-même.

ANGELIQUE

Vous luy faites tort. Je ne le croy point capable de manquer à sa foy.

LYSIMON.

Je vous dis que cela est.

ANGELIQUE.

Je n'en croy rien.

LYSIMON.

Oh je brûle tout vif. Parlez ; n'est-il pas vray que vous n'aimez plus Mademoiselle, que vous avez du goût pour Julie, & que vous voulez l'épouser.

VALERE.

Moy, mon pere ! Avec vostre permission, je n'ay pas dit cela.

ANGELIQUE.

Je le sçavois bien.

LYSIMON.

Tu ne l'as pas dit, scelerat ?

VALERE.

J'ay dit que, puisque vous estiez dans le dessein de vous remarier, je croyois que Mademoiselle vous conviendroit mieux que Julie.

ANGELIQUE.

Moy, je conviens à Monſieur?

VALERE.

Oüi. Vous avez tout l'eſprit, toute la modeſtie, toute la ſageſſe qu'il faut...

ANGELIQUE.

Cela ſuffit, je t'entends. Je voy bien que ce que l'on m'a dit, Monſieur, n'eſt que trop veritable. Je defie toutes les femmes du monde de l'aimer plus que je l'aime: Mais ma tendreſſe ne me fera point courir après un infidele. Je le dégage de ſes ſermens, & je vais travailler à vaincre ma paſſion, pour le payer de toute l'indifference qu'il mérite.

CENE VI.

LYSIMON, VALERE.

LYSIMON.

C'Eſt bien fait; elle vous mépriſe, je la loüe.

VALERE.

Puiqu'elle prend ſi toſt le parti de me mépriſer, mon pere, vous voyez que mon changement ne luy fera pas beaucoup de peine. Elle vous a rendu voſtre parole auſſi-bien qu'à moy. Nous avons levé le plus

plus grand obſtacle. Car vous eſtes trop ſage pour eſtre amoureux à voſtre âge. Faites un leger effort pour un fils que vous aimez, cedez-moy Julie, je vous en conjure.

LYSIMON.

Voulez-vous que je force ſon inclination?

VALERE.

Vous ne la forcerez point.

LYSIMON.

Vous eſtes bien fat, Monſieur mon fils. Je ſçay qu'elle aime ailleurs.

VALERE.

Et moy je ſçay qu'elle a du penchant pour moy: elle le cache de peur de vous déplaire, & de me faire rompre un mariage que vous avez conclu, mais pour peu que vous daigniez ſeconder le deſir qu'elle a de me rendre heureux, elle conſentira volontiers de m'épouſer.

LYSIMON.

La voici. Je vais la faire expliquer, & vous verrez que vous n'eſtes qu'un ſot.

SCENE VII.

LYSIMON, JULIE, NERINE. VALERE.

LYSIMON.

VOus venez à propos, Mademoiſelle.

JULIE.

Qu'avez-vous, Meſſieurs ? Vous me paroiſſez agitez l'un & l'autre.

LYSIMON.

Le moyen d'eſtre tranquille dans une Maiſon où vous eſtes ? Une jolie femme met le deſordre par tout. Vous eſtes cauſe que mon fils me manque de reſpect.

VALERE.

Si j'ay pû vous offenſer, mon pere, la cauſe en eſt trop belle, pour que vous ne me pardonniez pas

JULIE *à Nerine*

Ils ſont broüillez, Nerine, nous gagnerons du temps.

LYSIMON.

Vous ſçavez que je ſuis dans le deſſein de vous épouſer, & que je vous ay propoſé cette affaire.

JULIE.

Oüi, Monſieur, vous m'avez fait beaucoup

coup d'honneur & fort peu de plaiſir.

VALERE *à part.*

Bien répondu.

LYSIMON.

Vous pourriez, ce me ſemble, parler plus honneſtement.

NERINE.

Voulez-vous que Mademoiſelle vous diſe qu'elle vous aime? Cela ſeroit obligeant, mais cela ne ſeroit pas veritable.

LYSIMON.

De quoy te mêles-tu! C'eſt toy qui luy inſpires l'éloignement qu'elle a pour moy.

JULIE.

Oh non, Monſieur, cela m'eſt venu tout naturellement.

VALERE *à part.*

Fort bien.

NERINE.

Vous voyez qu'il n'y a rien d'emprunté dans ce diſcours. C'eſt la pure nature. Mademoiſelle trouve qu'il n'y a nul rapport d'elle à vous; que plus vous ferez d'efforts pour avoir ſon cœur & ſa main, plus vous luy paroiſtrez ridicule & deſagréable: que ſi vous la forcez à vous épouſer, d'une très-honneſte fille vous en ferez une très-malhonneſte femme. Eſt-ce moy qui luy inſpire tout cela?

LYSIMON.

Et qui donc?

NERINE.

C'eſt la nature. Mademoiſelle jette les

yeux ſur vous & ſur Monſieur voſtre fils. Elle voit que vous avez l'air d'un pere de Famille: que Monſieur à l'air d'un homme qui doit ſonger à le devenir: que voſtre temps eſt paſſé: qu'il entre dans le ſien: qu'elle ne peut avoir que de triſtes momens avec vous: que Monſieur peut luy en faire paſſer de fort agréables. Eſt-ce moy qui luy fait ſentir tout cela?

LYSIMON.

La coquine va dire encore que c'eſt la nature.

NERINE.

Elle même. Quand elle parle, il faut obéir. Oh elle a de grandes influences ſur les filles de ſon âge. Je ſçay ce que c'eſt, j'y ay paſſé.

LYSIMON.

Mais ſi je croy tout ce que l'on me dit, Mademoiſelle, mon fils ne m'a point impoſé du tout, & vous eſtes aſſez folle pour l'aimer.

JULIE.

Je ne dis pas cela; mais ſi les grands biens que je dois avoir de mon Oncle, vous tentent juſqu'à vouloir qu'ils ne ſortent pas de voſtre Famille, j'aime mieux les partager avec luy qu'avec vous.

NERINE.

Eh bien, tenez, c'eſt encore la nature qui parle. Direz-vous qu'elle a tort?

LYSIMON.

Oüi! Oh palſanbleu, Mademoiſelle, je

ſçay

ſçay le moyen de vous punir de l'affront que vous me faites, & de vous faire repentir de voſtre mauvais choix.

JULIE.

Quelle punition voulez-vous donc m'impoſer ?

LYSIMON.

Elle ſera plus grande que vous ne le croyez. Je vous condamne à devenir la femme de ce Gentilhomme-là, & à l'épouſer dès demain. C'eſt à luy que voſtre Oncle vous deſtinoit, ſi je le jugeois à propos.

JULIE *à Nerine.*

Ah me voilà perduë !

VALERE.

Je triomphe.

NERINE.

Bon ! ne voyez-vous pas que Monſieur ſe moque de nous ?

JULIE.

Il eſt vray qu'il n'eſt pas homme à me témoigner tant de complaiſance.

LYSIMON.

Cela eſt très-ſerieux. Je vous devine mieux que vous ne penſez ; vous voulez gagner du temps, en nous amuſant l'un & l'autre, mais vous n'avez que deux partis à prendre, ou d'eſtre demain ma femme, ou d'eſtre demain ma belle-fille. Je vous donne le bon jour.

SCENE VIII.

JULIE, VALERE, NERINE.

VALERE.

POur le coup, me voilâ sûr de vous épouser; car je ne croy pas que vous balanciez entre mon père & moy. Je ne l'aurois jamais soupçonné d'être si raisonnable.

JULIE *à Nerine.*

Ah Nerine! Dans quel embarras me suis-je jettée moy-même.

NERINE.

Ma foy, Mademoiselle, puisque la faute est faite, il faut la boire de bonne grace.

JULIE.

Je suis par mon imprudence, dans la necessité d'épouser Valere, ou....

NERINE.

Voyez le grand malheur! je voudrois bien estre dans cette necessité-là, moy.

JULIE.

Je n'en feray rien cependant.

VALERE.

Vous consultez long-temps ensemble? Parbleu ce seroit quelque chose de nouveau de voir une personne de vostre âge mettre

tre en comparaiſon le pere avec le fils. Je vous croy trop délicate & trop ſenſée pour me faire une pareille injure.

JULIE.

Eh bien. Monſieur, je vous épouſeray, ſi vous portez la Comteſſe & Angelique à vous rendre vôtre parole, & à venir me dire elles-mêmes qu'elles conſentent à nôtre mariage. Sans cela, n'eſperez rien. J'aime mieux ſouffrir toute ſorte de perſécutions, que de m'unir avec un homme que je n'aime pas, & qui a d'autres engagemens. Adieu.

CENE IX.

VALERE, NERINE.

VALERE.

MOrbleu, je n'en veux pas avoir le démenti Je l'épouſeray pour la faire enrager auſſi-bien que mon pere. Mais, Nerine, je te prie de m'écouter un moment. Comment ſe peut-il faire que Julie ne m'aime point?

NERINE.

C'eſt qu'elle en aime un autre.

VALELE.

Qui eſt-il?

NERINE.

Je vous feray ſon portrait en deux mots. C'eſt le plus joli homme du monde.

VALERE.

Ne ſçais-tu point où il eſt?

NERINE.

Eh non, de par tous les diantres: nous ne ſçavons ce qu'il eſt devenu, le ſcelerat! Nous abandonner de la ſorte! Mais cela doit-il m'étonner, tous les jolis hommes ſont des friponsl!

VALERE.

Oh çà, ma chere Nerine, il faut que tu entres dans mes intereſts, & que tu engages ta Maiſtreſſe à ne point exiger de moy, que j'obtienne d'Angelique & de ſa Mere, qu'elles conſentent a noſtre mariage.

NERINE.

Julie ne fera rien ſans cela. D'ailleurs je ſuis dans les intereſts de ſon Amant, moy qui vous parle.

VALERE *luy donne une bourſe. Paſquin paroiſt & écoute.*

Tien, Nerine, prends ces trente piſtoles, & ne me refuſe pas la faveur que je te demande.

NERINE.

Monſieur, vous me faites rougir, mais vous m'ébranlez terriblement.

VALERE.

Si cela ne ſuffit pas pour te toucher, je te ferai tant de bien que tu ſeras au comble de tes vœux. *Il l'embraſſe.* Allons, ma

ma chere enfant, il faut ſe rendre.

SCENE X.

VALERE, NERINE, PASQUIN.

PASQUIN *ſe mettant entre deux.*

AH je vous y attrappe; Monſieur mon Maître.

NERINE,

Que veux-tu dire?

PASQUIN.

Ce que je veux dire, double ſcelerate? Je ne ſçay qui me tient que je ne t'étrangle. Vous n'eſtiez donc pas ſur le point de vous rendre, & je n'ay pas entendu les Articles de la Capitulation? Ah coquine, défendre ſi mal une place où reſide mon honneur!

VALERE.

Es-tu devenu fou?

PASQUIN

Avez-vous le diable au corps, vous? Morbleu, Monſieur, vous eſtes mon maître, mais ſur le fait de ma femme, je n'entends point de raillerie.

NERINE.

En verité, mon mari, vous eſtes bien ſot.

PAS-

PASQUIN.

Si je ne le ſuis pas, je viens de l'échapper belle. Comment, Madame la coquine, vous mettez mon front à l'enchere, & vous m'en donnez pour trente piſtoles.

VALERE.

Sçavez-vous, maiſtre fat, que je ne ſuis pas en train de plaiſanter?

PASQUIN.

Sçavez-vous que je ne ſuis pas en train moy d'eſtre de la Confrerie, & que quand vous ſeriez mon propre pere, je ne le ſouffrirois pas. Je vous connois; vous ne donnez pas trente piſtoles à ma femme pour enfiler des perles. Tien, Nerine, ne me refuſe pas la faveur que je te demande. Ah, Monſieur, vous me faites rougir, mais vous m'ébranlez terriblement! Voilà ce qui s'appelle les derniers abois de la fidelité conjugale.

VALERE.

J'ay pitié de toy. Il eſt vray que je luy demandois une faveur; c'eſt celle de me rendre Julie favorable.

NERINE.

Oüi, Monſieur le beneſt, voilà de quoy il s'agiſſoit, & vous eſtes un fou qui prennez toûjours le change.

PASQUIN.

Eh, je croiray que je l'ay pris, pourvû que vous me donniez les trente piſtolles.

NERINE *les luy donne.*

Volontiers, s'il ne tient qu'à cela pour avoir

avoir la paix.

PASQUIN *ſerrant la bourſe.*

Du moins je ne perdray pas tout, & en tout cas, je ne ſeray pas le premier Mary qui ſe ſera conſolé de la ſorte.

VALERE.

Va donc parler à ta Maîtreſſe.

NERINE.

Tout à l'heure. Et vous, tâchez de perſuader Angelique & la Comteſſe.

VALERE.

Adieu; je m'en vais les trouver.

NERINE.

Allez, je vais rejoindre Julie.

PASQUIN.

Et moy je m'en vais les ſuivre tout doucement, pour voir s'ils ne me dreſſent point quelque embuſcade.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JULIE, NERINE.

NERINE.

JE vous ſoutiens que j'ay raiſon, & que vous ne ſçauriez mieux faire que de ſuivre mes conſeils.

JULIE.

Tu as bien changé depuis une heure. Perſonne ne me parloit plus vivement que toy contre Valere, & tu veux preſentement que je l'épouſe.

NERINE.

C'eſt que je ſuis laſſe de voir que vous vous morfondiez, en attendant un petit infidele. Il n'y a rien de plus triſte que l'eſtat d'une fille. Vous l'eſtes depuis vingt-cinq ans, & il y en a plus de ſix que vous enragez de l'eſtre. De vingt-cinq à trente, l'intervale eſt court. Inſenſible-

ſiblement une fille arrive à quarante. La ſolitude où elle commence à ſe trouver alors, luy fait connoiſtre que le temps paſſé ne revient plus. Elle enrage de n'en avoir pas profité. Tout l'avertit qu'elle eſt dans ſon Automne. Triſte Automne qui ne porte point de fruits, & la menace d'un hyver prochain qui n'en produira jamais.

JULIE.

Je ne t'ay jamais vûë ſi éloquente, & l'exhortation que tu viens de me faire eſt une Oraiſon, dans toutes les formes.

NERINE.

Prenez garde que ce ne ſoit l'Oraiſon Funebre de vos charmes,

JULIE.

J'en ay fort peu, Nerine, & je ſens bien que ce peu doit diminuer après un certain temps; mais j'aime beaucoup mieux n'eſtre point pourvûë, que d'épouſer un homme que je n'aime pas.

NERINE.

Ah ſi vous ſçaviez ce que c'eſt que d'être fille toute ſa vie!

JULIE.

Le grand malheur! Ne ſemble-t-il pas qu'un Mari ſoit quelque choſe de bien précieux? Je ſçay ce qui ſe paſſe dans le monde. Qu'eſt-ce qu'un Mary? C'eſt un homme qui vous a aimé tout au plus, lorſque vous n'eſtiez pas ſous ſes loix, & qui vous honnore de ſon indifference, du moment

ment que vous y eſtes. Si par un miracle qui ne ſe voit gueres, il vous aime encore après le mariage, c'eſt le cenſeur de tous vos diſcours, c'eſt le contrôlleur de toutes vos actions. Le beau plaiſir de ſe marier pour eſtre mépriſée, ou pour eſſuyer d'éternelles perſécutions!

NERINE.

Fort bien; vous declamez contre le mariage, & vous voudriez en courir les riſques avec Leandre.

JULIE.

Oüi, parce que je l'aime de tout mon cœur, & qu'il faut qu'une fille ſe marie. Dailleurs je ſuis fortement perſuadée que jaurois moins de chagrins avec luy qu'avec un autre,

NERINE.

Mort de ma vie, ne vous y fiez pas; il n'y a qu'une ame pour tous les Maris. Mais ſuppoſons l'impoſſible, je ne voy nulle apparence à voſtre bonheur. Leandre ne revient point; ſelon mes conjectures, il ne reviendra jamais. Avec toutes vos chimeres, vous mourrez fille, c'eſt moy qui vous le prédis.

JULIE.

Eh bien, je mourray ma maiſtreſſe.

NERINE.

Cependant vous avez donné voſtre parole à Valere.

JULIE.

Oüi, s'il obtient le conſentement de la Com-

Comteſſe. Je la connois, elle ne le donnera jamais, & Leandre aura le temps d'arriver, avant que tout ceci ſoit terminé.

NERINE.

Le faux-fuyant eſt admirable; mais Dieu ſçait ſi Lyſimon l'approuvera. Il fulminera contre vous. Le voici; vous allez voir beau jeu.

SCENE II.

LYSIMON, JULIE, NERINE.

LYSIMON.

JE viens vous remercier, Mademoiſelle.

NERINE.

Oh oh, le voilà bien radouci!

JULIE.

Et de quoy, s'il vous plaiſt?

LYSIMON.

De ce que vous ne voulez point épouſer mon fils, qu'il n'ait le conſentement de la Comteſſe. Cela me conſole du mépris que vous avez pour moy, car je ſçay que la Comteſſe ſe croiroit deshonorée, ſi Valere n'épouſoit pas ſa fille, & quelques ſujets qu'elle ait de ſe plaindre de luy, elle ne ſortira point d'ici qu'il ne ſoit ſon Gendre. Au fond elle a quelque raiſon; car l'affaire

a eclaté dans le monde, & toute ſa Province luy en a fait compliment.

JULIE.

De tout cela je conclus que vous ſerez charmé que je n'épouſe point Monſieur votre fils.

LYSIMON.

Vous n'en devez pas douter, & c'eſt vous qui en feignant de le ſouhaitter, m'avez mis dans la neceſſité d'y conſentir par dépit. L'obſtacle que vous avez fait naiſtre fort à propos, nous tirera d'affaire vous & moy. Voici la Comtèſſe qui vient ſe plaindre ſans doute de ce que je donne les mains aux deſſeins que mon fils a ſur vous. Plus elle fera de bruit & d'éclat, plus j'auray de raiſons pour me dédire, & pour obliger Valere à retourner du coſté d'Angelique.

SCENE III.

LA COMTESSE, JULIE, ANGELIQUE, LYSIMON, NERINE.

LA COMTESSE.

VEnez, ma fille, il faut faire voir à ces gens-là qui nous ſommes.

NE-

NERINE.

Vous aurez ſatisfaction, Monſieur, je vous jure qu'elle va ſe donner carriere.

ANGELIQUE.

Faites leur bien entendre....

LA COMTESSE,

Repoſez-vous ſur moy. *A Nerine.* Que faites-vous-là, mamie? Sortez, s'il vous plaiſt, & tout au plus viſte.

JULIE.

Et de quel droit la chaſſez-vous; Madame?

LA COMTESSE.

De quel droit, ma petite mignone? Par le droit qu'ont les femmes de ma condition de commander par tout où elles ſont.

LYSIMON.

Madame, vous eſtes dans ma Maiſon. Je pretends que Nerine demeure ici. Qu'avez-vous à dire à cela?

LA COMTESSE.

Rien, ſinon que vous eſtes un pauvre homme, & que vous vous laiſſez mener comme un Oyſon.

ANGELIQUE.

De grace, ne vous emportez point, & venez au fait.

LA COMTESSE.

J'y viens, ma fille, mais vous eſtes une ſotte, une imbecille.

JULIE.

Ah, Madame, pouvez vous traiter de la

ſorte une fille auſſi aimable?

LA COMTESSE.

Ce ne ſont pas là vos affaires. Si elle vous reſſembloit, je luy tordrois le cou.

JULIE.

Comment donc, Madame, prennez garde à ce que vous dites.

LYSIMON.

Madame la Comteſſe, je perdray patience à la fin.

LA COMTESSE.

Perdez-la, Monſieur, perdez-la; c'eſt ce que je demande. Nous verrons qui la perdra plus de nous deux.

ANGELIQUE.

Vons m'aviez tant promis de vous moderer.

LA COMTESSE.

Eſt ce que je ne me modere pas? J'admire mon ſang froid. Si je faiſois mon devoir, je mettrois ici tout ſans-deſſus-deſſous. Mais vous le voulez, ma fille, il faut eſtre ſage & prudente. Je n'ay de volontez que les voſtres. *Elle pleure.* Je vous aime trop, c'eſt mon deſeſpoir.

LYSIMON.

Aurez-vous bien-toſt fini voſtre préambule! De quoy s'agit-il?

LA COMTESSE.

De vous taire & de m'écouter. J'ay ſouffert vos bruſqueries pour l'amour de ma fille, & de mon procès. Il faut que vous ſouffriez les miennes à voſtre tour. Vous le

le meritez bien. N'avez-vous point de honte de vous laiſſer gouverner par voſtre fils, & de ſouffrir qu'il s'enteſte d'une petite coquette qui vous fait tourner la cervelle à tous deux?

JULIE.

Je n'y puis plus tenir, & vous me ferez raiſon de ces diſcours offençans.

LA COMTESSE.

Comment! une creature comme vous moitié Noble, moitié Bourgeoiſe, aura l'audace de demander raiſon, à une perſonne de ma qualité! A moy qui ſors d'une race plus ancienne que noſtre Province! Allez, ma mie, apprenez à vous connoiſtre.

ANGELIQUE.

En verité, Madame, vous me deſeſperez.

LYSIMON.

Oh ça finiſſons, s'il vous plaiſt; ce n'eſt point à Mademoiſelle qu'il faut vous prendre de l'infidelité de mon fils. Bien loin d'y avoir la moindre part, elle luy a declaré qu'elle ne l'épouſeroit point, qu'elle n'euſt voſtre conſentement & celuy d'Angelique. Ce n'eſt que ſur ce pied là que j'ay donné le mien. Ainſi vous eſtes toûjours la maiſtreſſe, & les choſes ne dépendent que de vous.

LA COMTESSE.

Oh vrayment, non, je ne ſuis pas la maiſtreſſe. Si je l'étois, je ferois beau bruit, mais

voilà ma fille qui me gouverne, car chacun eſt gouverné dans ce monde. Elle tient de ſon pere, elle n'a point de vigueur. Elle a la lâcheté de conſentir que Valere épouſe Mademoiſelle, mais il aura affaire à moy, & je prétends qu'il l'épouſe mort ou vif.

ANGELIQUE.

Ce n'eſt point par lâcheté, Madame, que je permets à Valere de me trahir. Il a jetté les yeux ſur une autre, il n'eſt plus digne de moy.

LA COMTESSE.

Mais vrayment, ma fille, je croy que tu as raiſon. Oüi, il faut payer le mépris par le mépris.

ANGELIQUE.

Vous en eſtiez convenuë avec moy.

LA COMTESSE.

Je l'avois oublié.

ANGELIQUE.

Finiſſons honneſtement, & nous retirons au plus viſte.

LA COMTESSE.

Honneſtement, c'eſt bien dit. Monſieur, votre fils eſt un ſot; il eſt tout fait pour Mademoiſelle, vous pouvez les marier, quand il vous plaira, nous ne nous y oppoſons plus. Pour vous marquer que je vous dis vray, nous ne reſterons dans votre Maiſon que juſqu'à demain, & nous en ſortirons pour n'y rentrer jamais. Adieu.

LYSIMON.

Madame, écoutez donc, je vous promets que mon fils....

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, nous n'en voulons plus. Allons Mademoiselle, retirons-nous, & gardez vous bien de me parler jamais de cet indigne là.

ANGELIQUE.

Ne craignez aucune foiblesse de ma part, je croy que je le hais presentement, autant qu'il le merite.

SCENE IV.

LYSIMON, JULIE, NERINE.

LYSIMON.

VOilà toutes nos mesures déconcertées.

JULIE.

Je suis au desespoir; je souffrois patiemment toutes ses injures, dans l'esperance qu'elles se termineroient par une sommation en bonne forme de luy restituer votre fils, mais le present qu'elle s'est resoluë de m'en faire me jette dans le dernier embarras.

LYSIMON.

Je ne suis pas moins embarrassé que vous. J'ay eu la fausse finesse de donner ma parole

à mon fils, perſuadé que la Comteſſe ne vous le cederoit jamais; ſi je m'en dedis, il va prendre ce prétexte ponr faire tant de ſottiſes & d'extravagances, que je ſeray obligé de le desheriter. Un éclat de la ſorte achevera de le perdre dans le monde, & quoy qu'il ne merite plus ma tendreſſe, je ne laiſſeray pas d'en eſtre affligé. Oh çà, ma chere Julie, je triomphe de la foibleſſe que j'avois pour vous, dans l'eſperance de prévenir la perte de mon fils. Daignez me ſeconder, je vous en conjure. Conſentez à l'épouſer. Je ſuis ſûr que vos charmes, votre bon eſprit, votre vertu, le retireront de tous ſes égarements.

NERINE.

Allons, Mademoiſelle, il faut vous rendre de bonne grace. Je vous ſeconderay, laiſſez moy faire, & je vous donnerai de ſi bons avis quand vous l'aurez épouſé, qu'il faudra qu'il devienne bon mary ou qu'il déguerpiſſe. Ce ne ſera pas le premier libertin qu'une jolie femme aura réduit. En tout cas nous ſerons deux, & il ſera bien diable, s'il l'eſt plus que nous.

JULIE.

Tu te trompes & tu veux me tromper moy-même. Je ne puis enviſager qu'avec frayeur, les ſuites d'une pareille union. Cependant pour vous marquer ma reconnoiſſance, Monſieur, je feray mon poſſible afin de m'y reſoudre. Mais je vous demande encore quelque temps, & je vous prie

prie de me laiſſer ici pour reſver à cette affaire.

LYSIMON.

Volontiers ; mais j'attendray voſtre réponſe avec impatience.

SCENE V.

JULIE, NERINE

NERINE.

EH bien, Mademoiſelle ?

JULIE.

Eh bien, Nerine ?

NERINE.

Serez-vous ſage à la fin ?

JULIE.

Si je l'eſtois moins, je ſuivrois tes conſeils. Quoy tu veux que j'épouſe un jeune étourdi, tout rempli de luy-même, amoureux par caprice, inconſtant par habitude, débauché par temperamment : un fou rempli d'imperfections & de vices, & qui bien loin de faire ſes efforts pour les cacher, a la ſotte vanité de s'en glorifier, & de vouloir même qu'on les croye plus grands qu'ils ne ſont ?

NERINE.

Ce ſont pourtant ces hommes-là qui

font tourner la teſte à la plûpart des femmes.

JULIE.

Ah Leandre, eſt-il donc poſſible que vous m'abandonniez! C'eſt vous qui avez cauſé ma premiere paſſion; elle eſt plus forte que jamais, malgré vôtre abſence, & vous me mettez dans la neceſſité d'y renoncer.

NERINE.

Comment, vous donnez auſſi dans le Phœbus? Eh mort de ma vie, laiſſez-là voſtre Leandre; il eſt mort ou infidelle. Mais que vois-je?

JULIE.

Qu'as-tu donc?

NERINE,

Madame, c'eſt Criſpin.

JULIE.

Le Valet de Leandre?

NERINE.

Juſtement. Soutenez-moi, je n'en puis plus.

JULIE.

O Ciel! Je ne ſcay ſi je dois m'affliger ou me rejoüir.

SCE-

SCENE VI.

JULIE, NERINE, CRISPIN.

CRISPIN.

HOla ho, Laquais, Valets, Servantes! Quelle diable de maiſon eſt-ceci? Je n'y voy perſonne, & je croy que je la viſiteray du haut en bas, ſans trouver à qui m'adreſſer. Mais voici deux femelles.... Eh parbleu, c'eſt Julie. J'apperçois auſſi ma chere Nerine. Qu'avez-vous donc mes adorables? Eſt-ce ainſi qu'on reçoit un homme de ma ſorte? Et ſongez-vous qu'il y a trois ans que vous n'avez eu le bonheur de me voir?

JULIE.

C'eſt ton arrivée qui nous rend immobiles. Je ſuis ſi ſaiſie que je ne puis dire un mot.

NERINE.

Ouf! Ni moy non plus.

CRISPIN.

Deux filles qui n'ont pas la force de parler! Voilà un prodigieux ſaiſiſſement. Eſt-ce la joye, ou la douleur de me voir, qui vous coupe la parole?

JULIE.

Où eſt ton Maiſtre ? Que fait il ? Se porte-t-il bien ? M'aime t-il toûjours ? Parle donc.

CRISPIN.

Je n'ay pas la force de répondre. Il faut que j'embraſſe Nerine, & puis je parleray comme un Livre. Allons, mon enfant, faites votre devoir. Recevez, étouffez dans vos bras voſtre futur Epoux.

NERINE.

Ah mon pauvre Criſpin, que je ſuis aiſe de te revoir ! Mais...

JULIE.

Vous vous expliquerez tantoſt. Satisfais mon impatience.

CRISPIN.

Cela eſt juſte, mais je voudrois ſçavoir pourquoy Nerine ...

JULIE.

Parle moy.

CRISPIN.

Tout à l'heure. Je vous diray donc.... Attendez, il faut que j'embraſſe encore Nerine.

JULIE *retenant Criſpin.*

Je me faſcheray à la fin. Où eſt ton Maiſtre ?

CRISPIN.

A Paris. Nous venons d'arriver.

JULIE.

A Paris ! Quel comble de joye ! Que fait-il ? D'ou vient n'eſt il pas ici ?

CRIS-

CRISPIN.

Mademoiſelle, il ſe fait habiller pour paroiſtre plus décemment devant vous. Pour moy qu'aucun équipage ne défigure, & qui mourois d'envie de voir cette friponne-là, je ſuis accouru céans tout botté.

JULIE.

Tu m'as fait grand plaiſir. Voilà vingt piſtoles que je te donne pour ta bienvenuë.

CRISPIN.

Grand merci. *A Nerine.* Garde cela mon enfant pour ton habit de nôces.

NERINE *prend l'argent en pleurant.*

Ah ah?

CRISPIN

Quelle diable de note! Tu me reçois froidement, & mon argent te fait pleurer.

JULIE.

Eh laiſſe-là Nerine, & parle moy de mes affaires.

CRISPIN.

Parbleu les miennes ſont auſſi preſſées que les vôtres.

JULIE.

Je perds patience. Leandre ſe porte-t-il bien?

CRISPIN.

Il creve de ſanté. Vous l'allez voir tout à l'heure.

JULIE.

D'où vient qu'il ne m'a point donné de ſes nouvelles depuis ſi long-temps?

CRISPIN.

Il avoit juré que vous n'entendriez jamais parler de luy, qu'il ne fut en eſtat de vous épouſer.

JULIE.

Ah tu me rends la vie. Qu'a-t-il fait pendant ſon abſence?

CRISPIN.

Tout ce qu'il a pû pour faire fortune. Vous ſçavez que nous n'eſtions partis que dans ce deſſein-là, luy pour vous mériter, Mademoiſelle, & moy pour me rendre digne de cette friponne-là.

JULIE.

Avez-vous réüſſi?

CRISPIN.

Ce n'a pas eſté ſans peine. Mais c'eſt la faute de mon Maiſtre. Je voulois expedier. Je ſçavois de certains tours d'adreſſe, de petits jeux de main tout innocens, qui ont la vertu de faire puiſer dans le bien d'autrui comme ſi vous puiſiez dans le voſtre. Mais il ne ſuffit pas pour cela d'avoir de l'adreſſe, il faut avoir du courage, ſe mettre en teſte que tous biens ſont communs, & que tout ce qu'on attrappe eſt de bonne priſe.

JULIE.

Fi! Que voulois-tu luy conſeiller-là?

CRISPIN.

Ce qui ſe pratique tous les jours; & dans Paris plus qu'ailleurs. Tous ces parvenus qui ont amaſſé tant de millions, n'ont

n'ont reüſſi qu'en ſuivant mes maximes.

JULIE.

Je connois Leandre; il eſt incapable de s'avancer de la ſorte.

CRISPIN.

Eh oüi, de par tous les diables, c'eſt ce qui a penſé le perdre. Il s'eſt toûjours piqué de ſuivre l'honneur. Le mauvais guide pour faire fortune! Il vous mene droit à l'Hôpital. Auſſi perſonne n'eſt plus la duppe de ce vieux fou-là, & quant à moy, j'ay rompu avec luy pour jamais. Autrefois à la Comedie, (car tel que vous me voyez, j'ay ſervi long-temps un Comedien, & je ſçay toutes les belles pieces par cœur) j'ay oüi dire ce beau vers que je retiendray toûjours.

L'honneur eſt un vieux ſaint que l'on ne chomme plus.

JULIE.

Mais enfin qu'avez-vous fait, depuis que vous eſtes partis d'ici;

CRISPIN.

Voici le détail de nos avantures. D'abord que nous fuſmes ſortis de Paris, ... Nous fuſmes tout étonnez de n'y eſtre plus.

NERINE.

Cela eſt admirable!

CRISPIN.

La parole te revient donc pour te moquer de moy?

NERINE.

Allons, fais ton voyage.

CRIS-

CRISPIN.

Me voilà parti. De Paris nous allaſmes droit à Roüen. Teſtebleu qu'il y a de Normands dans cette ville-là!

NERINE.

Va, va, il n'y en a gueres moins ici.

CRISPIN.

Nous n'y fuſmes pas plûtôt arrivez, que nous ne ſçûmes de quel bois faire flêche.

JULIE.

Comment? Ton Maiſtre avoit cent piſtoles!

CRISPIN.

Il eſt vray; mais à peine fut-il debotté, qu'impatient de gagner une groſſe ſomme chemin faiſant, il alla riſquer la ſienne ſur deux ou trois cartes. Il fut ſec en moins de temps que je ne vous en parle.

JULIE.

Et que fiſtes vous donc dans une pareille extremité?

CRISPIN.

Ma foy nous mangeaſmes nos chevaux.

JULIE.

Vous mangeaites vos chevaux?

NERINE.

Quel appetit!

CRISPIN.

Je veux dire que nous fuſmes obligez de les vendre pour ſouper. Après cela, vous jugez bien que nous fuſmes mal à cheval. C'eſt pourquoy quelques jours après, nous

nous

nous traisnasmes à Dieppe, où nous nous embarquasmes pour l'Angleterre. C'est-là que le bonheur nous en voulut. Dès que nous fusmes à Londres, mon Maistre alla visiter un de ses Parens qui y demeure. Les premiers complimens furent suivis d'un emprunt de cent écus, avec quoy mon Maistre alla faire ressource. Il gagna mille pistoles.

NERINE.

Allons, courage, mes enfans, vous estes en bon train.

CRISPIN.

Avec cette somme, nous crûmes avoir tout l'or du Perrou. Sçavez-vous l'usage qu'en fit mon Maître?

JULIE.

Il ne me l'a point mandé.

CRISPIN.

Comme nous estions pressez de faire fortune, nous nous associasmes avec un Banquier François fort accredité, mais Gascon d'origine.

NERINE.

Fi! mauvaise compagnie.

CRISPIN.

Nous voilà donc Banquiers. Vertubleu le bon mestier. Je ne connois que celuy de Maltostier qui vaille mieux. L'argent pleuvoit de toutes parts. Nous faisions bonne chere & grand feu. Nous engraissions à vûë d'œil. Pour moy, j'avois les joües d'une demie aulne de large. J'ay bien

bien maigri depuis ce temps-là.

NERINE.

Il y paroiſt.

JULIE.

Que faiſiez-vous de voſtre argent? Ton Maiſtre joüoit-il?

CRISPIN,

Souvent, & faiſoit de gros gains, mais mettoit tout à la Caiſſe. Pour moy, j'écamottois de temps en temps quelque vingtaine de piſtoles que je mettois dans ma Caiſſe à moy. Oh! j'exerçois bien le talent de partager le bien d'autruy. Quand la Caiſſe fut bien pleine, mon Maiſtre voulut partager pour s'en revenir, & propoſa la choſe au Banquier de la Garonne. Il nous promit que deux jours après, ſans faute, il nous feroit noſtre part.

NERINE.

Bon.

CRISPIN.

En effet, deux jours après, il emporta l'argent & nous laiſſa la Caiſſe.

NERINE.

Le fripon!

CRISPIN.

Jamais Caiſſe ne fut plus nette.

JULIE.

Après cela, vous revintes en France apparemment.

CRISPIN.

Oüi. Sur mes crochets.

NERINE.

C'eſt-à-dire, aux dépens de ta Caiſſe à toy.

CRISPIN.

Juſtement. Nous volâmes à Bordeaux pour chercher noſtre homme. Il eſtoit de cette ville-là. Nous crûmes l'y trouver; mais il n'y eſtoit point. Mon Maitre, pour ſe vanger du moins en le deshonorant, publia le tour qu'il nous avoit joüé. Un Egreffin parent de l'Aſſocié voulut prendre ſon parti, & chercha querelle à Leandre. Leandre eſtoit de mauvaiſe humeur. Il régala le Parent d'un ſoufflet. Le Parent mit l'épée à la main. Il paya pour noſtre Aſſocié.

JULIE.

Comment donc?

CRISPIN.

Mon Maiſtre l'envoya dans l'autre monde, pour ſçavoir ſi ſon Parent ne s'y eſtoit point caché.

JULIE.

Juſte Ciel!

CRISPIN.

Nous decampâmes au plus viſte, & pour nous ſauver, nous changeaſmes d'habits & de nom. Enfin aprés quelques autres avantures, nous avons trouvé un ſéjour heureux, où ſous nos noms empruntez, nous nous ſommes enrichis conſiderablement. Mais voici mon Maiſtre qui vous dira le reſte.

SCENE

SCENE VII.

JULIE, LEANDRE, NERINE, CRISPIN.

LEANDRE.

MEs yeux ne me trompent-ils point? Eſt-ce vous que je voy, mon adorable Julie?

JULIE.

Eſt ce vous que je revoy, mon cher Leandre?

LEANDRE.

Oüi, c'eſt Leandre qui ne reſpire que pour vous, & qui même n'eſtime rien la fortune qu'il a faite, s'il n'a pas le bonheur de vous rendre heureuſe.

JULIE.

Je ne puis l'eſtre qu'avec vous. Que j'ay ſouffert de perſécutions! Un peu plus tard arrivé, vous ne me trouviez plus libre. On vouloit me forcer d'en epouſer un autre, une eſpece de Tuteur autoriſé par mon Oncle.....

LEANDRE.

Ah, j'en ſerois mort de deſeſpoir. Il n'y a point d'extrémitez où je ne me fuſſe porté, pour nous vanger de la violence qu'on

qu'on vous auroit faite ; mais grace au Ciel, vous eſtes libre encore. Je reviens plus paſſionné que jamais ; & ce qui met le comble à mon bonheur, j'ay le plaiſir de vous retrouver fidelle. Tous mes vœux ſont accomplis.

JULIE.

Et les miens auſſi.

CRISPIN.

Nerine, prends pour toy tout ce qu'il dit à Mademoiſelle, & je prends pour moy tout ce qu'elle luy répond.

NERINE. *à part.*

Que je ſuis malheureuſe !

JULIE.

J'ay ſçû vos avantures ; elles ſont ſingulieres. La meilleure, c'eſt que vous avez fait fortune.

LEANDRE.

Pouvois-je y manquer ? L'Amour me guidoit, & l'on vient toûjours à bout de ce que l'on entreprend ſous ſes auſpices. Mais, belle Julie, voſtre Oncle ſeroit-il mort ? Eſt ce de luy que vous portez le deüil.

JULIE.

Non, je porte le deüil de ma Mere, elle eſt morte depuis un mois.

LEANDRE.

Je vous en felicite. Car, ſelon ce que vous m'avez toûjours dit, c'eſtoit la plus mauvaiſe Mere du monde.

JULIE.

Elle ne l'a que trop prouvé ; mais Leandre, vous voilà dans un équipage bien lugubre. Portez-vous auſſi le deüil ?

LEANDRE.

Ne vous l'a-t-il pas dit ?

CRISPIN.

Non. J'ay conté toutes vos avantures hors la derniere. Je l'ay laiſſée pour la bonne bouche.

JULIE.

Eſtes-vous en deüil, encore une fois ? ...

LEANDRE.

Oüi.

JULIE.

Et de qui ?

LEANDRE.

De ma femme,

JULIE.

De voſtre femme ? Ah infidele, vous eſtes veuf !

CRISPIN.

Oüi, Dieu merci. Mais ne vous fachez point. Ce mariage-là ne luy a pas fait faire la moindre infidelité. N'eſt-il pas vray, Monſieur ?

LEANDRE.

Oh je vous en reponds.

JULIE.

Vous vous eſtes marié ?

LENDRE.

Que vouliez-vous que je fiſſe ? J'arrive dans une ville de Province, ſous un nom ſup-

ſuppoſé. Je m'y trouve ſans un ſou. Je n'ay pas la moindre reſſource.

CRISPIN.

Une jeune & tendre poulette âgée de ſoixante & dix ans, devient ſubitement amoureuſe de luy.

LEANDRE.

Elle eſtoit puiſſamment riche. Elle me donne tout ſon bien, ſi je veux l'épouſer; je l'épouſe, parce que je compte qu'elle n'a pas deux ans à vivre.

CRISPIN.

Pour vous rejoindre plûtôt, au bout de ſix mois, nous la ruinons & nous l'enterrons qui plus eſt.

LEANDRE.

J'arrive ici chargé de ſes dépoüilles.

CRISPIN.

Qu'il a fort mal gagnées, par parentheſe.

LEANDRE.

Je viens les dépoſer à vos pieds, & vous me blâmez de ce que j'ay fait.

CRISPIN.

Ma foy, il n'y a pas de juſtice à cela.

JULIE.

Je ne puis m'empêcher de rire de cette avanture; & je la trouve tout-à-fait plaiſante.

NERINE.

Il faut luy pardonner pour l'invention.

JULIE.

Je luy pardonne auſſi du meilleur de mon

mon cœur. Mais voici le Maiſtre de la Maiſon.

SCENE VIII.

LYSIMON, JULIE, LEANDRE, NERINE, CRISPIN.

LYSIMON *à Julie.*

JE viens vous apprendre une nouvelle qui vous ſurprendra.

JULIE.

Quoy donc, Monſieur?

LYSIMON.

Voſtre Oncle vient d'arriver. Il a profité de l'occaſion d'un Vaiſſeau qui l'a fait partir plûtôt qu'il ne penſoit.

JULIE.

Mon Oncle eſt ici! Ah Ciel!

LYSIMON.

Il vous attend dans mon Appartement. Je viens de l'y recevoir.

JULIE.

Voilà un jour bienheureux pour moy.

LYSIMON.

Oüi, ſi vous vous faites un plaiſir d'épouſer mon fils, car il le ſouhaitte paſſionnément, & c'eſt la premiere choſe qu'il m'a dite.

JU-

JULIE.

Je vais me jetter à ſes pieds.

LEANDRE.

Voilà un obſtacle que je n'attendois pas. Que je ſuis malheureux!

LYSIMON. *à Nerine.*

Qui eſt ce jeune homme-là?

NERINE.

Le diray-je, Mademoiſelle?

JULIE.

Je ne ſçay, je crains..... Ah cruelle extrémité!

LYSIMON.

Qui eſtes-vous, Monſieur? Que cherchez-vous dans ma maiſon?

LEANDRE.

Monſieur, j'y viens.....

LYSIMON. *appercevant Criſpin qui luy fait des reverences.*

Oh, oh, qui eſt encore ce viſage-là?

CRISPIN.

Monſieur, ce viſage-là eſt voſtre ſerviteur.

LYSIMON.

Mon ſerviteur a l'air d'un grand fripon.

LEANDRE.

Je réponds de luy.

LYSIMON.

Et qui eſtes-vous pour en répondre?

LEANDRE.

Je ſuis un homme qui viens voir céans ſi Monſieur voſtre fils ſera aſſez hardi pour épouſer Julie malgré moy.

LYSIMON.

Malgré vous? Et qui vous autorise à parler de la sorte?

LEANDRE.

Tout. Mon amour pour Julie. La tendresse qu'elle a pour moy. La foy que nous nous sommes donnée, & par dessus tout cela, Monsieur, la resolution où je suis de mourir plûtôt, que de la ceder à qui que ce soit.

LYSIMON. *à Julie*

Mais de la maniere dont il parle, il faut que ce soit ce Leandre dont vous m'avez parlé.

LEANDRE.

Oüi, Monsieur, c'est moy-même.

LYSIMON.

Parbleu, je suis charmé de vostre retour. Je crains autant que vous, que mon fils n'épouse Mademoiselle. J'aime mieux que vous l'ayez que luy. Venez, je vais vous presenter à Lycandre, & je joindray mes instances pour vous à celles de Julie.

JULIE.

Ah, Monsieur, que je vous suis redevable! Leandre, donnez-moy la main.

LEANDRE *a Lysimon.*

Soyez sûr, Monsieur, que je ne mourray point ingrat d'un bienfait si considerable.

LYSIMON.

Entrons. sans complimens.

SCE-

SCENE IX.

CRISPIN, NERINE.

CRISPIN. *retenant Nerine.*

DOucement, ma belle. Expliquons-nous preſentement.

NERINE.

Une autre fois. Je vais rendre mes devoirs à l'Oncle de ma maiſtreſſe.

CRISPIN.

Ton premier devoir eſt de me parler. C'eſt donc ainſi, ma Princeſſe, que tu me reçois après trois ans d'abſence? Eſt-ce que tu ne me reconnois pas? Je n'ay pourtant point changé, ſi ce n'eſt que je me trouve embelli depuis noſtre départ.

NERINE. *pleurant.*

Adieu, Criſpin, tu me fends le cœur.

CRISPIN.

Tu ne t'en iras point. Il faut que cette carogne-là m'ait joüé quelque mauvais tour.

NERINE.

Séparons-nous, mon enfant, je crains qu'on ne nous ſurprenne enſemble.

CRISPIN.

Ah je voy ce que c'eſt. Le Patron du

logis t'a lorgnée, & il te donne des gages apparemment.

NERINE.

Non, ce n'eſt point cela, mais c'eſt pis mille fois.

CRISPIN.

Comment diable ? As-tu fait quelque folie pendant mon abſence?

NERINE.

Helas oüi. J'ay fait la plus grande folie du monde. Dans le fond, je n'ay rien à me reprocher, mais cela n'empêche pas que je ne ſois fort coupable. Croy-moy, mon cœur, laiſſe moy-là, & ne me revoy plus.

CRISPIN.

Que je ne te voye plus! Il faut donc que je m'aille pendre.

NERINE.

Ah mon enfant, il vaudroit autant que tu fuſſes pendu, que d'apprendre ce que tu veux ſçavoir:

CRISPIN.

Eh je ſuis voſtre valet. Allons, ſans façon, m'as-tu fait quelque infidelité ?

NERINE.

Oüi.

CRISPIN.

Oüi?

NERINE.

J'eſtois fille, cela me ſert d'excuſe.

CRISPIN.

Quoy après m'avoir aimé, quelqu'un a pû

pû te paroiſtre aimable?

NERINE.

Pas tout à fait, mais je n'ay pas laiſſé de me rendre.

CRISPIN.

C'eſt-à-dire qu'en m'attendant.....

NERINE.

Tu ne devines pas? Je ſuis..., Je n'ay pas la force d'achever.

CRISPIN.

Dis donc ce que tu es.

NERINE.

Je ſuis.....

CRISPIN.

Quoy?

NERINE.

Mariée.

CRISPIN.

Mariée! tout de bon?

NERINE.

Tout de bon.

CRISPIN. *s'appuyant ſur elle.*

Soutiens moy, ce coup de foudre eſt grand
Il frappe d'autant plus, que plus il me ſurprend.

NERINE.

Oſte-toy de là, je crains que mon mary ne vienne.

CRISPIN.

Ton mary? Tu as un mary? Et qui eſt ce ſot-là qui a pris ma place?

NERINE,

C'eſt un nommé Paſquin, le Valet du

fils de la Maiſon.

CRISPIN.

Fuſt-il le Valet de Belzebut, je luy couperay les oreilles. Eſt-il jaloux?

NERINE.

Comme un Tygre.

CRISPIN.

Tant mieux, je veux le brûler à petit feu, juſqu'à ce que je l'aſſomme.

NERINE.

Tu me fais trembler.

CRISPIN.

Mais dis moy, mon adorable, avois tu le diable au corps pour te preſſer ſi fort?

NERINE.

Tu ne me donnois point de tes nouvelles; c'eſt ta faute.

CRISPIN.

Mon Maiſtre me l'avoit défendu. Il craignoit qu'on ne découvrît ſon mariage, ſi on pouvoit ſçavoir où nous eſtions.

NERINE.

Que veux-tu? La faute en eſt faite. Ton abſence me deſeſperoit. Je ſéchois ſur pied, je te croyois perdu; & il ne me falloit pas moins qu'un mary pour me conſoler de ta perte.

CRISPIN.

Le bon cœur de fille! Tu me perces l'ame. O ſort cruel!

NERINE.

O fortune traiſtreſſe!

CRIS-

CRISPIN.

Falloit-il crever deux chevaux en chemin, pour la trouver entre les bras d'un marouſle!

NERINE.

Falloit-il ceder à la rage d'eſtre mariée, pour m'en mordre les doigts de ſi bon cœur! Va-t'en, je ne puis plus ſoutenir tes plaintes, ni tes reproches.

CRISPIN.

Adieu, je vais traiſner une mourante vie..... Juſqu'à ce que je puiſſe t'épouſer en ſecondes nôces.

NERINE.

Va, je te donne ma foy que ce ſera le plûtôt que je pourray. Touche-là.

CRISPIN.

De tout mon cœur.

NERINE.

Adieu trop aimable, & trop malheureux Criſpin.

CRISPIN.

Adieu trop impatiente, & trop friande Nerine.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NERINE *seule.*

QUe je ſuis malheureuſe! Mon traiſtre de mary m'écoutoit, lorſque je parlois à Criſpin. Il a entendu le marché que nous avons fait en nous ſéparant. Je ne puis plus ſoutenir ſa vûë. Il me cherche de chambre en chambre, d'étage en étage : où pourray-je me cacher ? Mais je ſuis bien ſotte de craindre tant ſes reproches. Que ne ſe fait-il aimer ce butord-là? Allons, allons, je veux luy montrer les dents, & luy faire voir que je ſuis femme.

SCENE II.

NERINE, PASQUIN.

PASQUIN.

AH! vous voilà donc Madame la coquine? Eſtes-vous bien laſſe de me fuir?

NERINE.

Es-tu bien las de me chercher toy?

PASQUIN.

As-tu la hardieſſe de me regarder en face, apres m'avoir fait une offenſe qui détruit les liens de l'union conjugale?

NERINE.

Les beaux liens? Le grand malheur, quand ils ſeroient détruits?

PASQUIN.

Sçais-tu bien que je ſuis ton mary?

NERINE.

Oüi vrayment, je le ſçay, c'eſt ce qui me deſole.

PASQUIN.

Mais ſçais-tu ce que c'eſt qu'un mary?

NERINE.

Oh qu'oüi. Un mary, quand il te reſſemble, eſt un perſonnage jaloux & bourru. C'eſt un eſpion perpetuel. C'eſt l'ennemi de la paix & de la tranquilité. C'eſt

le centre de la bizarrerie. C'eſt un Tyran qui ſe fait craindre, & qui ne ſe fait point aimer. C'eſt un eſprit de travers qui donne un mauvais tour aux actions les plus innocentes. C'eſt une taupe pour ſes défauts, & un Argus pour ceux de ſa femme. C'eſt un homme qui renonce à la complaiſance & aux petits ſoins, qui ne cherche que ſoy dans ſes plaiſirs, qui veut eſtre libre, & qui veut rendre eſclave. C'eſt un animal qui careſſe par caprice, & qui mord par habitude; & pour achever ton portrait en deux mots, un Mary de ta trempe eſt juſtement ce qu'on appelle le chien du Jardinier.

PASQUIN.

Quel flux de langue! J'auray beau voir, beau toucher au doigt, je n'auray jamais raiſon avec cette carogne-la. Je n'ay qu'un mot à vous dire pour vous confondre, Madame la friponne. Quand j'aurois tous les torts du monde à voſtre égard, n'avez-vous pas fait pis que moy cent fois, en vous promettant à un autre de mon vivant.

NERINE.

Voyez le grand crime! Ce n'eſt qu'une petite précauion que j'ay priſe, & qui ne te fait point de tort.

PASQUIN.

Point de tort; N'eſt-ce pas m'enterrer tout vif?

NE-

NERINE.

L'imbecile! Quand je me promettray cent fois, en mourras-tu plûtôt? Tu n'as pas tant de complaiſance.

PASQUIN.

Non morbleu, & je vivray pour te faire enrager.

NERINE.

Et moy pour te deſeſperer. Nous verrons qui l'emportera des deux.

PASQUIN.

Tu enrageras.

NERINE.

Tu te deſeſpereras.

PASQUIN.

Je ſeray veuf.

NERINE.

Je ſeray veuve. Ne ſuis je pas plus jeune que toy, & ne dois-je pas durer plus long-temps?

PASQUIN.

J'y donneray bon ordre. J'ay des bras qui haſteront ton départ.

NERINE.

Tu crois cela!

PASQUIN.

J'y compte ſi bien que je vais retenir ma ſeconde femme.

NERINE.

Ah ſi l'on pouvoit ſe démarier, que j'aurois de plaiſir! Tien, je voudrois eſtre la premiere qui en amenât la mode.

PASQUIN.

Ah ſi l'on eſtoit veuf du moment qu'on le deſire, je l'aurois eſté dès le lendemain de noſtre mariage.

NERINE.

Laiſſe-moy en repos, yvrogne, & va chercher ta ſeconde femme.

PASQUIN.

Oſte-toy de mes yeux, ſcelerate, & cours à ton ſecond mary.

NERINE.

Que ne l'eſt-il déja?

PASQUIN.

Que n'en ſuis-je à mes ſixiémes nôces! Tu cherches des yeux ton Prétendu; mais voila une épée qui m'en délivrera.

SCENE III.

VALERE, NERINE, PASQUIN.

VALERE.

EH bien, Paſquin, j'ay réüſſi. Je vais épouſer Julie, & mon pere eſt au deſeſpoir.

PASQUIN.

Ah vrayment, Monſieur, nous ſommes bien chanceux vous & moy, j'ay de belles nouvelles à vous apprendre.

VA-

VALERE.

Quelles nouvelles ?

PASQUIN.

Apparemment que vous venez de dehors.

VALERE.

Oüi. Depuis que je ſuis sûr d'épouſer Julie, comme je te l'ay dit, je me prépare à ce plaiſir-là, par tous ceux dont je puis m'aviſer. Je viens de faire la plus jolie partie du monde. Nous avons bû d'un vin rouge de Silery qui m'a bien donné de l'amour.

PASQUIN.

Vous avez fait ſagement de vous fortifier le cœur, pour ſoutenir l'aſſaut que vous allez eſſuyer. Pendant voſtre abſence, il s'eſt paſſé bien des choſes. Ma femme s'eſt aſſûrée d'un ſecond Mary, & Julie a retrouvé ſon premier Amant.

VALERE.

Son premier Amant ?

PASQUIN.

Luy-même. Il eſt de retour depuis deux ou trois heures ; & c'eſt Monſieur ſon valet qui eſt l'Adonis de ma femme. Allez, ce ſont des drôles qui font bien de la beſogne en peu de temps.

VALERE.

Parbleu nous allons voir beau jeu. Voilà une occaſion digne de moy. Je prétens triompher de mon Pere, de mon Rival, & du cœur de Julie. Oh palſambleu, Monſieur le Soupirant, je vous envoyeray faire

vos doléances aux échos & aux rochers d'alentour : où eſt-il ce petit Medor, je vais le faire chanter ſur le bon ton.

NERINE.

Prenez garde qu'il ne vous faſſe chanter vous-même. Il entend la tablature, je vous en avertis. Songez plûtôt à gagner l'Oncle de ma Maiſtreſſe. Il vient d'arriver preſque en même-temps que voſtre Rival, & j'ay ſçû qu'il vous deſtinoit ſa niéce.

VALERE.

Tout de bon.

NERINE.

Rien n'eſt plus sûr? Voici l'Amant de Julie.

PASQUIN.

Et mon ſubſtitut avec luy.

NERINE.

Je me retire.

PASQUIN.

M'en iray-je auſſi?

VALERE.

Non, non, demeure.

SCENE IV.

LEANDRE, VALERE, CRISPIN, PASQUIN.

CRISPIN. *à Leandre.*

QUoy, Monſieur, ce bourreau d'Oncle n'eſt arrivé que pour vous faire faire naufrage au port?

LEANDRE.

Il n'a pas voulu m'écouter. Il a défendu a ſa niéce de luy parler de moy. Il croit que la reconnoiſſance l'oblige à donner Julie au fils de Lyſimon.

CRISPIN.

Le maudit vieillard!

VALERE. *à Paſquin.*

Sa vüe pique mon amour propre, & j'ay peine à me retenir.

PASQUIN.

Et la vûë de ſon Valet me met en fureur.

LEANDRE.

Qui eſt ce jeune homme-là, Criſpin?

CRISPIN.

Il m'a tout l'air d'eſtre voſtre Rival.

LEANDRE.

Je le reconnois, à l'émotion qu'il m'inſpire.

CRIS-

CRISPIN.

Vous voyez avec luy le Mary de ma Maiſtreſſe. Aidez moy à l'étrangler, je vous prie.

VALERE.

Peut-on ſçavoir Monſieur, ce qui vous amene ici?

LEANDRE.

D'où vous vient cette curioſité?

VALERE.

Vous ne me connoiſſez pas apparemment?

LEANDRE.

Non; mais je ſoupçonne que vous eſtes le fils de Lyſimon.

VALERE.

Vous l'avez dit; vous eſtes dans la Maiſon de mon pere. Apparemment que vous ignorez mes deſſeins.

LEANDRE.

Pourquoy?

VALERE.

C'eſt que je m'imagine que, ſi vous le ſçaviez, vous ne compteriez pas d'y demeurer long-temps, ni de nous honorer ſouvent de vos viſites.

LEANDRE.

J'ay déja oüi dire depuis que je ſuis de retour, que vous aviez des engagemens avec une fort aimable perſonne, fille de mérite, & de condition: que cette fille ſe nomme Angelique, & que ſelon toutes les regles des procedez, vous ne pouvez vous diſ-

diſpenſer de l'épouſer.

VALERE.

Que je m'en diſpenſe, ou non, vous n'y devez pas trouver à redire.

LEANDRE.

Il eſt vray que je prends peu d'intereſt à ce qui vous regarde. Epouſez Angelique, manquez luy de parole, cela me ſera fort indifferent: mais ſi vous ne rompiez vos engagemens, que par de certains motifs que je ſoupçonne, je ne me contenterois pas de plaindre Angelique, & je m'intereſſerois vivement à vos actions.

VALERE.

Vous?

LEANDRE.

Moy même.

VALERE.

Et de quel droit, je vous prie?

LEANDRE.

Le voici. Je m'appelle Leandre. J'adore Julie; je me flatte d'en eſtre aimé. Je reviens pour l'épouſer. S'il n'y a rien dans tout ceci qui vous bleſſe, il ne tiendra qu'à vous d'avoir place au rang de mes Amis; ſinon, je ſçay les moyens dont je dois me ſervir pour délivrer Julie de vos pourſuites.

VALERE.

Voici ma réponſe en deux mots. Mon pere vouloit me donner Angelique. Julie me paroiſt plus aimable, il conſent que je l'épouſe; je l'épouſeray. Et je m'embaraſ-

raſſe ſi peu de vos menaces, que je vais trouver l'Oncle de Julie, pour luy demander ſa parole.

LEANDRE.

Et moy je vous ſui pour l'empêcher de vous la donner. Si vous l'emportez ſur moy, vous ne joüirez pas long-temps de voſtre bonheur.

SCENE V.

CRISPIN, PASQUIN.

CRISPIN *à part.*

C'Eſt à moy preſentement à bourrer mon homme.

PASQUIN *à part.*

Voici l'occaſion de vanger mon honneur.

Ils enfoncent tous deux le chapeau, ſe regardent fierement. Criſpin met des gands de buffle, & Paſquin en fait de même, & dit enſuite:

Voilà un drôle qui me paroiſt vigoureux.

CRISPIN.

Voilà un Pendart qui fait bonne contenance!

PASQUIN.

Courage. N'eſt-ce pas-là cet homme qui eſt amoureux de ma femme?

CRIS-

CRISPIN.

Allons, mon enfant, de la vigueur. N'eſt-ce pas-là ce maroufle qui m'a ſouffle Nerine?

PASQUIN.

C'eſt luy-même, & je ne l'ay pas aſſommé?

CRISPIN.

C'eſt ſon Mary, & je le laiſſe vivre?

PASQUIN.

Allons, je vais l'expedier.

CRISPIN.

Je veux vaincre ou mourir.

PASQUIN.

Commençons par l'inſulter; il faut que tout ſe faſſe dans les formes. Voilà un viſage que je ſuis bien las de voir.

CRISPIN.

Voilà un faquin qui me fatigue bien la vûë.

PASQUIN. *à part.*

Cet homme-là n'entend point raillerie.

CRISPIN.

J'ay bien peur qu'il ne me preſte le collet.

PASQUIN. *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Voyons s'il a du courage.

CRISPIN. *en faiſant de même.*

Taſtons un peu ſa vigueur.

PASQUIN.

Avance.

CRIS-

CRISPIN.

Avance toy-même.

PASQUIN.

Je t'attends.

CRISPIN.

Et moy auſſi.

PASQUIN.

C'eſt à toy à m'attaquer.

CRISPIN.

Non, c'eſt à toy.

PASQUIN.

N'ay-je pas épouſé ta Maiſtreſſe?

CRISPIN.

Ne ſuis-je pas aimé de ta femme?

PASQUIN.

Aimé de ma femme? Oh pour le coup je ſuis en fureur.

CRISPIN.

Il a épouſé ma Maiſtreſſe! Voilà ma colere au point où je la voulois.

Ils ſont mine de tirer l'épée, & ils s'écartent pour dire ce qui ſuit.

PASQUIN.

Croy-moy, mon enfant, retire-toy.

CRISPIN.

Retire-toy toy-même.

PASQUIN.

Je ne te feray point de quartier.

CRISPIN.

Je vais te mettre ſur le carreau.

PASQUIN.

Toy? Tu n'es qu'un beliſtre.

CRISPIN.

Tu n'es qu'un miſerable.

PASQUIN.

Un lâche.

CRISPIN.

Un poltron.

PASQUIN *luy donnant un ſoufflet.*

Moy poltron?

CRISPIN *le luy rendant.*

Moy lâche?

Ils mettent l'épée à la main & ſe pouſſent en reculant.

PASQUIN.

Vous reculez.

CRISPIN.

Et vous auſſi.

PASQUIN.

C'eſt pour gagner du terrain.

CRISPIN.

Et moy pour mieux ſauter.

Ils s'avancent, & ſe regardent tous deux en tremblant.

PASQUIN.

Je tremble pour ta vie.

CRISPIN.

Et moy pour la tienne.

PASQUIN *à part.*

S'il pouvoit s'enfuïr!

CRISPIN. *à part.*

Si la peur le pouvoit prendre!

PASQUIN *à part.*

Ma valeur commence à me quitter.

CRISPIN. *regardant de tous coſtez.*
Ne viendra-t-il perſonne pour nous ſé
parer ?

PASQUIN.

Il faut faire du bruit.

CRISPIN.

Je vais crier comme un diable.

ENSEMBLE *ſe pouſſant des bottes de loin*
Point de quartier. Tuë, tuë, morbleu, tuë

PASQUIN *à part,*

Il ne vient pas une ame.

CRISPIN.

Ils nous laiſſeront égorger. Ma foy
puiſqu'on ne vient pas nous ſéparer, j'
ſuis d'avis que nous finiſſions le combat.

PASQUIN.

Vous avez raiſon ; nous avons fait noſtre
devoir.

CRISPIN.

Je vous en réponds.

PASQUIN.

Vous m'avez donné un ſoufflet, je vous
l'ay rendu chaudement.

CRISPIN

Nous avons mis l'épée à la main, en
braves gens.

PASQUIN.

Nous nous ſommes battus comme des
enragez.

CRISPIN.

La valeur ne peut pas aller plus loin.

PASQUIN.

Voila tout ce qui s'y peut faire. Si vous
vou-

voulez pourtant, nous recommencerons.

CRISPIN.

Non, nous ſommes d'égale force. Nous nous battrions deux heures que nous ne nous tuerions pas. Voilà aſſez de ſang répandu.

PASQUIN.

Allons nous faire penſer.

CRISPIN.

Allons plûtôt boire; nous en avons beſoin. La valeur altere furieuſement. C'eſt la coûtume des braves gens de boire enſemble, après qu'ils ſe ſont meſurez.

PASQUIN.

Vous avez raiſon, mais auparavant, il faut voir ce qui ſe paſſe entre nos Maiſtres.

SCENE VI.

LYCANDRE, LYSIMON, LEANDRE, VALERE, PASQUIN, CRISPIN.

LYCANDRE. *à Lyſimon.*

Rien n'eſt plus eſtonnant que l'hiſtoire que vous venez de me raconter, & le troiſiéme mariage de ma belle ſœur eſt un chef-d'œuvre d'extravagance.

LY-

LYSIMON.

Vous voyez qu'elle a vêcu folle, & qu'elle eſt morte de même. Ce qui m'étonne, c'eſt que Julie qui eſt fort ſage, ſoit ſortie d'une Mere qui l'eſtoit ſi peu.

LYCANDRE.

Il y auroit bien des choſes à dire ſur ce ſujet; mais il faut que je ſorte.

LYSIMON.

A peine eſtes-vous arrivé.

LYCANDRE.

Sçavez-vous ſi le Duc de Sorriento eſt encore vivant?

LYSIMON.

Qui? Ce Seigneur Italien dont vous etiez Ecuyer, lorſque vous nous quittaſtes pour aller aux Indes?

LYCANDRE.

Luy même.

LYSIMON.

Il eſt mort.

LYCANDRE.

Et ſon fils.

LYSIMON.

Il fut tué à la derniere Campagne de Flandre.

LYCANDRE.

Je reſpire. Me voilà défait de deux hommes qui m'eſtoient bien redoutables.

LYSIMON

Pourquoy?

LYCANDRE.

Vous le ſçaurez.

LY-

LYSIMON.

Enfin de toute cette Famille, il ne reſte qu'une fille du Duc, qui eſt veuve, & qui n'a point d'enfans.

LYCANDRE.

Je ne pouvois apprendre une plus grande nouvelle. Il faut que j'aille trouver cette Dame, ſans perdre un moment.

VALERE.

Avant que de ſortir, Monſieur, il faut décider au ſujet de Julie.

LEANDRE.

Oüi, Monſieur, reglez noſtre ſort, je vous en conjure.

LYCANDRE.

Cela ſera bien-toſt fait: vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre.

VALERE.

Ah, Monſieur, que dites vous?

LEANDRE.

Il n'eſt pas poſſible que vous me refuſiez.....

LYCANDRE.

Tous vos diſcours ne ſerviront de rien. Vous ne me convenez plus, Valere, & je n'ay garde de donner ma Niece à un homme qui a d'autres engagemens; pour vous, Monſieur, je ne ſçay qui vous eſtes, & on ne donne point à un inconnu, une fille comme Julie. Je viens de me ſouvenir qu'Oronte dont nous avons parlé, Lyſimon, avoit un fils fort jeune, lorſque je partis pour les Indes. Comme cet Oronte eſt

le plus ancien de mes Amis, & l'homme du monde à qui j'ay le plus d'obligation, je veux relever ſa Maiſon qui eſt fort en déſordre, en donnant Julie à ſon fils, s'il eſt honneſte homme.

LEANDRE.

Souffrez que j'embraſſe vos genoux, & que je vous rende grace pour mon pere & pour moy.

LYCANDRE.

Comment donc?

LYSIMON.

Que veut dire ceci?

VALERE.

Je tremble.

LEANDRE.

Vous voyez en moy le fils d'Oronte pour qui vous avez de ſi bonnes intentions.

LYCANDRE.

Vous eſtes fils d'Oronte.

LEANDRE.

C'eſt ce qu'il me ſera facile de prouver. Mon pere eſt ici. Je vais l'avertir de votre retour, & le prier de venir me preſenter à vous.

VALERE.

Le maudit incident?

LYCANDRE.

Certes, vons ne pouviez me ſurprendre plus agréablement. Julie a de l'inclination pour vous : vous eſtes fils d'un homme que j'aime tendrement. Dès aujourd'huy nous con-

conclurons le mariage.

LYSIMON.

Vous voyez preſentement, Monſieur mon fils, que vous n'avez plus qu'à plier bagage. Croyez moy, prenez le parti de vous raccommoder avec Angelique.

VALERE.

J'enrage.

LYCANDRE.

Adieu, je vais trouver la veuve dont nous venons de parler; il faut que j'aye une explication avec elle, avant que de marier Julie. Vous viendrez me trouver chez votre Notaire. Je vous y attendray. En ſortant, je vais annoncer à Julie, que je conſens qu'elle épouſe Monſieur.

LYSIMON.

Je vous ſui, pour vous demander quelques éclairciſſemens ſur ce que vous m'avez dit.

SCENE VII.

LEANDRE, VALERE, CRISPIN, PASQUIN.

LEANDRE. *à Valere.*

JE ne reſte ici que parce que vous y reſtez. On m'accorde Julie; vous ſentez vous d'humeur à me la diſputer.

VALERE.

Je vous la disputerois, si elle estoit digne de moy; mais puisqu'elle s'obstine à se declarer pour vous, elle ne merite plus ma tendresse. *Il sort.*

SCENE VIII.

LEANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

QUand il seroit Gascon, il ne se tireroit pas mieux d'affaire.

LEANDRE.

Je suis charmé que cela se passe de la sorte. J'aurois esté au desespoir d'en venir à des extrémitez. Son pere est galant homme, & je luy suis redevable de la protection qu'il m'a si genereusement accordée.

CRISPIN.

Je n'ay pas esté si prudent que cela moy.

LEANDRE.

Comment donc?

CRISPIN.

Je me suis battu contre mon homme.

LEANDRE.

Contre qui?

CRIS-

CRISPIN.

Contre celui qui a épouſé Nerine. Je vous l'ay bourré.

SCENE IX.

JULIE, LEANDRE, NERINE, CRISPIN.

JULIE.

JE viens vous faire compliment, & recevoir le voſtre. Mon Oncle conſent à noſtre mariage.

LEANDRE.

Je le ſçay, belle Julie, & je viens de l'y déterminer.

JULIE.

Que vous me rendez heureuſe!

LEANDRE.

C'eſt moy qui ſuis le plus fortuné de tous les hommes.

NERINE.

Pour le coup, voila vos affaires en bon train. Vous n'avez plus d'obſtacle à craindre.

CRISPIN.

Non, à moins que le diable ne s'en mêle.

LEANDRE.

Eh qui pourroit s'oppoſer à noſtre felicité?

cité? Vous ne dépendez que de voſtre Oncle. J'ay ſa parole, qu'il m'a donnée par les motifs les plus preſſans: voſtre mere eſt morte.

JULIE.

Ah! ſi elle vivoit, qu'elle ſeroit fâchée de me voir heureuſe!

NERINE.

Je voudrois qu'elle pût revenir au monde, afin que le dépit la fit crever une ſeconde fois.

LEANDRE.

Elle vous haïſſoit donc furieuſement?

JULIE.

Il y a paru, puiſqu'après m'avoir abandonnée, elle m'a caché ſon ſéjour pendant plus de douze ans, & qu'elle s'eſt remariée deux fois ſans m'en avertir.

NERINE.

La vieille dénaturée!

LEANDRE.

Voilà un indigne caractere! Je ſuis ravi de n'avoir jamais connu cette femme-là.

JULIE.

Peu de temps après voſtre départ, j'appris où elle eſtoit, & je ſçûs qu'elle n'avoit point de plus grande attention que de cacher ſon premier mariage, afin qu'on ignorât qu'elle eût une fille. Comme on ne la connoiſſoit point particulierement à Lyon, il ne luy eſtoit pas difficile de ſe faire croire.

LEAN-

LEANDRE.

A Lyon? C'eſt à Lyon qu'elle demeuroit?

JULIE.

Sans doute. C'eſt dans cette ville qu'elle a perdu ſon ſecond mary.

CRISPIN.

Parbleu nous devrions l'avoir connuë. Apparemment qu'elle ne demeuroit pas dans le voiſinage de Madame la Baronne de Saint-Aubin.

JULIE.

Comment, de la Baronne de Saint-Aubin?

CRISPIN.

Oh diable, c'eſtoit une bonne femme celle-là. Dieu veuille avoir ſon ame, mais je luy ay bien eſcamoté des piſtoles.

NERINE.

A la Baronne de Saint-Aubin?

CRISPIN.

A elle-même. Demandez à Monſieur. Il eſtoit de moitié avec moy.

LEANDRE.

Tais toy, Criſpin.

CRISPIN.

Il faloit voir avec quelle ardeur nous plumions la vieille.

NERINE.

Entendons nous donc. Eſt-ce que tu connoiſſois cette Baronne-la?

CRISPIN.

La queſtion eſt plaiſante. Oh vrayment oüi, je la connoiſſois, & mon Maiſtre auſſi.

C'etoit ſa femme.

JULIE & NERINE.

Sa femme?

LEANDRE.

Oüi, ma femme. D'où vous vient donc cette ſurpriſe.

JULIE.

La Baronne de Saint-Aubin?

CRISPIN.

Oüi, la Comteſſe de la Filandiere veuve d'un vieux Gentilhomme qui luy avoit laiſſé tout ſon bien en mourant, avoit épouſé Monſieur qui ſe faiſoit appeller le Baron de Saint-Aubin; c'eſt d'elle que mon Maiſtre eſt veuf, & c'eſt elle qui a fait noſtre fortune.

JULIE.

Soutiens moy, Nerine, je ſuis morte.

LEANDRE.

Juſte Ciel.

JULIE.

Ah malheureux qu'avez vous fait?

LEANDRE.

Comment?

JULIE.

Vous avez épouſé ma Mere.

LEANDRE.

Voſtre Mere?

NERINE.

Oüi, la Comteſſe de la Filandiere, c'eſtoit elle-même.

CRISPIN.

Ah c'eſtoit le diable!

JU-

JULIE.

Je ſçavois depuis quelque temps que le jeune homme qu'elle avoit épouſé à Lyon en troiſiémes nôces, s'appelloit le Baron de Saint-Aubin, mais helas! je n'avois garde de m'imaginer que ce fût Leandre luy-même.

LEANDRE.

Je ne ſçais où je ſuis. Surpris, confus, deſeſperé.... Ciel! puis-je découvrir cet incident ſans mourir de douleur!

JULIE.

Quelle infortune!

LEANDRE.

Quel funeſte revers!

JULIE.

A-t-on jamais rien vû de pareil?

LEANDRE.

Fut-il jamais un coup du ſort plus bizarre & plus accablant?

NERINE.

Par ma foy je tombe des nuës! La maudite femme, elle a juré de nous perſecuter, même après ſa mort.

LEANDRE.

Ah c'eſt le nom de ſon ſecond mary qui m'a trompé, & elle m'avoit caché toutes ſes avantures!

JULIE.

Quoy! me voilà ſéparée de vous, au moment où je ne pouvois plus douter d'eſtre unie avec vous pour jamais! .....

LEANDRE.

Je ne ſçaurois ſurvivre à mon malheur; il faut que je me puniſſe de la faute que j'ay faite.

JULIE. *le retenant.*

Ah! Leandre, quel eſt voſtre deſſein?

LEANDRE.

D'expirer à vos yeux.

CRISPIN.

Quand vous vous tuerez, il n'en ſera ni plus ni moins.

NERINE.

Voilà un obſtacle que je n'aurois jamais prevû!

LEANDRE.

Par quels detours la fortune m'a conduit dans le précipice!

CRISPIN.

Oüi, la fortune par ſa malignité fait voir dans cette occaſion...,. qu'elle eſt femme. Un maudit caprice la gouverne, & la noirceur de ſon influence produit des évenemens bizarres, qui joints aux aſpects d'une étoile infernale, vous font épouſer de vieilles femmes qui ſont meres de vos Maiſtreſſes, & vous conduiſent par-là, dans un gouffre profond qui....par ma foy, je m'y perds.

LEANDRE *revenant de ſa reſverie.*

Pour me vanger de l'obſtacle qu'une indigne mere fait naiſtre à noſtre bonheur, je pretends faire pour vous ce qui la deſeſperoit, ſi elle vivoit encore. Je veux, en nous

nous ſéparant pour jamais, vous donner tout le bien qu'elle m'a laiſſé.

JULIE.

Je n'en veux point, puiſque je ne puis eſtre à vous. Quelles richeſſes me faut-il, Leandre, pour paſſer le reſte de ma vie dans un Convent?

LEANDRE.

Adieu, je m'en vais en des lieux, ou je trouveray tant de perils, que je ne regretteray pas long-temps la perte irréparable que je fais.

SCENE X.

LYSIMON, JULIE, LEANDRE, NERINE, CRISPIN.

LYSIMON.

EH bien qu'eſt-ce, mes enfans, vous voilà au comble de voſtre joye. Vous ſerez mariez ſans nul obſtacle, & ſans que perſonne s'en afflige. Car je me rends à la raiſon; je conſens volontiers au bonheur de Leandre, & je viens de raccommoder mon fils avec Angelique.

JULIE.

Ah, Monſieur, ſi vous ſçaviez....

LEANDRE.

Non, je n'en puis revenir.

NERINE.

Ni moy non plus. Quelle avanture diabolique!

CRISPIN. *frapant du pied.*

Quel maudit contre-temps!

LYSIMON.

Que veut dire ceci? Julie pleure. Leandre ſe deſeſpere, Nerine jure, & ce garçon-là ne ſe poſſede pas.

CRISPIN.

Le moyen de ne pas enrager? Nous eſtions venus chez vous, mon Maiſtre & moy pour y prendre une femme.

LYSIMON.

Eh bien?

CRISPIN.

Eh bien, j'ay trouvé ma Maiſtreſſe mariée, & Monſieur ſe trouve veuf de la Mere de ſa Maiſtreſſe.

LYSIMON.

Il eſt veuf de la Mere de Julie? Et comment cela ſe peut-il?

CRISPIN.

Cela ſe peut, parce qu'il l'a épouſée, & qu'elle eſt morte.

LYSIMON *à Leandre.*

Parbleu, ſi cela eſt, vous eſtes un grand étourdi. Comment diable avez-vous pû faire un coup comme celui-là?

LEANDRE.

C'eſt une ſuite d'avantures qu'il faudra vous

vous conter, mais soyez sûr que tout autre que moy seroit tombé dans le même inconvenient.

LYSIMON.

Entrons-la dedans pour éclaircir les circonstances de cet évenement. Il me paroist incroyable.

SCENE XI.

CRISPIN, NERINE.

NERINE.

QUe je les plains! Ils me font pitié les pauvres enfans.

CRISPIN

Et à moy aussi. Il y a pourtant quelque chose d'agréable pour moy dans cette avanture. Leandre est aussi malheureux que je le suis; nous nous desespererons de compagnie, & nous pleurerons tant ensemble, qu'à la fin nous n'aurons plus la force de nous affliger.

NERINE.

Comment! vous mourrez?

CRISPIN.

Non, nous nous consolerons.

NERINE.

Ah traistre! tu m'oublieras donc.

CRISPIN.

Ma foy, veux tu que je te diſe? J'ay peur que ton Mary ne vive trop long-temps, & il faut que je faſſe une fin. Je ſuis déja ſi ſou d'affliction. Vois-tu, chacun a ſon temperamment. Les uns ſont propres à s'abreuver de larmes, & à ſe nourrir de lamentations, pour moy, cela me fait maigrir. La joye eſt mon aliment. Depuis que je ſçay que tu es mariée, j'ay fait mon poſſible pour mourir de douleur. Tien, mon enfant, je ne m'en porte que mieux, j'en enrage, mais ce n'eſt pas ma faute, ſi je ſuis fait pour vivre.

NERINE.

Oüi! Tu le prends ſur ce ton-là. Oh bien, puiſque tu as ſi peu de délicateſſe, je ſçay bien qui j'aimeray pour me vanger de toy.

CRISPIN.

Et qui aimeras-tu?

NERINE.

J'aimeray Paſquin.

CRISPIN.

Je t'en défie. Il eſt ton mary. Mais laiſſons tout cela. Nous allons nous quitter pour long-temps; car mon Maiſtre va partir tout à l'heure. De quelle maniere veux tu que nous nous ſéparions. Entre gens ſenſez qui s'aiment tendrement, il y a une certaine façon de prendre congé l'un de l'autre, qui ne laiſſe que d'agréables idées. Ces adieux.. tu m'entens bien,

te

te vangeroient de la jalouſie de Paſquin, & moy du chagrin que j'ay de le voir ton Mary. D'ailleurs tu te ſouviens du marché que nous avons fait. Ce ſeroient des airrhes que tu me donnerois, & après le tour que tu m'as joüé, ma chere, il eſt bon qu'en partant j'aye mes sûretez.

NERINE.

Merci de ma vie, pour qui me prends-tu?

CRISPIN.

Et mais je te prends... Je te prends pour une femme.

NERINE.

Va, traiſtre, après une pareille propoſition, je te verray partir ſans regret.

CRISPIN.

Après un pareil refus, ton abſence ne me tuëra pas.

NERINE.

Je vais chercher mon Mary & me racomoder avec luy.

CRISPIN.

Et moy je vais faire autant de Maiſtreſſes que je trouveray de jolies ſoubrettes.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VALERE, PASQUIN.

VALERE.

FUt-il jamais un homme plus malheureux que moy!

PASQUIN.

A-t-on jamais vû un Mary plus martyrisé que je le suis!

VALERE.

Un obstacle imprevû détruit tous les engagemens de Julie avec mon Rival, je l'ignore, & on m'oste le moyen d'en profiter en me raccommodant avec Angelique.

PASQUIN.

Je veux battre ma femme, c'estoit le droit du jeu. Je n'en fais rien, de peur de l'éclat. Je veux tuer mon successeur prématuré. Je suis poltron comme un liévre.

VA-

VALERE *reſvant toûjours.*

Que feray-je? Si je détourne Julie du deſſein qu'elle a d'aller au Convent, je vais m'attirer un nouvel orage. Mon pere, Angelique, la Comteſſe, me tomberont ſur les bras.

PASQUIN.

Quel parti prendre avec une femme auſſi fragile que la mienne? Si je me ſépare, on me va turlupiner. Si je la bats tout mon ſou, je la tueray; Si je la tuë, je ſeray pendu.

VALERE

Que me conſeilles tu, Paſquin?

PASQUIN.

Que me conſeillez vous, Monſieur?

VALERE.

Hem? Ne m'entends-tu pas?

PASQUIN.

De qui parlez-vous?

VALERE.

Je parle de Julie?

PASQUIN.

Et moy de ma femme.

VALERE.

Peſte ſoit du maraut. Je ſuis dans une étrange perplexité.

PASQUIN.

Mon front eſt furieuſement endommagé.

VALERE.

Ah m'y voici. Sçais-tu ce que j'ay reſolu?

PAS-

PASQUIN.

Quoy, Monſieur?

VALERE.

De faire une choſe preſque impoſſible. De dégoûter Angelique de moy.

PASQUIN.

Je vous réponds du ſuccès. Vous n'avez plus beſoin de mes conſeils, & je me retire avec voſtre permiſſion.

VALERE.

Où vas-tu!

PASQUIN.

Je vais faire un petit tour à ma femme. Ce marouffle de Criſpin eſt toûjours autour d'elle.

VALERE.

Demeure, je veux que tu ſois témoin de la manière dont tout ceci va ſe paſſer.

PASQUIN.

Mais ſi après que vous aurez rompu avec Angelique, Julie s'aviſe de refuſer voſtre main?

VALERE.

Le fat! Veux-tu gager que, dès la premiere converſation, je vais la mettre en train de m'épouſer. En tout cas, j'auray toûjours Angelique à ma diſpoſition. J'ay ſur elle un aſcendant qu'elle ne ſçauroit vaincre.

PASQUIN.

Prennez garde de vous tromper.

VALERE.

Oh, tais-toy, je te prie.

PAS-

PASQUIN.

Vous n'aurez ni l'une ni l'autre, c'eſt moy qui vous le prédis.

VALERE.

Ni l'une ni l'autre? Veux-tu que je les épouſe toutes deux? J'en viendray à bout, quand il me plaira.

PASQUIN,

Je voy bien que tous les Gaſcons ne viennent pas de la Garonne. Voici Angelique.

VALERE.

Ayde-moy, je te prie, à m'en faire haïr.

PASQUIN.

Laiſſez-moy faire.

SCENE II.

ANGELIQUE, VALERE, PASQUIN.

ANGELIQUE.

JE vous cherche, Valere. Pendant que ma Mere eſt en ville, je ſuis bien-aiſe de m'expliquer avec vous. Comme je vous ay pardonné facilement l'offence que vous m'avez faite aujourd'huy, je crains que vous n'abuſiez de mes bontez,

&

& que vous ne me donniez quelque nouveau ſujet de me plaindre. Nous ſommes ſur le point de nous engager l'un à l'autre pour jamais. Cela merite reflexion.

PASQUIN.

Ma foy, Mademoiſelle, ſi j'eſtois à voſtre place, j'y penſerois à deux fois, avant que d'épouſer un joly homme comme mon Maiſtre. Ces Meſſieurs les jolis hommes ſont ſi mauvais maris. C'eſt ce que ma femme me reproche tous les jours à moy qui vous parle.

ANGELIQUE.

Que dites-vous à cela, Valere; parlons à cœur ouvert. Voſtre retour vers moy eſt-il bien ſincere. L'obſtacle qui ſe preſente au bonheur de Leandre ne fait-il point renaiſtre vos eſperances? N'allez-vous point me ſacrifier une ſeconde fois à Julie?

PASQUIN *bas.*

Je vous conſeille en ami, de ne plus ſonger à ce vilain-là.

ANGELIQUE.

Vous ne dites rien, Valere?

VALERE.

Ne me faites point expliquer, je vous en conjure. Vous m'accableriez de reproches, vous me broüilleriez avec mon pere, vous préviendriez Julie contre moy. Et j'aime mieux vous eſtre fidele, & remplir tous nos engagemens, que de ceder au penchant qui m'entraiſne malgré moy.

AN-

ANGELIQUE.

Vous pouvez le ſuivre, je ne m'y oppoſe point. Tant que je ne vous ay pas connu, je me ſuis ſenti de l'inclination pour vous, je vous connois, je ne vous aime plus.

PASQUIN.

Cela eſt net.

ANGELIQUE.

Vous avez même perdu mon eſtime; ainſi ne craignez aucun retour de tendreſſe de ma part. Pour des reproches, que voſtre vanité ne ſe flatte point d'en recevoir, puiſqu'il eſt sûr que je vous perds ſans regret.

PASQUIN.

Ma foy voſtre aſcendant commence à baiſſer.

ANGELIQUE.

Après cela, vous jugerez aiſément que je me conſoleray ſi parfaitement, que j'oublieray même juſqu'à voſtre nom.

PASQUIN *à Valere.*

Vous n'aurez point de peine à vous défaire de cette fille-là.

VALERE.

Tais-toy.

ANGELIQUE.

A l'égard de voſtre pere, loin de vous broüiller avec luy, je vais luy dire que c'eſt moy qui romps nos engagemens, & que s'il veut me faire un plaiſir ſenſible, il vous unira pour jamais avec Julie.

VA-

VALERE.

Ah parbleu, puiſque vous le ſouhaitez ſi paſſionnément, je vous réponds que dans peu vous aurez ſatisfaction.

PASQUIN.

Oüi, nous vous prions de la nôce. Y danſerez-vous?

ANGELIQUE

Très volontiers.

PASQUIN.

Le brave cœur que voila!

SCENE III.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, VALERE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

ALlons, ma fille, réjoüiſſez-vous avec moy.

VALERE.

Et dequoy, Madame?

LA COMTESSE.

Réjoüiſſez-vous, vous-dis-je, j'apporte une grande nouvelle.

ANGELIQUE.

J'eu ay une auſſi à vous apprendre.

LA COMTESSE. *à Valere qui veut s'en aller.*

Demeurez, Valere, ce que je vais dire vous regarde auſſi-bien que ma fille. J'ay gagné mon procès.

ANGELIQUE.

Voſtre procès?

LA COMTESSE.

Oüi, mon enfant. Vous eſtes plus riche aujourd'huy de quinze mille livres de rente, & vous vous trouvez préſentement la plus conſiderable heritiere de la Province. Il ſe preſente un parti pour vous auſſi diſtingué par le bien que par ſa Naiſſance. Monſieur vous a fait un affront que j'avois ſur le cœur. Je ſerois indigne de ma race, ſi je ne m'en vangeois pas. Je ne veux plus que vous l'épouſiez, & je prétends que vous acceptiez le parti que l'on vient de m'offrir dans ce moment.

ANGELIQUE.

Vous diſpoſerez toûjours de ma main & de mon cœur; je ſuis preſte à ſuivre le choix que vous me propoſez.

LA COMTESSE.

Vous me charmez. Je ne croyois pas vous trouver ſi raiſonnable. Vous pouvez prendre voſtre parti, Monſieur; ce matin vous n'eſtiez pas en humeur d'aimer ma fille, & ce ſoir je ne ſuis pas en humeur de vous la donner; mais Julie vous dédommagera bien agréablement, & comme elle ne peut plus épouſer Léandre, elle ſera trop heu-

heureuſe de vous avoir.

ANGELIQUE.

Adieu, Monſieur, vous ne me verrez plus; une autre va vous poſſeder. Je vous felicite de voſtre bonheur, mais je croy que je ſuis encore plus heureuſe que vous.

SCENE IV.

VALERE, PASQUIN.

PASQUIN *à part.*

C'Eſt bien fait. Si toutes les femmes eſtoient auſſi ſenſées qu'Angelique, la fade engeance des Petits Maiſtres ſeroit bien-toſt détruite.

VALERE *ſortant de ſa reſverie.*

Paſquin. Que dis-tu de ce qui ſe vient de paſſer?

PASQUIN.

Mais je dis que vous voulez donner congé, & qu'on vous a donné le voſtre.

VALERE.

Je t'avouë que je ſuis piqué, & ſi je ne comptois pas ſur Julie....

PASQUIN.

N'y comptez pas ſi abſolument.

VALERE.

Oh je l'épouſeray, je t'en réponds. Au fond,

fond, elle commençoit à m'aimer, quand Leandre eſt arrivé céans : Il eſt venu bien à propos pour ranimer la fidelité chancellante de ſa Maiſtreſſe. La voici. La maniere dont elle va recevoir ma propoſition, te fera voir que je ne me flatte point, & me conſolera du petit chagrin que je viens d'eſſuyer.

SCENE V.

JULIE, NERINE, VALERE, PASQUIN.

JULIE *à Nerine.*

NOn, je ne veux plus voir Leandre Qu'il prenne congé de mon Oncle, quand il ſera de retour, mais qu'il ne vienne pas me faire ſes adieux. C'eſt un cruel moment, que nous devons éviter l'un & l'autre.

VALERE *à Paſquin.*

Elle ne veut plus le voir, Paſquin, mes affaires vont bien.

NERINE *à Julie.*

Ce n'eſt point pour vous attriſter qu'il demande à vous parler. Il ne veut que vous détourner de la réſolution où vous eſtes de vous renfermer pour toûjours dans un Convent. Il eſt au deſeſpoir de ſe voir la cauſe d'un deſſein ſi tragique.

VALERE.

Qu'il ne ſe déſole point. On retiendra Mademoiſelle.

JULIE.

Ah! c'eſt vous, Valere, je ſuis bien-aiſe de vous trouver ici. J'ay quelque choſe à vous dire.

VALERE.

J'ay auſſi des propoſitions à vous faire. *A Paſquin.* Elle me prévient, comme tu vois.

NERINE *à Valere.*

Aydez-moy, je vous prie, à la détourner de la fantaiſie qu'elle s'eſt miſe en teſte.

VALERE.

Si Mademoiſelle veut bien m'écouter un moment....

JULIE.

Vous perdrez voſtre Rhetorique, Monſieur, je ne changeray point de réſolution, & je vous cherchois pour vous en avertir.

PASQUIN *à Valere*

Oh oh! Cela n'eſt pas ſi prévenant que vous le diſiez.

VALERE.

Le ſot! Quoy ſérieuſement, ma Reine, vous voulez aller au Convent?

JULIE.

Oüi, Monſieur, mon parti eſt pris.

NERINE.

Vous allez faire une ſottiſe. Dans la retraite que vous choiſirez, vous porterez le

le cœur d'une fille. Dans ce cœur, il y a toûjours un levain d'inconſtance, & de legerete: ce levain corrompra toutes vos reſolutions. Il y fera naiſtre l'ennuy de la ſolitude, le regret d'avoir quitté le monde, & le deſir violent de le revoir. Vous avez aimé Leandre de bonne foy. Il devoit eſtre voſtre Mary. Un obſtacle imprevû s'y oppoſe, & parce qu'il a fait la ſottiſe d'épouſer voſtre Mere, il faudra que vous faſſiez la folie de mourir fille? Un homme eſt-il d'un ſi grand prix, qu'il faille renoncer à tout, quand on le perd? Mort de ma vie, c'eſt tout ce que vous pourriez faire, ſi toute l'eſpece avoit manqué.

JULIE.

Que tu es folle, Nerine!

NERINE.

Ma foy, c'eſt vous qui perdez l'eſprit. Regardez nos jeunes veuves, vont-elles ſe cloiſtrer, s'enterrent-elles toutes vives? Elles ſe déſeſperent, elles s'arrachent les cheveux, elles font ſerment de renoncer à tous les hommes. On ne s'étonne point de cela, c'eſt le cérémonial. Malgré tout ce fracas, leur douleur finit avant le deüil, & quelque joli vivant les conſole de la perte du défunt. Suivez leur exemple; vous eſtes veuve, ou quelque choſe d'approchant; pleurez, deſeſperez-vous, peſtez contre le ſort, mais laiſſez faire le reſte à voſtre cœur, il vous avertira, quand il ſera temps de recevoir de la conſolation.

VALERE.

C'eſt moy qui le feray parler.

JULIE.

Vous, Monſieur?

VALERE.

Et pluſtoſt que vous ne vous l'imaginez. Mais dépêchez-vous, je vous prie, & abregeons le cérémonial.

JULIE.

Je ne veux point faire ici la précieuſe. J'oſe dire cependant que je ne voulois un Mary que pour l'aimer & pour en eſtre aimée. Leandre eſt le ſeul qui m'ait flattée de l'eſperance d'un pareil bonheur. Pour vous, Monſieur, qui vous piquez d'eſtre de ces jeunes gens à la mode, qui ſe ſignalent chaque jour par de nouvelles extravagances, & qui rendent leurs noms celebres à force de ridicule, je ſuis voſtre très-humble ſervante. Je m'aime trop pour me mettre à la diſcretion de pareils perſonnages; & l'ennuy de la plus cruelle ſolitude me paroiſtra mille fois plus ſupportable que de partager vos inclinations avec les originaux que vous copiez, & avec toutes les fameuſes coquettes de Paris.

PASQUIN.

Cette fille-là ne me paroiſt point dans le train de vous épouſer.

VALERE.

Ecoutez, Mademoiſelle, je vous parle encore en ami. Conſiderez bien ce que vous refuſez.

JU

JULIE.

Allez, volage, allez rougir aux pieds d'Angelique, de voſtre inconſtance & de voſtre perfidie.

VALERE.

Eſt-ce-là tout ce que vous avez à me dire?

JULIE.

Oüi, & j'ay honte même de vous avoir écouté.

VALERE.

Et moy, je rougis d'avoir eu tant de foibleſſe. Oh palſanbleu nous verrons ſi vous ſerez toûjours ſi fiere. Dans huit jours, dans vingt-quatre heures, vous vous repentirez de m'avoir rebutté. Mais il ne ſera plus temps, je vous en avertis.

JULIE.

C'eſt un repentir auquel je m'expoſe volontiers.

VALERE.

Je me retire au moins.

JULIE.

Dépêchez-vous.

PASQUIN *marquant une ligne avec le pied.*

Si nous paſſons cela, vous ne nous tenez plus.

VALERE.

Adieu, Mademoiſelle.

JULIE.

Adieu, Monſieur.

VALERE & PASQUIN *revenant précipitamment.*

Avez-vous fait vos reflexions?

JULIE.

Oüi.

VALERE.

Vous perſiſtez dans vos refus?

JULIE.

Pluſque jamais.

VALERE.

Cela ſuffit. Vous me faites pitié, mais je ne vous plains point.

SCENE VI.

JULIE, LEANDRE, VALERE, NERINE, PASQUIN.

VALERE *à Leandre*

Apparemment, Monſieur, que vous venez confirmer Mademoiſelle, dans la réſolution où elle eſt de ſe broüiller avec tout le Genre humain pour l'amour de vous.

LEANDRE.

Comme ce n'eſt point moy du tout que j'aimois en ſa perſonne, je ne ſuis point flatté d'une pareille réſolution, & je viens conjurer Julie pour la derniere fois, de ne me

me point faire un pareil ſacrifice.

JULIE.

Ne nous attendriſſons point, Leandre, je vous avois ordonné de ne me plus voir. Et je vous déclare encore une fois, que ne pouvant vivre pour vous, je fais ſerment de ne me donner a perſonne.

PASQUIN *a Valere.*

Je gage que vous ne les épouſerez pas toutes deux.

VALERE.

Sui-moy, Paſquin, je ſuis outré. Je crains que mon pere ne vienne, & je ne me ſens pas d'humeur à ſouffrir ſes reproches.

SCENE VII.

JULIE, LEANDRE, NERINE, CRISPIN.

LEANDRE *à Criſpin.*

AS-tu tout diſpoſé pour mon depart?

CRISPIN.

Oüi, Monſieur, nos chevaux ſont ſellez & bridez; mais je ne croy pas que nous devions nous preſſer de partir.

LEANDRE.

Et ſur quoy crois-tu cela?

CRISPIN.

Sur une converſation que je viens d'entendre.

JULIE.

Une converſation?

CRISPIN.

Oüi, Mademoiſelle, entre le Patron du logis, & Monſieur voſtre Oncle, qui luy contoit des choſes merveilleuſes ſur voſtre ſujet. Je l'écoutois ſans eſtre apperçû.

JULIE.

Dequoy s'agiſſoit-il donc?

CRISPIN.

Oh! cela va bien vous ſurprendre. Premierement Monſieur voſtre Oncle a dit.... qu'il eſtoit voſtre Oncle.

LEANDRE.

Te moques-tu de nous?

CRISPIN.

Vous plaiſt-il de vous taire?

JULIE.

Laiſſez-le parler.

CRISPIN.

Il eſt donc voſtre Oncle, mais voſtre Oncle d'une certaine façon qui fait que, pour ainſi dire.... Vous comprennez bien, par le moyen d'un Grand Seigneur Italien qui s'eſtoit eſtabli à Paris, & dont il eſtoit l'Ecuyer.... Attendez je n'y ſuis plus. Pardonnez-moy, m'y voici. Le Seigneur dont je vous ay parlé, avoit deux filles, l'une qui eſtoit mariée, l'autre qui ne l'eſtoit pas. Celle qui eſtoit mariée... avoit

avoit un Mary, comme vous le jugez bien; mais celle qui ne l'eſtoit pas, en avoit un ſans en avoir, & parce qu'elle avoit ſçû plaire à Monſieur voſtre Oncle; il eſt arrivé que Monſieur voſtre Oncle & Monſieur voſtre Pere ont fait un certain mariage ſecret, qui fait que Madame voſtre Tante eſt devenuë Madame voſtre Mere.... parce que voſtre premiere Mere qui n'eſtoit pas voſtre Tante, eſt venuë à deceder par ſon trépas, & voilà juſtement la raiſon qui fait que je ne croy pas que nous devions partir.

NERINE.

Certes, voilà un trait d'hiſtoire bien remarquable!

CRISPIN.

N'eſtes-vous pas au fait preſentement?

LEANDRE.

Je veux mourir, ſi je comprends un mot à tout ce qu'il a dit.

CRISPIN.

Ma foy ni moy non plus. Il y a un diable de broüillamini dans tout cela, qui m'a penſé faire tourner la cervelle. Mais tenez, voici ces Meſſieurs qui vont vous éclaircir.

SCENE VIII.

LYSIMON, LYCANDRE, JULIE, NERINE, LEANDRE, CRISPIN.

LYSIMON *à Lycandre.*

Rien ne vous empêche désormais de rendre la choſe autentique.

LYCANDRE.

Ah! je ſuis bien aiſe de vous trouver enſemble.

JULIE.

Nous n'y ſerons pas long-temps. Nous nous parlons pour la derniere fois. Vous ſçavez, ſans doute, le malheur qui nous eſt arrivé.

LYCANDRE.

Oüi, je le ſçay. On m'a tout conté.

LEANDRE.

Je vous attendois, Monſieur, pour prendre congé de vous.

JULIE *ſe jettant aux genoux de Lycandre.*

Je n'ay plus qu'une grace à vous demander, mon Oncle, c'eſt de ne me point engager avec un autre, & de ſouffrir que je me retire dans un Convent.

LYCANDRE.

Dans un Convent ! C'eſt ce que je ne ſouffriray point ; & je veux que vous demeuriez auprès de moy, pour la conſolation de ma vieilleſſe.

NERINE.

Je reſpire.

LEANDRE *à Lycandre.*

Je vous conjure en partant, Monſieur, de perſiſter dans cette réſolution.

LYCANDRE.

J'y perſiſteray, je vous en reponds. Je feray bien pis, car je prétends la marier.

JULIE.

Me marier ?

LYCANDRE.

Sans doute, & dés aujourd'huy.

LEANDRE.

Ah de grace, ne luy faites point de violence ſur ce ſujet, il ſuffira....

LYCANDRE.

Je vous marieray auſſi vous qui parlez.

LEANDRE.

Moy ! Monſieur.

LYSIMON.

Vous même ; c'eſt une affaire que nous venons de conclure.

NERINE.

Ah par ma foy, je devine ce que c'eſt. On va donner Angelique à Leandre, & Valere épouſera ma Maiſtreſſe ; cela n'eſt pas mal imaginé.

JULIE.

Si ce ſont là vos intentions, mon Oncle, vous me mettez dans la neceſſité d'eſtre ingrate, & j'auray le malheur de vous déſobéïr.

LYCANDRE.

Vous ne ſerez point ingrate, vous obéirez, & vous ſerez ravie d'eſtre mariée.

LEANDRE.

Quel eſt donc celuy que vous luy deſtinez?

LYCANDRE.

Vous.

LEANDRE.

Moy?

NERINE.

En voici bien d'un autre.

JULIE.

J'épouſerois Leandre?

LYCANDRE.

Aimez-vous mieux aller au Convent.

JULIE.

Non vrayment, mon Oncle; mais puis-je devenir la femme de mon beau-Pere?

LYCANDRE.

Allez, raſſurez-vous, il ne l'eſt point.

LEANDRE.

Juſte Ciel!

JULIE.

Quoy la Baronne de Saint-Aubin n'eſtoit point ma Mere?

LYCANDRE.

Non, puiſque vous eſtes ma fille.

JU-

JULIE.

Voſtre fille?

LYCANDRE.

Oüi, ma chere Julie, reconnoiſſez celuy qui vous a donné le jour.

JULIE.

Ah je devois vous reconoiſtre à la tendreſſe que j'avois pour vous, & à celle dont vous m'avez toûjours honorée.

CRISPIN.

Je vous le diſois bien, moy, que Monſieur voſtre Oncle & Madame voſtre Mere avoient fait un mariage ſecret.

LEANDRE.

Je n'oſe croire ce que j'entends, & je crains de me tromper.

LYCANDRE *à Julie.*

Vous eſtes née de la fille du Duc de Sorriento que j'avois épouſée ſecretement, & qui eſt morte peu de jours après voſtre naiſſance. J'avois tout à redouter du reſſentiment de ce Seigneur, & du frere de ma femme, qui ne m'auroient jamais pardonné ce mariage. C'eſt pourquoy j'ay toûjours pris ſoin de le cacher, & pour y réüſſir, je vous remis entre les mains de ma belle ſœur, qui de concert avec moy vous a fait paſſer pour ſa fille. Le Duc eſt mort; ſon fils a eſté tué; je n'ay plus rien à craindre, & je declare la verité.

CRISPIN.

Ne voilà t-il pas mot, pour mot, ce

que je vous avois conté?

LEANDRE.

Monſieur, ma ſurpriſe, ma joye..,.. mon bonheur.... Je ne ſçaurois parler.

LYSIMON.

Allez, cela eſt plus éloquent que tout ce que vous pourriez dire. Nous vous entendons de reſte.

LYCANDRE.

Entrons, & envoyons chercher un Notaire.

LYSIMON.

Nous ferons deux Nôces à la fois; celles de Julie & de Leandre, & celles de Valere & d'Angelique.

SCENE IX.

LYSIMON, LYCANDRE, JULIE, NERINE, LEANDRE, CRISPIN, PASQUIN.

PASQUIN. *à Lyſimon.*

JE viens vous apprendre d'étranges nouvelles, Monſieur.

LYSIMON.

Quoy donc?

PASQUIN.

Monſieur voſtre fils eſt parti.

LYSI-

LYSIMON.

Il eſt parti? Où va t-il!

PASQUIN.

Il n'en ſçait rien; ni moy non plus: mais déſeſperé d'avoir rompu une ſeconde fois avec Angelique, pour l'amour de Mademoiſelle, qui n'a point voulu recevoir ſes hommages, il vient de me dire qu'il s'en alloit ſi loin, ſi loin, que vous n'entendriez jamais parler de luy.

LYSIMON.

Le malheureux! Je ſuis faſché que cet incident trouble voſtre joye; mais quelque triſte qu'il ſoit pour moy, il ne m'empêchera point de donner tous les ſoins neceſſaires aux préparatifs du mariage que vous venez de conclurre.

LYCANDRE.

Nous vous ſommes infiniment redevables, mais ces préparatifs n'empêcheront point auſſi que nous ne cherchions tous les moyens poſſibles de remettre Valere dans vos bonnes graces, & dans celles d'Angelique.

LYSIMON.

Entrons. J'y donneray les mains de tout mon cœur, quoy qu'il ne le mérite pas.

SCENE DERNIERE.

CRISPIN, NERINE, PASQUIN.

CRISPIN.

VOilà donc mon Maiſtre marié. Pour moy, je vais chercher quelque jolie Grizette, avec qui je puiſſe faire ſouche. Je ſerois reſponſable devant la poſterité, ſi je laiſſois perir la race des Criſpins. Soyons Amis, Paſquin, je te laiſſe en poſſeſſion, & je te promets, que je ne chaſſeray plus ſur ton Domaine.

NERINE *à Paſquin.*

Si tu me promettois de n'eſtre plus jaloux, je ne te regarderois plus comme un Mary, & tu en ſerois mieux traité.

PASQUIN.

Touche-là, mon enfant! Je voy bien que dans le Siécle où nous ſommes, quand on fait tant que de prendre une femme, il faut ſe réſoudre à devenir commode.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LE

TRIPLE MARIAGE.

COMEDIE.

Par M. NERICAULT DESTOUCHES.

ACTEURS.

ORONTE, Vieillard.
ISABELLE, Fille d'Oronte.
VALERE, Fils d'Oronte.
CLEON, Mari d'Iſabelle.
NERINE, Suivante d'Iſabelle.
LA COMTESSE de la Ruffardiere.
JULIE, Femme de Valere.
CELIMENE, Femme d'Oronte.
PASQUIN, Valet de Valere.
LEPINE, Valet de Cleon.
JAVOTTE, Petite Fille.
TROUPPE de Danſeurs & de Danſeuſes.

La Scene eſt à Paris, dans la maiſon d'Oronte.

LE TRIPLE MARIAGE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, *seul.*

NON, je ne puis être parfaitement heureux. J'avois une femme, elle eſt morte. Je l'ai pleurée pour la forme, tandis que je me réjouïſſois en ſecret d'être delivré d'un Tyran qui contrôlloit toutes mes actions, & qui vouloit diſpoſer de mon cœur, après vingt-deux ans de mariage. Je croyois que ſa mort me laiſſeroit libre; je ſuis eſcla-

eſclave de mes enfans qui m'obligent à me contraindre, & à garder des bienſéances, ſur leſquelles je n'oſerois paſſer, ſans me faire tympaniſer par la Ville. J'ai un fils plus grand que moi: Quelle mortification pour un pere, qui n'eſt pas dans le goût de renoncer au monde! J'ai une fille aimable, & bien faite; elle ne veut point ſe faire Religieuſe. Il faut donc la marier. La fâcheuſe neceſſité pour un pere qui aime ſon bien plus que ſa fille! Quel parti dois-je prendre? Il faut que je tâche de les amuſer encore quelque tems, pour me donner celui d'aranger mes affaires à ma fantaiſie.

SCENE II.

ORONTE, NERINE.

NERINE.

QU'eſt-ce que cela veut dire, Monſieur? Je viens de voir là bas je ne ſçai combien de gens qui s'enyvrent. Quels goſiers! Ils ont déja vuidé plus de trente bouteilles, & ils ſe plaignent qu'on les laiſſe mourir de ſoif. Qui ſont donc ces gens-là?

ORON-

ORONTE.

Ce ſont des Danſeurs & des Muſiciens.

NERINE.

Ils boivent comme des Templiers.

ORONTE.

Eh bien ne font-ils pas leur métier?

NERINE.

Sur tout, quand ils boivent aux dépens d'autrui. J'aurois dû les reconnoître à cela. Mais, Monſieur, par quelle fantaiſie, s'il vous plaît, faites-vous venir chez vous toute cette troupe bachique? Eſt-ce que vous donnez le Bal ce ſoir?

ORONTE.

Oüi, mon enfant, je veux donner une eſpece de Bal chez moi, ou plûtôt un petit Concert mêlé de danſe. C'eſt pour cela que j'ai fait venir ces Danſeurs & ces Muſiciens.

NERINE.

Envoyez donc dire qu'on leur ôte le vin: car s'ils continuent, comme ils ont commencé, vous ſerez obligé de les faire emporter chez eux.

ORONTE.

Va, ne te mets pas en peine; plus ils boivent, mieux ils s'accordent.

NERINE.

A la bonne heure: Et comment avez vous pû vous reſoudre à faire chez vous un ſemblable appareil, vous qui eſtiez ennemi juré de ces ſortes de divertiſſemens?

ORON-

ORONTE.

J'ai mes raiſons pour cela; & on les ſçaura peut-être, avant qu'il ſoit peu. D'ailleurs, comme ma fille ſort d'une longue maladie, j'ai crû qu'un petit divertiſſement comme celui-là, contribuëroit beaucoup à ſa convaleſcence.

NERINE.

Il eſt vrai que la Muſique & la Danſe ont quelque choſe de récréatif; mais je ne croi pas que ce ſoit-là préciſément ce qu'il faudroit à Mademoiſelle vôtre fille, pour rétablir entiérement ſa ſanté.

ORONTE.

Oh je te vois venir. Tu veux dire qu'il lui faudroit un mari.

NERINE.

Sans doute, un mari eſt un baûme ſpecifique, qui rétablit les forces d'une fille languiſſante.

ORONTE.

Je connois la mienne, elle eſt trop vertueuſe.....

NERINE.

Et pour être vertueuſe, eſt-ce qu'on ſouhaite moins un Epoux? Au contraire, c'eſt la vertu d'une fille, qui cauſe ſon empreſſement pour le mariage. Celles qui ne ſont pas ſcrupuleuſes, s'en paſſent bien plus aiſément. Je vais vous prouver cela.

ORONTE.

Je n'ai que faire de tes preuves.

NE-

NERINE.

Supposé, par exemple, que vous aïez un long chemin à faire pendant les chaleurs de l'Eté.

ORONTE.

Eh bien?

NERINE.

Et qu'il vous soit expressément défendu de boire, jusqu'à ce que vous soïez arrivé au gîte, où l'on vous attend avec d'agréables refraîchissemens?

ORONTE.

Belle supposition!

NERINE.

N'est-il pas vrai, que, si malgré ce qui vous est prescrit, vous entrez dans quelque Cabaret sur la route, vous aurez moins d'empressement d'arriver, que si vous aviez scrupuleusement observé la défense?

ORONTE.

J'en demeure d'accord.

NERINE.

Voilà justement le portrait d'une fille qui s'est émancipée. Isabelle au contraire est le voïageur qui observe la loi qu'on lui a imposée, mais que son exactitude scrupuleuse réduit à la derniere extrêmité. Songez-y bien, Monsieur, on ne peut pas toûjours soûtenir la soif, & il ne faut pas mettre une fille dans la necessité de se rafraîchir sur la route.

ORONTE.

Tu as beau dire; je ne crois point que ce ſoit un pareil empreſſement qui ait cauſé la maladie d'Iſabelle.

NERINE.

Cependant les Medecins y ont perdu leur latin; & c'eſt plûtôt par miracle que par leurs remedes, qu'elle eſt ſortie d'un état ſi périlleux. Je ne l'ai point quittée. Elle ſoûpiroit jour & nuit. Elle répandoit ſouvent des larmes. Elle tomboit dans une langueur, dans un anéantiſſement, qui faiſoient craindre pour ſa vie. Morbleu, Monſieur, je m'y connois: Ce ſont-là les ſymptômes d'une maladie dont l'amour eſt la cauſe.

ORONTE.

Tu crois qu'elle a quelque inclination dans le cœur?

NERINE.

Je n'en doute point.

ORONTE.

Allons, allons, cela ne peut pas être. Je ſuis ſûr qu'elle ne ſçait pas même ce que c'eſt qu'une inclination.

NERINE.

A vingt-cinq ans elle ignoreroit cela! Dans un ſiécle où les filles ſont ſi prématurées? Eh fi donc, vous n'y penſez pas.

ORONTE.

Garde-toi de lui dire un mot ſur ce ſujet. Tu pourrois lui faire venir des idées qu'elle n'a point du tout.

NE-

NERINE.

Oh je gage qu'elle a l'imagination auſſi vive que moi.

ORONTE.

Je vais ſonger à nôtre petit divertiſſement.

SCENE III.

NERINE, *ſeule.*

IL a beau diſſimuler ; mes diſcours l'ont frappé ; mais je n'oſe encore eſperer....

SCENE IV.

ISABELLE, NERINE.

ISABELLE.

MOn pere ſort d'ici. Que te diſoit-il ?

NERINE.

Nous avons parlé de vôtre maladie. Nous nous ſommes réjoüis de vôtre convaleſcence.

ISABELLE.

N'a-t-il été queſtion que de cela ſeulement?

NERINE.

Vous voulez ſçavoir s'il ne parle point de vous marier?

ISABELLE.

Ne devroit-il pas y penſer?

NERINE.

Il eſt vrai que vous êtes encore fille; & quand on l'eſt ſi long-tems, on court riſque de l'être toûjours. J'ai fait faire à Monſieur vôtre pere de belles réfléxions ſur ce ſujet.

ISABELLE.

T'a-t-il paru dans des diſpoſitions plus favorables à mon égard?

NERINE.

Point du tout. Il veut croire que vous n'êtes encore qu'un enfant, & que vous ne penſez non plus au mariage, que vôtre petite ſœur Javotte.

ISABELLE.

Feuë ma mere m'avoit bien prédit, que ſi elle mouroit la premiere, je courois riſque de n'être mariée de long-tems.

NERINE.

Nous ne voions que trop, l'accompliſſement de ſa prédiction. Mort de ma vie, Mademoiſelle, il faut faire un effort.

ISABELLE.

Quel effort veux-tu que je faſſe?

NERINE.

Declarer vos ſentimens à Monſieur vôtre pere. Lui dire tout net qu'il ſe trompe lourdement dans l'opinion qu'il a de vous, & que vous êtes trop honnête fille, pour pouvoir l'être plus long-tems.

ISABELLE.

Je n'aurai jamais la force de lui faire une pareille déclaration.

NERINE.

Il faut donc que vous aïez la force de ne vous point marier, & d'attendre patiemment que le bon-homme ſoit défunt.

ISABELLE.

J'ai pris ma réſolution ſur cela.

NERINE.

Il y auroit encore un autre parti à prendre. Mais vous n'aurez jamais ce courage-là.

ISABELLE.

Quel ſeroit ce parti?

NERINE.

De jetter les yeux ſur quelque honnête homme. De convenir de vos faits avec lui, & de vous marier en vôtre petit particulier.

ISABELLE.

Tu me donnes un conſeil comme celui-là?

NERINE.

Ma foi, Mademoiſelle, il faut s'aider dans la vie. Quand un pere a auſſi peu d'attention que le vôtre, il eſt permis de

pourvoir ſoi-même à ſes petites neceſſitez, quand cela ſe fait en tout bien, & en tout honneur. Vous avez beau faire la reſervée, je ſuis ſûre que vous aimez Cleon.

ISABELLE.

Que j'aurois de choſes à te dire, ſi j'étois perſuadée de ta diſcretion!

NERINE.

Je ſuis fille, mais je ſçai garder un ſecret. Cependant puiſque vous en doutez, je ne veux rien ſçavoir.

ISABELLE.

Après les preuves que tu m'as données de ton affection, je me flatte que tu ne voudras point me perdre; car tu me perdrois en effet, ſi tu allois reveler ce que j'ai reſolu de te confier.

NERINE.

Je vous jure que vos interêts me ſont plus chers que les miens.

ISABELLE.

Je t'avouë premierement, que j'aime Cleon de tout mon cœur.

NERINE.

Je m'en étois bien doutée.

ISABELLE.

Que je lui ai promis de l'aimer toute ma vie.

NERINE.

Voilà ce qu'il ne faut jamais promettre; une fille ſur tout, ne doit jamais s'engager à cela.

ISA-

ISABELLE.

Pourquoi?

NERINE.

Parce qu'il y a cent contre un à parier, qu'elle ne tiendra point ſa parole.

ISABELLE.

Je tiendrai la mienne à Cleon.

NERINE.

Vous ne voulez donc pas l'épouſer?

ISABELLE.

Au contraire, je lui ai juré de n'épouſer jamais que lui.

NERINE.

Ma foi, Mademoiſelle, il y a long-tems que l'amour & le mariage ont fait divorce, & qu'ils ont juré de n'habiter plus enſemble. Je compte plus ſur leurs ſermens, que ſur les vôtres.

ISABELLE.

Ceſſe de plaiſanter; Cleon & moi nous trouverons moyen de les remettre en bonne intelligence.

NERINE.

Je le ſouhaite. Eſt-ce là tout ce que vous avez à me dire?

ISABELLE.

Je tremble à t'avoüer le reſte.

NERINE.

Oüi! Oh j'ai bien peur que vous ne vous ſoyez deſalterée en chemin.

ISABELLE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

NERINE.

Vous le ſçaurez, pourſuivez ſeulement.

ISABELLE.

Comme Cleon eſt d'une naiſſance égale à la mienne, & que d'ailleurs il a du bien conſiderablement, nous convinmes qu'un de ſes amis preſſentiroit mon pere, ſans lui nommer cependant la perſonne dont il étoit queſtion, pour ſçavoir s'il ſeroit diſpoſé à me donner en mariage, à un homme qui me conviendroit parfaitement.

NERINE.

Bon! *Neſcio vos?*

ISABELLE.

Je ne ſçaurois te dire avec quelle dureté il répondit à l'ami de Cleon. En un mot, il lui fit connoître qu'il refuſeroit abſolument tous les partis qui ſe preſenteroient.

NERINE.

Mort de ma vie, voilà un pere qui meriteroit bien que ſa fille ſe mariât toute ſeule!

ISABELLE.

Aurois-tu pris ce parti?

NERINE.

Moi? Je me ſerois mariée dix fois pour une.

ISABELLE.

Eh bien, ma pauvre Nerine, j'ai prévenu ces conſeils. Je ſuis la femme de Cleon. Ce mariage s'eſt fait ſecretement; mais

mais de l'aveu de ma Tante, chez qui je voyois Cleon tous les jours. Helas, mon bonheur ne dura pas long tems. Mon pere s'allarma des frequentes visites que je faisois à ma Tante. Il m'ordonna de les cesser, il défendit à Cleon de paroître ceans. J'en fus au desespoir, & mon chagrin me jetta dans une maladie, qui m'a pensé faire mourir.

NERINE.

Je suis ravie de sçavoir tout cela, & je veux vous ayder..... .mais que vois-je?

SCENE V.

ISABELLE, NERINE, CLEON, LEPINE, *en habit de Danseurs; L'Epine est yvre.*

LEPINE.

ALlons, Monsieur, du courage, il faut faire main-basse sur ces deux filles-là.

CLEON.

Tais-toi, Maraut, & songe à demeurer dans le respect.

LEPINE.

Ma foi j'ai bien bû. Le reſpect & le vin ne vont guéres de compagnie.

CLEON.

Je crains que cet yvrogne-là ne dérange mes projets. Que je ſuis malheureux d'avoir beſoin de toi !

ISABELLE.

Qui ſont ces gens-là, Nerine ?

NERINE.

Ce ſont deux de ces Danſeurs que Monſieur votre pere a fait venir. Ils ſe ſont habillez pour venir vous divertir, apparemment.

LEPINE.

Oüi, mes Princeſſes, nous allons vous donner un petit moment de récréation.

NERINE.

Je connois ce viſage-là.

LEPINE.

Viſage ! oh viſage vous-même.

CLEON *à l'Epine.*

Te tairas-tu ?

ISABELLE.

Qu'entens-je ? C'eſt la voix de Cleon. C'eſt lui que j'apperçois. Ah Ciel !

CLEON.

Ne vous effrayez point, ma chere Iſabelle ; oüi c'eſt Cleon qui ſe preſente devant vous, & a franchi des obſtacles inſurmontables, pour ſe procurer le plaiſir de vous voir.

ISA-

ISABELLE.

Vous ne pouviez me ſurprendre plus agreablement. Ma joye eſt ſi grande, que j'ai peine à parler; mais elle eſt cruellement traverſée par la peur que j'ai que mon pere ne vous ſurprenne.

CLEON.

Ne vous allarmez pas, je vous en conjure, ce deguiſement me cache ſi bien à ſes yeux, qu'il ne ſoupçonnera point que je ſois ici; outre qu'il m'a vû trop rarement pour me reconnoître en cet état.

ISABELLE.

Et comment avez vous fait, pour vous introduire ceans?

CLEON.

J'ai ſçû qu'il faiſoit venir chez lui des Danſeurs & des Muſiciens. Je les ai engagez par quelque argent à m'y introduire comme un de leurs camarades. J'ai crû qu'il étoit à propos que l'Epine fût de la partie pour figurer avec moi. Il ne danſe pas mal: Je m'en tire paſſablement bien, & nous devons paroître l'un & l'autre dans le petit divertiſſement qu'on a preparé.

NERINE.

Et comment l'Epine pourra-t-il vous ſeconder? Il eſt ſi yvre qu'il ne peut pas ſe ſoutenir.

LEPINE.

Que cela ne vous embaraſſe point. Je J'ai jamais l'eſprit ſi preſent que quand

j'ai bien bû. Ma foi, j'étois né pour être Muſicien.

NERINE.

Il y paroît, tu t'és fort bien accommodé là-bas.

ISABELLE.

Cet homme-là vous découvrira infailliblement.

LEPINE.

Eh fi donc. Eſt-ce que je ne ſçai pas bien que Monſieur votre pere, ſauf correction, eſt un brutal qui ne veut pas que vous voyez mon Maître, & que mon Maître a une rage d'amour qui l'oblige à vous voir malgré Monſieur votre pere. Par conſequent il faut que mon Maître vous voye, ſans que Monſieur votre pere le voye; & moi, comme un diſcret Confident, il faut que je vous voye tous deux ſans rien voir. Allons, mes enfans, profitons de l'occaſion. Voilà la partie quarrée. Faites tous deux la belle converſation, pendant que je m'amuſerai avec cette friponne-là.

ISABELLE.

Votre Valet me cauſe de terribles inquietudes.

CLEON.

Maraut, ſi tu me fais découvrir, je te donnerai cent coups de baſton, quand nous ſerons dehors. Je ne pouvois plus vivre, ſans vous voir, ma chere Iſabelle.

LEPINE.

Ni moi, ſans t'embraſſer, ma chere Nerine.

CLEON.

Puiſque le Ciel me procure ce bonheur, il ſera ſuivi de cette parfaite felicité, après laquelle je ſoupire depuis ſi long-tems; mais ne me faites plus apprehender pour votre vie, c'eſt la grace que je vous demande à genoux.

ISABELLE.

Oüi, je vous le promets. Levez-vous, Cleon; ſi on vous ſurprennoit en cet état, tout ſeroit perdu.

CLEON.

Non, je ne me releverai point que vous ne me juriez. . . . . .

NERINE.

Paix; j'entends quelqu'un.

SCENE VI.

ISABELLE, CLEON, NERINE, LEPINE, JAVOTTE.

JAVOTTE.

AH ah, ma ſœur, je vous y attrappe! Un homme à vos genoux! Cela eſt fort joli vrayment. Eh là là, patience.

ISABELLE.

Je ſuis au deſeſpoir. Elle ira tout dire à mon pere.

LEPINE.

Peſte ſoit de la petite Carogne.

NERINE.

Que cherchez-vous ici, Mademoiſelle?

JAVOTTE.

Vous ne m'y attendiez pas. Vous avez chacun le vôtre, pendant qu'on me laiſſe toute ſeule moi.

ISABELLE.

Que voulez-vous donc dire, petite écervellée?

JAVOTTE.

Et oüi, oüi, petite écervellée. Ce Monſieur-là ne vous diſoit pas des douceurs; celui-cy ne careſſoit pas Nerine. Qu'ils ſont ruſez!

LEPINE.

Parlez donc, petite fille; ſi je vous prends, je vous donnerai le foüet.

LAVOTTE.

Le foüet? Ah ah! Voyez donc.

LEPINE.

Oüi, le foüet. Allons, qu'on m'apporte des verges tout-à-l'heure.

JAVOTTE.

Mais voyez donc cet yvrogne-là qui veut me donner le foüet.

LEPINE

Yvrogne! Voilà une petite maſque qui connoît bien ſes gens.

NE-

NERINE

Ecoutez, petite fille, n'allez pas vous aviſer de dire quelques ſotiſes; c'eſt Monſieur votre pere qui a fait venir ces Meſſieurs.

JAVOTTE.

Je ſçai bien qu'il les a fait venir; mais c'eſt pour danſer, & non pas pour vous faire l'amour.

ISABELLE.

Comment, vous avez l'inſolence?...

JAVOTTE.

Allez, allez, je commence déja à m'y connoître. Faire le langoureux, ſe jetter à genoux, baiſer tendrement les mains, lancer des regards mourans, cela s'appelle faire l'amour, car je le ſçai bien.

CLEON.

Voilà une petite perſonne bien dangereuſe.

JAVOTTE.

J'ai ſurpris auſſi ce matin mon papa qui faiſoit de même.

NERINE.

Votre papa?

JAVOTTE.

Oüi vrayment. Il falloit voir comme il faiſoit le jeune homme. Je ne luy en ai rien dit, mais je la luy garde bonne, & je lui reprocherai cela, quand je ſerai grande, & qu'il voudra m'empêcher d'avoir un amant.

NERINE.

Voilà la plus méchante petite peſte, que j'aye jamais connuë.

JAVOTTE.

Vous eſtes bien faſchez vous autres de ce que je vous ai découverts; car il ne tient qu'à moi de vous faire endefver, & de me vanger de ma ſœur qui me traite comme une enfant, & qui veut eſtre mariée avant moi.

ISABELLE.

Eh bien, vous paſſerez la premiere, ne dites rien.

JAVOTTE.

Bon, je paſſerai la premiere! Vous aurez bien cette patience-là. Allons allons, ma ſœur, prennez viſte ce Monſieur-là pour votre mari, afin qu'on me donne bientôt la permiſſion d'en choiſir un pour moi.

ISABELLE.

Ne vous ai-je pas dit que Monſieur eſt un Danſeur, & qu'il ne me convient pas.....

JAVOTTE.

Eh oüi, un Danſeur. Quel Danſeur!

NERINE.

Aſſûrément.

JAVOTTE.

Il a beau ſe cacher avec ſon maſque, je ſçai qui il eſt.

ISABELLE.

Allez, vous eſtes folle.

JAVOTTE.

Eh non, je ne l'ai pas vû là-bas qui bûvoit

voit avec les Muſiciens Je ne l'ai pas écoûté, ſans qu'il y prît garde; il leur diſoit qu'il leur donneroit bien de l'argent; qu'il vouloit paſſer pour un de leurs Camarades ; qu'il ſeroit ſi faſché, ſi faſché, ſi mon papa le voyoit. Oh puiſqu'il craint tant mon papa, il faut que ce ſoit votre Amant, car mon papa ne veut pas que vous en ayez; il a grand tort, car je crois que cela eſt fort divertiſſant.

ISABELLE

Que je ſuis malheureuſe!

JAVOTTE

Allez, allez, ne craignez rien, ma ſœur; faites vos petites affaires en repos. Je vais empêcher qne mon papa ne vienne ici, quand il ſera rentré, mais à condition que vous m'aiderez auſſi, quand je ſerai grande.

ISABELLE.

Je vous en donne ma parole.

NERINE.

Et moi auſſi.

SCENE VII.

ISABELLE, CLEON, LEPINE, NERINE.

NERINE.

VOilà une petite fille qui promet beaucoup. Une enfant de dix ans débroüiller une intrigue auſſi ſecrete!

ISABELLE.

Je vous avoüe que je ſuis dans une veritable inquiétude, & je crois qu'aprés ce qui nous vient d'arriver, il eſt a propos que vous ſortiez d'ici.

NERINE.

Et moi je ſoutiens que cela n'eſt pas neceſſaire. Comptez que la petite fille ne dira rien. Ah! qu'elle ſera bonne à marier! Que de talens elle aura pour dépaiſer un jaloux! Ce ſera du bien perdu, car les maris en ce pais-cy ſont les meilleures gens du monde, & il ne faut pas beaucoup de fineſſes pour les attraper.

ISABELLE.

En verité, Nerine, tu ferois bien mieux de ſonger à nous ſecourir, que de faire des reflexions auſſi ridicules.

NERINE.

Puiſque vous le voulez, je vais éclairer la

la petite fille de si prés, quelle ne parlera point à Monsieur votre pere.

ISABELLE.

Je t'en aurai beaucoup d'obligation.

NERINE.

Par ma foi, le voici lui-même.

ISABELLE.

Ah nous sommes découverts!

LEPINE.

Garre les étrivieres.

SCENE VIII.

ISABELLE, CLEON, ORONTE, NERINE, LEPINE.

ORONTE.

BOnjour, ma fille, comment te portes-tu?

ISABELLE.

Pas trop bien aujourd'hui, mon pere.

NERINE.

Je gage que c'est Mademoiselle Javotte qui vous envoye icy.

ORONTE.

Au contraire, elle ne vouloit pas que j'y vinsse. Elle m'a dit qu'Isabelle estoit sortie avec toy, pour aller faire quelques emplettes au Palais.

NE-

NERINE.

C'eſt que nous avons parlé de cela devant elle; mais Mademoiſelle a changé de reſolution, parce qu'elle eſt un peu indiſpoſée, & comme elle a beaucoup de goût pour la dance, j'ai fait venir ici ces Meſſieurs, pour la réjoüir en attendant votre petit divertiſſement.

ORONTE.

Tu as fort bien fait.

NERINE.

Ils ſont habillez pour rendre la choſe plus touchante.

ORONTE.

Ils ont fort bon air l'un & l'autre.

LEPINE.

Monſieur, ſans vanité, nous ſommes aſſez bien campez ſur nos jambes.

Il tombe ſur Oronte.

ORONTE.

Pas trop bien, à ce qu'il me paroît.

NERINE.

Ils ſont ſi yvres tous deux, qu'ils n'ont pas la force de former un pas. Je vous avois bien prédit que cela arriveroit.

LEPINE.

Franchement, Monſieur Oronte, vous avez bien le meilleur vin qui ſoit dans Paris; & ſi je n'étois pas auſſi ſobre que je ſuis, je m'en ſerois donné juſqu'aux gardes.

ORONTE.

Il me ſemble que vous ne l'avez pas trop épargné.

LE-

LEPINE.

C'eſt pour vous mieux divertir. Le vin me donne une force, une ſoupleſſe.... Voulez-vous danſer une petite entrée avec moi, Monſieur Oronte.

ORONTE.

Non, mon enfant, vous ferez mieux d'aller dormir, en attendant que la Compagnie ſoit venuë.

LEPINE

Vous êtes homme de bon conſeil. Tope à dormir.

ORONTE.

Je croi que l'autre n'eſt pas ſi yvre que celui-ci, car il ne dit mot.

LEPINE.

Il n'en penſe pas moins. Mon Maître a le vin triſte.

ORONTE.

Comment donc ſon Maître?

LEPINE.

Eh oüi, parbleu, je ne ſuis que ſon Prévôt, afin que vous le ſçachiez. C'eſt le premier homme du monde; & ſi vous voulez, il montrera à danſer à Mademoiſelle vôtre fille.

ORONTE.

Serois-tu dans le gôut d'apprendre de lui?

ISABELLE.

Je n'oſois vous le propoſer, mon pere: mais ſi vous y conſentiez, cela me feroit le plus grand plaiſir du monde.

ORON-

ORONTE.

J'y consens volontiers. Je vous retiens pour montrer à ma fille; elle a déja de bons principes.

LEPINE.

Tant pis. Mon Maître veut toûjours commencer ses Ecolieres.

CLEON, *faisant l'yvrogne.*

Ne vous mettez pas en peine; je lui donnerai toute ma science.

ORONTE.

Et le plûtôt que vous pourrez, je vous en prie. Je viens de prendre la résolution de la marier, & je veux qu'elle dance à sa Noce.

NERINE.

Et à qui la donnez-vous, s'il vous plaît?

ORONTE.

A un de mes meilleurs amis, avec qui j'ai étudié autrefois.

NERINE.

Avec qui vous avez étudié? Fi donc, vous vous moquez.

ORONTE.

Comment? Ne me disois-tu pas tantôt qu'elle seroit bien-aise d'être mariée?

NERINE.

Oüi, Monsieur; mais croïez-vous de bonne foi, qu'un homme qui a étudié avec vous, soit capable de lui rendre la santé?

ORONTE.

Monsieur Michaut s'offre de la prendre, sans que je lui donne rien. Sa proposition me convient. Il doit venir ici tout à l'heure,

re, & je m'en vais le recevoir.

SCENE IX.

ISABELLE, CLEON, NERINE, LEPINE.

LEPINE à ISABELLE.

MADAME Michaut, je ſuis vôtre tres-humble ſerviteur.

CLEON.

Traître, eſt-il temps de plaiſanter?

ISABELLE.

Ah! Cleon, qu'allons-nous devenir!

CLEON.

Quel parti prendre dans une ſi terrible conjoncture!

ISABELLE.

Nerine, aide-nous de tes conſeils.

NERINE.

Je ſuis auſſi embarraſſée que vous, & ce que vous m'avez declaré tantôt, augmente encore mes inquiétudes.

ISABELLE.

Ah! Si mon frere étoit à Paris! Il m'aime, mon pere a beaucoup d'égards pour lui. Nous lui confierions nôtre ſecret, & il pourroit nous ſecourir; mais il eſt à la campagne, depuis huit jours, & nous ne ſça-

ſçavons quand il ſera de retour.

LEPINE.

Parbleu vous voilà bien embaraſſez! J'ai trouvé un moïen pour vous tirer d'affaire.

CLEON.

Quels conſeils peux-tu nous donner dans l'état où te voilà?

LEPINE.

Le vin me donne de l'eſprit à moi. Silence, je vais parler.

CLEON.

Voïons.

LEPINE.

Premierement, il faut que Mademoiſelle s'explique avec Monſieur Oronte, & qu'elle lui diſe avec beaucoup de politeſſe, & de douceur; Monſieur mon pere, vous ne ſçavez plus ni ce que vous dites, ni ce que vous faites.

NERINE.

Beau début!

LEPINE à CLEON.

En ſecond lieu, vous parlerez, vous, à ce vieux Roquentin qu'on veut faire épouſer à Mademoiſelle.

CLEON.

Eh bien, que lui dirai-je?

LEPINE.

Vous le prierez très-honnêtement, car je veux de l'honnêteté par tout, moi, de ſortir d'ici tout le plûtôt qu'il pourra; mais à condition qu'il n'y rentrera jamais.

CLEON.

CLEON.

Le beau compliment !

LEPINE.

Il pourra fort bien arriver qu'il n'en voudra rien faire ; tant mieux.

CLEON.

Comment tant mieux ?

LEPINE.

Oüi vraiment, nous en ſerons plûtôt défaits. Car ſur le refus qu'il fera de paſſer la porte, nous le ferons ſortir par les fenêtres.

CLEON.

Eh, tais-toi, maraut, & laiſſe nous en repos conſulter.....

Paſquin crie derriere le Theatre, Tayaut, Briſſaut, & on donne du Cor.

NERINE.

J'entends quelqu'un. C'eſt la voix de Paſquin.

ISABELLE.

Ah ſi c'eſt lui, mon frere n'eſt pas loin.

NERINE à ISABELLE.

Retournez à vôtre appartement, Mademoiſelle ; vous, Meſſieurs, allez joindre vos prétendus Camarades. Je veux ſonder Paſquin, & ſçavoir de lui, ſi Valere n'a point quelque inclination. En ce cas, vos interets ſont communs, & je veux vous unir tous enſemble, pour déranger les projets de Monſieur vôtre pere.

ISABELLE.

C'eſt bien dit ; il faut la laiſſer agir ; ſes ſoins

ſoins peuvent nous être utiles..

CLEON.

Tu peux compter ſur une récompenſe proportionnée aux ſervices que tu nous rendras.

SCENE X.

NERINE, PASQUIN *en habit de Chaſſeur, avec un cor de chaſſe.*

PASQUIN *crie en entrant.*

TAyaut, Tayaut, Briffaut.

NERINE.

A te voir dans cet équipage, il n'eſt pas difficile de deviner d'où tu viens. Que je ſuis aiſe de te revoir, mon cher Paſquin. T'es-tu bien diverti? Parle donc.

PASQUIN *crie encore.*

Tayaut, Tayaut, Briffaut.

NERINE.

Eh! à quoi bon tout ce bruit de chaſſe. As-tu perdu l'eſprit, mon enfant?

PASQUIN.

Non, ma chere, je ſuis auſſi ſage que de coûtume. Monſieur Oronte n'eſt-il pas ici?

NERINE.

Oüi.

PAS

PASQUIN.

Assûrément?

NERINE.

Assûrément. Il trouvera fort mauvais que tu fasses un pareil vacarme.

PASQUIN *courant autour du Theatre.*

Tayaut, Tayaut.

NERINE.

Eh mort de ma vie, finis donc, & ne m'étourdis pas davantage! Quelle diable de Musique est-ce là?

PAQUIN.

Crois-tu que Monsieur Oronte m'ait entendu?

NERINE.

Sans doute, & tous les voisins aussi. *On donne du Cor.* Mais qu'entens-je? Autre bruit de Chasse. Est-ce que nous sommes au temps des Fées, & m'auroit-on tout d'un coup transportée dans un bois?

PASQUIN.

Ah ma chere, je voudrois te tenir au fin fond de la foreſt.

NERINE.

Pourquoi? Pour me couper la gorge?

PASQUIN.

Non, mon enfant, tu n'en mourrois pas.

On donne encore du Cor.

NERINE.

On redouble. Que veut dire tout ceci?

PASQUIN.

C'est mon Maître qui chasse dans l'anti-

chambre de Monſieur ſon pere.

NERINE.

Explique-moi donc ce que cela ſignifie.

PASQUIN.

Cela ſignifie que nous voulons faire du bruit.

NERINE.

Eſt-ce que ton Maître veut inſulter ſon pere? Rêvez-vous? Etes-vous poſſedés?

PASQUIN.

Oh donne-toi patience, & tu ſçauras tout.

NERINE.

Dépêche-toi donc. De quoi s'agit il?

PASQUIN.

De faire croire à Monſieur Oronte que nous ſommes allés à la campagne pour une grande partie de chaſſe. Nous venons de faire entrer au logis deux mulets tout chargés de gibier.

NERINE.

Deux mulets? Quels braconniers! Vous avez donc dépeuplé toute la païs?

PASQUIN.

Vraïement oüi; nous n'avons rien laiſſé à la Vallée ni chez les Rôtiſſeurs.

NERINE.

Que diantre veux-tu dire?

PASQUIN.

Que nous ne venons point du Château de Clitandre, comme nous voulons le perſuader au pere de mon Maître. Nous n'avons été qu'à un Village à demi-lieu

d

de Paris, & nous n'y avons pas ſeulement tué un moineau.

NERINE.

Qu'avez vous donc fait là pendant huit jours?

PASQUIN.

La peſte, nous avons fait de bonne beſogne; mais c'eſt un ſecret qu'il ne m'eſt pas permis de te révêler.

NERINE.

Pourquoi?

PASQUIN.

Parce que mon Maître m'a défendu d'en parler; & c'eſt pour cela que je meurs d'envie de te le dire. Oh le péſant fardeau qu'un ſecret! Voici ce que c'eſt. Mon Maître..... Alte-là, Monſieur Paſquin, vous allez faire une ſottiſe.

NERINE.

Tu aurois quelque choſe de reſervé pour moy? Pour ta Maîtreſſe?

PASQUIN.

Je demeure d'accord que cela n'eſt pas pas dans les regles; mais je ſonge en même temps que ma Maîtreſſe eſt fille. Qui dit fille, ſuppoſe une perſornne incapable de ſe taire, & forcée à révêler le plus grand ſécrèt, ou à crêver dans les vingt-quatre heures.

NERINE.

N'appréhende rien. Je ſuis plus forte qu'un homme, moi, ſur la diſcretion. Parle, ou je romps avec toi.

PASQUIN.

Tu me prens par mon endroit ſenſible. Allons, il faut parler. Les plus grands hommes font des folies pour ces animaux-là. Perſonne ne peut-il nous entendre?

NERINE.

Non, ſi tu ne cries bien fort.

PASQUIN.

Diable, ce ne ſont pas ici des jeux d'enfant.

NERINE.

Comment donc?

PASQUIN.

Si on decouvroit le myſtere, mon Maître pourroit être dèsherité; cela va là tout au moins.

NERINE.

Diantre!

PASQUIN.

Et moi, tout au contraire, je pourrois hériter d'une centaine de coups de bâton. Je n'aime point ces aubeines-là.

NERINE.

Tu ne fais qu'irriter ma curioſité. D'où venez-vous?

PASQUIN.

Nous venons..... malepeſte, voici le bonhomme. Il faut que je le dépaïſe adroitement ſur ce ſujet. Laiſſe-nous; j'irai te rejoindre tout à l'heure.

SCENE XI.

ORONTE, PASQUIN.

ORONTE *ſans voir Paſquin.*

ME joüer de la ſorte!

PASQUIN *à part.*

Il paroît en colere.

ORONTE *ſans le voir.*

Me debiter avec effronterie une pareille hiſtoire!

PASQUIN *à part.*

Serions-nous découverts?

ORONTE *toûjours ſans le voir.*

Avoir l'audace de ſoûtenir qu'il vient du Château de Clitandre!

PASQUIN *à part.*

La mine eſt éventée.

ORONTE *à part.*

Je voudrois bien ſçavoir ſi ce maraut de Paſquin aura auſſi l'inſolence de me ſoûtenir cette impoſture.

PASQUIN *à part.*

Il n'y manquera pas.

ORONTE *l'appercevant.*

Plaît-il? Ah vous voilà! Je ſuis bien aiſe de vous trouver ici, Monſieur le coquin

PASQUIN.

Bon jour, Monſieur; comment vous portez-vous?

ORONTE.

Ce ne ſont pas-là tes affaires.

PASQUIN.

Pardonnez-moi, Monſieur. L'intetêt que je prends à vôtre chere ſanté, fait que dans le moment que je ſuis éloigné de vous, mon cœur prévenu des ſentimens de la plus vive tendreſſe..... ſe livre à des inquiétudes dont l'excès, tendre & paſſionné..... Enfin vous vous portez bien, & je m'en réjoüis.

ORONTE.

Traître, il n'eſt pas queſtion de tout ce galimatias, & il faut que tu me diſes.....

PASQUIN.

Tout ce qu'il vous plaira. De quoi s'agit-il?

ORONTE.

De me faire ſçavoir où mon fils a paſſé toute la ſemaine.

PASQUIN.

Eſt-ce qu'il ne vous l'a pas dit?

ORONTE.

Il m'a dit que c'étoit au Château de Clitandre.

PASQUIN.

Eh bien, c'eſt la verité.

ORONTE.

Ne l'avois-je pas prévû qu'il me ſoûtiendroit cela?

PAS-

PASQUIN.

Oüi, je le ſoûtiens, & je le ſoûtiendrai. Quand je dis la verité, je ne crains perſonne.

ORONTE.

J'admire l'effronterie de ce pendart.

PASQUIN *voulant s'eſquiver.*

Oh, puiſque vous vous fâchez.....

ORONTE.

Demeure, où je t'aſſomme.

PASQUIN.

Y a-t-il quelque choſe pour vôtre ſervice? Vous n'avez qu'à parler.

ORONTE.

Et toi, tu n'as qu'à choiſir de deux choſes, que je vais te propoſer.

PASQUIN.

Voïons.

ORONTE.

Deux piſtoles, ou vingt coups de bâton.

PASQUIN.

Le choix n'eſt pas difficile. Je prends les deux piſtoles.

ORONTE.

Les voici.

PASQUIN.

Grand merci, Monſieur. Je vous donne le bon jour.

ORONTE.

Tu t'en vas?

PASQUIN.

Oüi vraïment. N'ai-je pas choiſi?

ORONTE.

Et m'as-tu dis ce que je voulois ſçavoir?

PASQUIN.

Quoy, Monſieur;

ORONTE.

Où vous avez paſſé toute la ſemaine? Je ſçai que ce n'eſt point au Caſteau de Clitandre. Sa tante la Comteſſe de la Truffardiere en arrive; elle y a demeuré pendant quinze jours, & elle vient de me dire que mon fils n'y avoit point paru.

PASQUIN.

Elle n'oſeroit ſoûtenir cela devant moy.

ORONTE.

C'eſt ce qu'il faut voir, elle eſt encore ici.

PASQUIN.

Oh puiſqu'elle eſt encore ici, je n'ai rien à dire. Je n'irai pas démentir en face une perſonne de ſa condition.

ORONTE.

Tu veux me faire prendre le change, mais tu n'y réüſſiras pas. Je ſuis ſur mes gardes. Allons parle moi naturellement.

PASQUIN.

Oh volontiers, c'eſt mon caractere à moi, que de parler naturellement.

ORONTE.

Le bon Apoſtre!

PASQUIN

Or donc, pour vous dire la verité.....

ORONTE.

Le traiſtre va mentir, mais compte que cela

cela ne ſervira de rien; je ſçai d'où vous venez.

PASQUIN.

Si vous le ſçavez, pourquoi me le demandez-vous?

ORONTE.

C'eſt que j'ai intérêt de ſçavoir les choſes de ta propre bouche.

PASQUIN.

Eh! fi Monſieur, où eſt l'honneur? où eſt la probité? Je veux de la bonne foi dans le commerce. Avoüez-moi que vous ne ſçavez rien, ſinon je ne diray mot.

ORONTE

Tu ne diras mot. Je te roſſerai.

PASQUIN.

Ce ſeront des coups perdus. J'ai des épaules à l'epreuve de tout. Je ſuis de race de Sergent, & jamais les coups de baſton n'ont fait peur aux Illuſtres de ma famille.

ORONTE.

Voilà un inſigne mauraut!

PASQUIN.

C'eſt moy qui ai intérêt de vous faire avoüer que vous ignorez pleinement où nous avons été.

ORONTE.

Pourquoi?

PASQUIN.

C'eſt que je ſuis ſenſible à l'honnenr. Je veux pouvoir me vanter de vous avoir mis au fait, & d'avoir bien gagné votre argent.

ORONTE.

Eh bien je demeure d'accord que tout ce que je ſçais, c'eſt que vous ne venez point d'où vous dites.

PASQUIN

Vous ne ſçavez que cela?

ORONTE.

Non, en verité.

PASQUIN

Tant mieux. Je veux que la peſte m'étouffe, ſi je vous en dis davantage.

ORONTE,

Tu ne parleras pas?

PASQUIN,

Voilà votre argent. Je ſuis en droit de me taire.

ORONTE *tenant la canne.*

Et moi en droit de t'aſſommer.

PASQUIN *tendant le dos.*

Frappez. Je vous ferai voir que je ne dégénére point de l'intrepidité de mes Ancêtres.

ORONTE.

Son impudence me rend immobile, & je ne ſçai plus où j'en ſuis. Je t'ordonne de ſortir de ma maiſon, & de ne paroître jamais devant mes yeux.

SCE-

SCENE XII.

PASQUIN.

MA foy j'ai ſoûtenu là un rude aſſaut, mais je men ſuis tiré galamment. Allons chercher mon Maiſtre; il eſt neceſſaire de l'inſtruire.... Le voici juſtement.

SCENE XIII.

VALERE. PASQUIN

VALERE.

QU'as-tu Paſqu'in?

PASQUIN.

Rien; ce n'eſt qu'une volée de coups de baſton que j'ai penſé recevoir pour l'amour de vous.

VALERE.

Pour l'amour de moi? Et qui eſt le Maraut qui a voulu te traiter de la ſorte?

PASQUIN.

C'eſt Monſieur votre pere.

VALERE.

Je ne comprends rien à ce diſcours. Eſt-

ce que tu plaiſantes?

PASQUIN.

Non vrayement. La Tante de Clitandre vient d'aſſûrer Monſieur Oronte que nous n'avons pas approché du Chateau de ſon Neveu.

VALERE.

Ah la vieille folle! Elle a juré de me deſeſperer. Ce n'eſt pas encore là tout le mal qu'elle me fait.

PASQUIN.

Je ſçai qu'elle a le diable au corps.

VALERE.

Tu n'ignores pas qu'elle m'aime depuis deux ans, & qu'elle veut abſolument que je ſoûpire pour elle.

PASQUIN.

Cela eſt vrai. Je vous ai un peu aidé à la tromper, & vous en avez tiré d'aſſez bonnes nippes.

VALERE.

La voici qui va me perſecuter encore.

PASQUIN.

Laiſſez-moi faire; je vais lui donner ſon congé.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, VALERE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

EH bien, Monſieur, vous avez donc reſolu de me deſeſperer?

VALERE.

Moi, Madame, je n'ai nulle intention de vous faire de la peine.

PASQUIN.

Il ne ſonge pas ſeulement que vous ſoyez au monde.

LA COMTESSE.

Je ne le ſçai que trop. Qu'eſt-ce donc que cette partie de chaſſe que vous venez de faire?

VALERE.

Madame, avec votre permiſſion, je n'ai point de compte à vous rendre.

LA COMTESSE.

Tn n'as point de compte à me rendre, petit ſcelerat! Je te ferai bien parler. Il faut que tu me diſes tout-à-l'heure où tu as été pendant huit jours Oſeras-tu ſoûtenir que c'eſt au Chateau de Clitandre? Je t'y attendois infidele, & je me flatois

que l'amour t'y feroit voler.

PASQUIN.

Madame, il avoit prié l'amour de l'y conduire, mais par malheur ils ont manqué le chemin, & ils ſe ſont égarez tous deux.

LA COMTESSE.

Et deviez-vous le ſuivre, Ingrat, puiſqu'il vous conduiſoit en des lieux où je n'eſtois pas?

PASQUIN.

Il ne ſçavoit pas les chemins Madame, ni moi non plus. L'amour eſt aveugle, à ce que j'entens dire; quand on le prend pour guide, on eſt ſujet à ſe fourvoïer.

LA COMTESSE.

Tout ce galimatias eſt inutile; je veux qu'il réponde luy-même à mes queſtions.

VALERE.

Il vous ſied bien, Madame, de me faire des reproches, aprés avoir fait tout ce qu'il falloit pour me broüiller avec mon pere. Si mon abſence vous avoit cauſé de l'inquiétude, il failloit vous expliquer avec moi. Je vous aurois éclaircie de tout? mais après le tour que vous venez de me faire, je vous déclare que vous ne ſçaurez rien.

LA COMTESSE.

Je ne ſçaurai rien? Tu t'expliqueras, ou je t'étranglerai.

PASQUIN.

Laiſſez-le là, Madame, c'eſt un petit opiniâtre qui ne parlera point, je vous en réponds. Je vais vous dire naivement ſes pen-

penſees, moi.

LA COMTESSE.

Et bien parle, Je te recompenſerai de ta ſincerite.

PASQUIN.

Vous avez beaucoup de tendreſſe pour luy?

LA COMTESSE.

Cela ne peut pas s'imaginer. J'en perds l'eſprit, mon pauvre Paſquin.

PASQUIN.

Cela eſt viſible. Vous voudriez qu'il y repondît par une tendreſſe égale à la vôtre.

LA COMTESSE.

N'ai-je pas lieu d'y prétendre?

PASQUIN.

Il y a du pour & du contre dans cette affaire-là. Il connoît vos ſentimens pour luy. Il en eſt pénétré de reconnoiſſance. Avec cela, Madame, je gage cent loüis contre vous qu'il ne pourra jamais vous aimer.

LA COMTESSE.

Il ne pourra jamais m'aimer, Monſieur le Coquin. Je ne ſçai qui me tient que je ne t'arrache les yeux.

PASQUIN.

Doucement, s'il vous plaît. Ce n'eſt pas moi qui ſuis inſenſible à vos charmes. Au contraire, je les trouve tout-à-fait piquans, quoiqu'ils ne ſoient pas de la derniere édition.

LA

LA COMTESSE.

Il ne pourra jamais m'aimer! Me dit-il vrai, prefide?

VALERE.

Madame... en verité... Je ſuis dans la confuſion, & ſi mon cœur eſtoit... Paſquin explique tout cela à Madame la Comteſſe.

LA COMTESSE.

Il ne pourra jamais m'aimer!

PASQUIN.

Non Madame, mais c'eſt votre faute, & ce n'eſt pas la ſienne.

LA COMTESSE.

C'eſt ma faute? Après tout ce que j'ai fait?

PASQUIN.

Cela eſt vrai; Nous n'en diſconvenons pas. Mais il dit que vous avez dans la phyſionomie, tant de nobleſſe, tant de majeſté; je ne ſçai quoi de ſi grave & de ſi impoſant, qu'elle ne peut luy inſpirer que de l'eſtime & du reſpect. L'amour ne ſe frotte point à des perſonnes ſi venerables.

LA COMTESSE.

Si ma phyſionomie luy inſpire du reſpect, mes regards ont dû lui inſpirer de l'amour.

PASQUIN.

Voilà de quoy nous ne convenons pas.

LA COMTESSE.

Vous n'en convenez pas?

VALERE.

Tenez, Madame, je vous ai trop d'obligation, & je ſuis trop galant homme pour ne vous pas parler ſincerement. Souffrez donc que je vous deſabuſe, & que je vous diſe avec tout le reſpect que je vous dois.....

LA COMTESSE.

N'acheve pas, perfide, je vois où tend ce diſcours.

PASQUIN.

Mais auſſi vous avez tort, Madame.

LA COMTESSE.

J'ay tort! Moi j'ai tort! Et en quoi, s'il vous plaiſt?

PASQUIN.

Vous avez tort d'eſtre venuë au monde une vingtaine d'années avant lui. Pourquoi diable vous preſſiez-vous ſi fort. Puiſque vous deviez l'aimer avec tant de tendreſſe, il falloit prendre ſi bien vos meſures, qu'il vint au monde cinq ou ſix ans avant vous.

LA COMTESSE.

Cela dépendoit-il de moy?

VALERE.

Non, Madame, mais il ne dépend pas plus de moi de vous aimer.

LA COMTESSE.

Il ne falloit donc point me tromper par de fauſſes proteſtations.

PASQUIN.

Ce n'eſt pas à luy qu'il faut vous en prendre.

LA COMTESSE.

Et à qui donc ?

PASQUIN.

C'eſt à Monſieur ſon pere, qui le laiſſe manquer de tout. Vous vous eſtes offerte à le ſecourir dans ſes beſoins. L'occaſion eſtoit preſſante. Il s'eſt vû contraint à profiter de votre generoſité. Pour recompenſe vous avez voulu des marques d'amour. Le pauvre garçon a fait auprès de vous une dépenſe incroyable en ſoupirs & en proteſtations. Vous traitez cela de bagatelle, & il n'a point d'autre monnoye à vous donner.

LA COMTESSE *à Valere.*

Vous ne dites mot à tout cela, Monſieur ?

VALERE.

Ma foi, Madame, qui ne dit mot conſent.

PASQUIN *à la Comteſſe.*

Voulez-vous que je vous donne un moyen de vous vanger de luy ?

LA COMTESSE.

Tu me feras plaiſir, car je ſuis outrée.

PASQUIN.

Et moi qui vous parle, je ſuis en fureur contre luy. Eloignons-nous un peu.

VALERE.

Que diable va-t-il lui dire ?

PASQUIN.

Ce n'eſt pas tout à fait la qualité que vous cherchez dans un mari.

LA

LA COMTESSE.

Je ne veux qu'un mari qui m'aime, & qui m'adore.

PASQUIN.

Eh bien, je ſuis votre homme; Je vous epouſerai ſi vous voulez.

LA COMTESSE.

Retire-toy malheureux.

PASQUIN.

Je vous vangerai mieux qu'un autre.

LA COMTESSE.

Retire-toy, te dis-je, je ſçai un moyen plus ſûr, pour punir cet infidele.

PASQUIN.

C'eſt de quoy je doute bien fort.

VALERE.

Et qu'ai-je lieu d'apprehender?

LA COMTESSE.

Tout. Je vais t'épouſer malgré toi.

VALERE.

M'épouſer! Ah Madame, ſerez-vous aſſez cruelle pour cela?

LA COMTESSE.

Oüy perfide, je viens de te demander à ton pere. Je luy ai offert de te prendre ſans un ſol. Ma propoſition luy convient, il l'accepte: ainſi je ſerai vangée de façon ou d'autre. Si tu lui deſobéis, j'aurai la ſatisfaction de te faire desheriter. Si tu prends le parti de m'épouſer, tu en ſeras au deſeſpoir auſſi-bien que la rivale que tu me preferes. Je ſçai que tu me mépriſeras quand je ſerai ta femme, mais je me con-

connois; je ſuis aimable, je la ſerai toûjours, & je trouverai mille gens de bon goût, qui ſeront trop heureux de me conſoler. Adieu Monſieur, faites vos petites refléxions, mais mettez-vous en tête que je vous épouſerai, je l'ai juré, cela ſera, c'eſt moi qui vous le dis, & qui ſuis votre tres-humble ſervante.

SCENE XV.

VALERE, PASQUIN.

PASQUIN.

ELle eſt femme à le faire, comme elle le dit au moins.

VALERE,

Dans quel embaras me jette cette vieillle folle!

SCENE XVI.

VALERE, ISABELLE, NERINE, PASQUIN,

ISABELLE.

AH mon frere, que j'ai beſoin de votre ſecours !

VALERE

Ah ma ſœur, que j'ai beſoin de vos conſeils !

ISABELLE.

Mon pere me met au deſeſpoir.

VALERE.

Mon pere me veut faire mourir de douleur.

ISABELLE

Il prétend que j'épouſe Monſieur Michaut.

VALERE.

Il veut que je me marie avec la vieille Comteſſe.

ISABELLE.

Il faut que je periſſe ſi je luy obéis.

VALERE.

Il faut que j'expire, ſi je ne luy reſiſte pas.

NERINE.

Voilà qui débute bien. Juſqu'ici vos fortunes ſont pareilles, ne ſe reſſemblent-elles point encore par d'autres circonſtances!

VALERE.

Ah Nerine, ma ſœur eſt moins à plaindre que moi: Si elle n'a pas la force de reſiſter, elle en fera quitte pour vivre quelque temps malheureuſe avec un mari qu'elle ſera en droit de haïr, mais mon ſort eſt ſi cruel, que je ne ſçaurois ſuivre les ordres de mon pere, ni luy déclarer les raiſons qui m'en empêchent.

NERINE.

Nous ſommes dans le même cas.

VALERE.

Comment donc;

NERINE.

Expliquez-vous un peu plus clairement, & nous nous rendrons plus intelligibles.

ISABELLE.

Mon frere, ne me déguiſez rien, je vous en conjure.

VALERE.

Ah ma ſœur, je n'oſerois parler; la moindre indiſcretion me perdroit.

NERINE.

C'eſt tout de même ici; un mot lâché mal-à-propos, eſt capable de gâter toutes nos affaires.

ISABELLE.

Croyez-vous mon frere, que je ſois capable

pable de vous trahir?

VALERE.

Puiſqu'il faut ne vous rien celer, ma ſœur... Paſquin, dis luy ce qui s'eſt paſſé, je n'ai pas la force de l'avoüer moi-même.

PASQUIN.

Moi, Monſieur, reveler un ſecret, vous me prenez pour un autre.

VALERE.

Tout ce que je vous avoüerai en general, c'eſt que je ne puis plus me marier deſormais.

ISABELLE.

Helas, mon frere, il ne m'eſt pas plus permis qu'à vous, de conſentir au mariage qu'on me propoſe.

VALERE.

La dureté de mon pere m'a contraint à prendre de certaines réſolutions, dont je ne puis, ni ne veux me dédire.

ISABELLE.

La même raiſon m'a mis dans la neceſſité de conſentir à des engagemens que rien ne peut rompre deſormais.

VALERE.

Je ſuis marié ma ſœur.

ISABELLE.

Je ſuis mariée mon frere.

VALERE.

Ah ciel quel eſt vôtre époux!

ISABELLE

C'eſt Cleon.

VALERE.

Cleon! Je le connois. Il eſt de mes amis.

ISABELLE.

Et quelle eſt la femme que vous avez priſe?

VALERE.

C'eſt Julie.

ISABELLE.

Je la connois auſſi; c'eſt une fort aimable perſonne.

NERINE.

Voilà la confidence achevée.

ISABELLE.

Quel parti prenez-vous, mon frere?

VALERE.

De m'expoſer à tout, plûtôt que de rompre mes engagemens; & vous ma ſœur?

ISABELLE.

De mourir plûtôt que de manquer à ma foi.

NERINE.

Voilà Monſieur vôtre pere, avec la Comteſſe & Monſieur Michaut.

VALERE.

Je tremble.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

SCENE XVII.

ORONTE, LA COMTESSE, Mr MICHAUT, ISABELLE, NERINE, VALERE, PASQUIN.

ORONTE.

LEs voici l'un & l'autre; je vais les faire consentir aux projets que nous avons formez.

LA COMTESSE.

C'est ici qu'il faut vous servir de toute vôtre autorité.

Mr MICHAUT.

Pour moi je ne prétends point à la main d'Isabelle, si elle ne me la donne pas de bon cœur.

ORONTE.

Ah c'est donc vous Monsieur le Chasseur? quand retournez-vous au Château de Clitandre?

VALERE.

Mon pere, si vous voulez m'écouter.....

ORONTE.

Je n'ai rien à écouter. Pour reparer la faute que vons avez faite, il faut que vous vous disposiez à m'obéir.

VALERE.

Si ce que vous m'ordonnerez m'eſt poſſible, il n'y a rien que je ne faſſe.....

SCENE XVIII

ORONTE, LA COMTESSE, Mr. MICHAUT, ISABELLE, VALERE, NERINE, PASQUIN, JAVOTTE.

JAVOTTE.

MOn papa, il y a ici je ne ſçai combien de Maſques qui viennent d'entrer, parce qu'ils ont entendu les violons, ils ſont tout-à-fait plaiſans, voulez-vous qu'on les faſſe venir ici?

ORONTE.

Ils ſeront les bien-venus. Dans un jour comme celui-ci, il ne faut ſonger qu'à ce qui peut donner de la joïe.

SCENE XIX.

MARCHE de perſonnes maſquées.

ORONTE, LA COMTESSE, Mr. MICHAUT, ISABELLE, VALERE, NERINE, PASQUIN, JAVOTTE; CLEON, & LEPINE *maſquez.*

LA COMTESSE *après que la marche eſt finie.*

L'Aſſemblée n'eſt pas nombreuſe, mais elle eſt tout-à-fait agreable. Approchez-vous de moi, Valere, voici un jour bien heureux pour vous.

ORONTE.

Aſſûrement. Plus qu'il ne merite.

LA COMTESSE.

Vous êtes inſtruit de mes intentions.

VALERE.

Madame.....

LA COMTESSE.

Enfin; je vous épouſe. Tous vos Rivaux vont créver de jalouſie. Mais vous meritez bien de triompher. Au reſte, Monſieur vôtre pere conſent à nôtre mariage.

Mr. MICHAUT *à Iſabelle.*

Et il m'a promis auſſi, Mademoiſelle, que j'aurois le bonheur de vous épouſer.

ORONTE *à Valere.*

Répondez donc.

LA COMTESSE.

Il eſt ſi tranſporté de joïe, qu'il n'a pas la force de me remercier.

Mr. MICHAUT.

Mademoiſelle ne me paroît pas ſi joïeuſe de la nouvelle que je lui apprends.

ORONTE.

Nous parlerons de cela tantôt; Madame, ſongeons à nôtre divertiſſement.

LA COMTESSE.

Non pas, s'il vous plaît, je veux finir, & on ne danſera, que quand on m'aura miſe en train de danſer, moy.

VALERE.

Puiſque vous êtes ſi preſſée de finir, Madame, je prendray la liberté de vous dire, avec la permiſſion de mon pere, que je ne veux point du tout me marier.

LA COMTESSE.

Tout cela eſt inutile.

VALERE.

J'ay beaucoup de reſpect pour vous Madame, mais c'eſt tout ce que vôtre perſonne peut m'inſpirer.

ORONTE.

Il n'eſt pas queſtion ici, ni d'amour ni de reſpect. Les propoſitions que m fait Madame, ſont ſi avantageuſes pou

vou

vous & pour moy, que vous ne ſçauriez mieux faire que de l'épouſer.

VALERE.

Quoy, faut-il que l'interêt vous oblige à me rendre malheureux? Jettez ſur moy des yeux de Pere, & ne deſeperez pas un fils qui ſe jette à vos genoux, & qui eſt reſolu de mourir plûtôt mille fois, que de ſe laiſſer ſacrifier ſi impitoyablement.

ORONTE.

Leve-toy, fripon, tu m'attendris.

VALERE.

Je ne me leverai point que vous n'écoutiez les raiſons....

ORONTE.

Je croi qu'elles ne ſont pas mauvaiſes; mais j'ay donné ma parole à Madame; oh ça, je ne veux point te contraindre à l'épouſer, mais je te prie de t'y réſoudre pour l'amour de moi. Pourrois-tu refuſer à ton pere, une grace qu'il te demande, lorſqu'il eſt en droit de te faire obéïr?

VALERE.

Je prens le Ciel à témoin que je vaincrois tout à l'heure ma repugnance, pour répondre à un procedé ſi doux & ſi obligeant, s'il dépendoit encor de moy de vous complaire en ceci; mais vous me forcez à vous dire, & même devant tout le monde, que je ne ſuis plus libre, & que ma foi eſt engagée pour jamais.

ORONTE.

Pour jamais! ſans mon conſentement?

VALERE.

Ne vous en prenez qu'à vous même de la démarche hardie que je viens de faire. Vous n'avez jamais voulu me marier. J'ay pris une femme ſans vôtre aveu. Mon Oncle & tous mes parens me l'ont conſeillé, & c'eſt en leur preſence que j'épouſai Julie, il y a huit jours.

ORONTE.

Je ſuis bien aiſe de ſçavoir cela, Monſieur le coquin, je ſçai les meſures que je dois prendre.

VALERE.

Toutes vos meſures ſeront inutiles. Je prie le Ciel de me confondre ſi je prens jamais une autre femme que Julie. Il n'y a rien à redire à cette alliance : Tout le monde connoit Julie pour une perſonne ſage & vertueuſe ; elle a de la naiſſance, & plus de bien qu'il n'en faut pour nous faire ſubſiſter l'un & l'autre ſans vous être à charge. Toute la terre ſera pour nous.

ORONTE.

J'enrage d'être contraint d'avoüer qu'il a raiſon, & que je ne puis, ſans injuſtice deſapprouver ce mariage.

LA COMTESSE.

Oh bien, je le ferai caſſer moi, puiſque vous êtes aſſez fou pour le confirmer.

VALERE.

Et de quel droit, Madame, s'il vous plaît?

LA COMTESSE.

De quel droit, ſcelerat ? Ah! tu ne le ſçais que trop!

Mr. MICHAUT.

Croyez-moy, Madame la Comteſſe, avallez doucement la Pilule.

LA COMTESSE.

Patience, il m'épouſera, ou je le ferai enlever.

Elle ſort.

ORONTE.

Laiſſons-la dire. C'eſt une femme qui parle. Nerine allez chercher Julie. Il faut faire les choſes de bonne grace, quand il n'y a pas moyen de s'en diſpenſer. Je vais luy dire moi-même, que je la reconnois pour ma belle-fille.

JULIE, *ſe démaſquant.*

Me voici, Monſieur, ſouffrez que je reçoive ce titre précieux, & que je vous proteſte que je ferai tout mon poſſible pour le meriter.

ORONTE.

Ah ah! ma belle-fille étoit de la maſcarade! Soyez la bien-venuë, Madame. Il n'eſt pas neceſſaire que je vous diſe rien de plus, & vous avez entendu tous nos diſcours.

JULIE.

Je ſuis penetrée de vos bontez, Monſieur, & vous ne vous repentirez point.....

VALERE.

Quelles actions de graces ne vous dois-je

point, mon pere!

ORONTE.

Laiſſons-là les complimens. Divertiſſons-nous pour celebrer ce mariage, & celui de ma fille avec Monſieur Michaut.

NERINE *à Iſabelle.*

Allons, à vous, Mademoiſelle, il faut ſauter le foſſé.

ISABELLE.

Puiſque vous êtes en train de pardonner, mon pere, & que vous avez tant d'indulgence pour mon frere & pour Julie, ſoufrez que je vous demande pour moy la même grace.

ORONTE.

Comment donc?

ISABELLE.

Je n'aime point Monſieur. Ne me contraignez pas à l'épouſer, ſi ma vie vous eſt chere. J'ai penſé la perdre dans une longue maladie qui n'a été cauſée que par le refus que vous avez fait de me donner à Cleon. Mais comptez que je vais mourir à vos genoux, ſi vous ne confirmez pas auſſi nôtre mariage.

ORONTE.

Si je ne confirme pas vôtre mariage, eſt-ce que vous l'auriez auſſi épouſé ſecrettement?

ISABELLE.

C'eſt avec une extrême confuſion, que je vous l'avoüe. Oüi, mon pere, Cleon eſt mon époux, il y a plus de ſix mois que

je

je ſuis ſa femme, & ma tante qui a bien voulu nous unir enſemble....

ORONTE.

Mon oncle, ma tante! Parbleu, je ſuis bien redevable à mon frere, & à ma ſœur, du ſoin qu'ils prennent de mes enfans. Voilà une affaire où il y a encore moins de remede qu'à l'autre, Monſieur Michaut, & je ne puis faire rompre ce mariage, ſans deshonorer ma fille.

Mr. MICHAUT.

Je n'ai donc qu'à prendre congé de l'honorable Compagnie.

ORONTE.

Allons, allons, je vois bien qu'il en faut paſſer par-là. Qu'on avertiſſe Cleon que je le reçoi pour mon gendre, à condition qu'il n'aura mon Bien qu'après ma mort.

CLEON *ſe demaſquant.*

J'accepte cette condition du meilleur de mon cœur, & je ſuis trop heureux que vous daigniez m'accorder Iſabelle, qui m'eſt cent fois plus précieuſe que tous les biens du monde.

ORONTE.

Ah! Monſieur, le Maître à danſer, vous montriez donc à ma fille, ſans ma permiſſion! Oh ça, mes enfans, je vous pardonne vos folies, mais à condition que vous me pardonnerez les miennes.

VALERE.

Comment donc, mon pere?

ORONTE.

Je ſuis marié ſecrettement auſſi, moi qui vous parle.

PASQUIN.

Sans nôtre conſentement?

ORONTE.

Je ne voulois point déclarer cette affaire de peur de vous chagriner; mais voici l'occaſion de nous excuſer tous mutuellement.

VALERE.

Faites-nous voir nôtre belle-mere, & nous la recevrons avec tout le reſpect, & toute la tendreſſe que nous vous devons.

ORONTE.

Elle eſt auſſi de la maſcarade, & c'eſt pour elle que j'avois fait la fête; daignez vous montrer, Madame, & recevoir ces jeunes époux vos enfans.

CELIMENE.

Je ſuis trop heureuſe d'entrer dans une ſi aimable famille. J'eſpere qu'ils ſeront auſſi contens de moi; que ſi j'étois leur propre mere.

PASQUIN.

Nerine, donnerons-nous nôtre conſentement à ce dernier mariage-là?

NERINE.

On pourroit le critiquer. Mais allons, il faut publier une Amniſtie generale.

JAVOTTE.

Mon papa, J'ai encore une grace à vous demander.

ORON-

ORONTE.

Comment, morbleu, petite friponne, vous êtes-vous auſſi mariée ſecrettement.

JAVOTTE.

Non, mon papa; je ne veux l'être que de vôtre main; mais je vous prie que ce ſoit bien-tôt.

ORONTE.

Nous verrons. Parbleu, c'eſt une rage qui a gagné toute ma famille.

PASQUIN.

L'Aſſemblée s'impatiente. Commençons le divertiſſement.

DIVERTISSMENT.

PASQUIN *chante.*

CHantons, chantons des nœuds ſecrets,
Formez par l'Enfant de Cythere.

CHOEUR.

Chantons, chantons des nœuds ſecrets,
Formez par l'Enfant de Cythere.

NERINE.

Quand on veut des plaiſirs parfaits,
Il faut les goûter & ſe taire.

CHOEUR.

Chantons, &c.

ISABELLE.

Vivez heureux, Amans diſcrets.

Les Amans d'aujourd'hui ne vous reſſemblent guere.

CHOEUR.

Chantons, &c.

PREMIERE ENTRE'E.

NADEMOISELLE SALLE' *chante.*

VOus qui ſans rien aimer cherchez toûjours à plaire,
Vous croyez vivre en liberté,
Apprenez que ce bien ſi vanté
N'eſt qu'un bonheur imaginaire.

Mille Tyrans nous bravent tour à tour.
La Fortune, l'Amour, le Dieu du mariage.
Mais de quelque côté que nôtre cœur s'engage,
Vivons toûjours ſous les Loix de l'Amour;
Il adoucit le plus rude eſclavage.

SECONDE ENTRE'E.

ORONTE *chante.*

J'Ai goûté les douceurs d'un aſſez long veuvage.
Ma femme étoit un vray dragon,

Et

Et quand elle partît, j'écoutai la raiſon,
Qui voulut me défendre un ſecond mariage:
J'avois juré de fuir cet écueil dangereux.
Malgré tous mes ſermens, l'hymen encor m'engage?
Et près de deux beaux yeux
A ſoixante ans j'ai fait naufrage.

BRANLE.

Premier Couplet.

PRofitez du temps des Amours,
Tendre & brillante jeuneſſe,
Livrez-vous à la tendreſſe,
Songez que les momens ſont courts;
Bientôt la froide vieilleſſe,
Succede au printemps de nos jours.

II.

Voulez-vous d'aimables inſtans,
Même après le mariage,
Fuyez l'ordinaire uſage;
Suivez la mode du vieux temps;
L'Amour ſe plaît en menage,
Tant que les maris ſont Amans.

III.

Où ſont-ils ces tendres Epoux?
Ils ne ſont plus à la mode.
Jamais la vieille méthode,
Me pourra revivre chez nous.

La nouvelle eſt plus commode.
On n'eſt ni tendre ni jaloux.

IV.

Autrefois après leur printemps
Les belles faiſoient retraite;
Mais aujourd'huy la Coquette,
Veut toûjours avoir des Amants.
Quand elle eſt vieille, elle achette
Ce qu'elle vendoit à vingt ans.

V.

Empreſſez à vous divertir
Nous cherchons l'Art de vous plaire,
Toûjours la Critique amere.
Craint de nous y voir réüſſir.
Pour la forcer à ſe taire,
Meſſieurs, daignez nous applaudir.

Fin du Divertiſſement.

ARLEQUIN SAUVAGE,

COMEDIE

EN TROIS ACTES,

Repreſentée par les Comediens Italiens de S. A. R. Monſeigneur le Duc d'Orleans, Regent.

*Par le Sieur D***.*

Suivant la Copie de Paris,

A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME.

ACTEURS

de la Comedie.

LELIO, Amant de Flaminia.

MARIO, autre Amant de Flaminia.

PANTALON, pere de Flaminia.

FLAMINIA, Amante de Lelio.

VIOLETTE, Suivante de Flaminia.

ARLEQUIN, Sauvage.

SCAPIN, Valet de Lelio.

UN MARCHAND.

UN PASSANT.

L'HYMEN.

L'AMOUR.

TROUPE d'Amours,

TROUPE de Plaisirs.

TROUPE d'Archers.

La Scene est à Marseille.

ARLEQUIN SAUVAGE

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIER.

LELIO, SCAPIN.

LELIO.

AS-tu tout préparé pour mon départ?

SCAPIN.

La Felouque eſt arrêtée, & vous pourrez partir demain à l'heure que vous voudrez.

LELIO.

Je prétends que le jour ne me retrouve pas dans Marſeille: tous les momens que je paſſe loin de Flaminia me ſemblent des ſie-

ſiécles; & je me livrerois avec plaiſir à la fureur des tempêtes, ſi elles me pouſſoient vers cette Belle avec plus de rapidité.

SCAPIN.

Laiſſons-la les tempêtes c'eſt une voiture trop incommode; l'experience que nous en avons faite dans notre naufrage, ne doit nous laiſſer aucune tentation pour leur ſecours. Conſultez un peu vôtre Sauvage ſur cela.

LELIO.

Il eſt vrai que ſa frayeur étoit grande; & ſi j'avois pû rire dans le peril où nous étions, je me ſerois diverti de ſa colere, & des injures qu'il me diſoit à cauſe du danger où je l'avois expoſé.

SCAPIN.

Il fut pourtant le moins embaraſſé; dès que le vaiſſeau fut échoüé, il n'attendit pas la chaloupe pour ſe ſauver, mais il ſe jetta à la nage, & fut le premier hors de danger, ſans s'embaraſſer de ceux qu'il y laiſſoit.

LELIO.

A propos d'Arlequin, où l'as-tu laiſſé?

SCAPIN.

Il eſt dans l'admiration de tout ce qu'il voit, & vous ririez de ſon étonnement.

LELIO.

Je l'imagine aſſez: c'eſt pour m'en ménager le plaiſir, que j'ai défendu de l'inſtruire de nos coûtumes. La vivacité de ſon eſprit qui brilloit dans l'ingenuité de ſes

ſes réponſes, me firent naître le deſſein de le mener en Europe avec ſon ignorance. je veux voir en lui la nature toute ſimple oppoſée parmi nous aux Loix, aux Arts & aux Sciences; le contraſte ſans doute ſera ſingulier.

SCAPIN.

Des plus ſinguliers.

LELIO.

Vas tout préparer pour demain; je vais chercher dans cette campagne un homme avec qui j'ai quelques affaires.

SCENE II.

MARIO, LELIO.

MARIO.

JE commence à croire ſerieuſement, que les mariages ſont écrits dans le Ciel, & qu'ils s'acompliſſent ſur la terre. A peine Flaminia eſt dans cette Ville, que je l'aime. Je parle, & ſon pere me l'accorde: voilà mener les choſes du bon pied. Mais que vois-je! N'eſt-ce pas Lelio? Oüi, c'eſt lui même. Seigneur Lelio?

LELIO.

Ah! mon cher ami, eſt-ce vous?

MA-

MARIO.

Je ſuis charmé de vous voir; perſonne n'a pris plus de part à votre malheur que moi. Pardonnez à mon empreſſement. Votre naufrage a-t-il été auſſi funeſte à votre fortune que l'on me l'a écrit d'Eſpagne?

LELIO.

J'y devois tout perdre; mais heureuſement j'ai retrouvé ce que j'avois de plus precieux, & ce que j'y ai perdu n'eſt pas conſiderable.

MARIO.

Voilà la nouvelle du monde qui pouvoit le plus me flater, & je vous en felicite de tout mon cœur. Mais par quelle avanture êtes-vous dans cette Ville?

LELIO.

Par l'impatience de voir un objet aimable qui m'appelle en Italie. Je l'aimois avant mon voyage; le pere me l'avoit accordée, & nous étions ſur le point d'être heureux, lorſque je me vis obligé d'aller aux Indes, pour y recueillir une riche ſucceſſion. Comme je trouvai les choſes en régle, j'y eus bientôt fini mes affaires. je partis: j'ai fait naufrage ſur la côte d'Eſpagne. Après en avoir ramaſſé les débris, & donné ordre à quelques affaires, je me ſuis embarqué ſur un vaiſſeau de cette Ville, pour paſſer d'ici en Italie.

MARIO.

Je ſuis charmé de tout ce que vous me dites.

tes. Pour vous rendre confidence pour confidence, je vous dirai que je ſuis amoureux auſſi, & que je vais me marier.

LELIO.

Comme je ſuis perſuadé que vous faites un choix digne de vous, je vous en felicite de tout mon cœur.

MARIO.

La perſonne eſt aimable, riche & d'un bon caractere.

LELIO.

C'eſt tout ce que l'on peut ſouhaiter. Eſt-elle de cette Vilie?

MARIO.

Non, elle eſt Italienne; c'eſt la fille d'un de mes amis. Des affaires importantes l'ont appellé ici, où il eſt depuis quinze jours avec cette aimable perſonne. Comme il eſt logé chez moi, j'ai eu occaſion de la voir ſouvent : elle m'a plû, je l'ai dit au pere, il me l'accorde; voilà en deux mots toute mon hiſtoire.

LELIO.

Je ſouhaite que la poſſeſſion de cette charmante perſonne, & le temps que vous aurez de vous mieux connoître, ne faſſe qu'augmenter vos feux.

MARIO.

J'eſpere d'eſtre heureux avec elle. Mais vous me ferez bien l'honneur d'aſſiſter à ma nôce.

LELIO.

Je m'y convierois de moi-même, ſi je pou-

pouvois. Vous aimez, & vous connoiſſez l'inquietude des amans, lorſqu'ils ſont éloignez de ce qu'ils aiment; ainſi je n'ai beſoin que de mon amour pour me juſtifier auprès de vous: j'ai quelques affaires dans cette Ville, auſquelles il faut que je donne ordre, & je parts demain. Adieu, je ſuis obligé de vous quitter; j'aurai l'honneur de vous embraſſer chez vous avant que de partir.

MARIO.

Je ſuis fâché de ne pouvoir pas vous arrêter, mais il faut vous laiſſer libre. Adieu.

SCENE III.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

Alons. Mais voilà Arlequin.

ARLEQUIN.

Les ſottes gens que ceux de ce Païs: les uns ont de beaux habits qui les rendent fiers; ils levent la tête comme des Autruches, on les traîne dans des cages, on leur donne à boire & à manger, on les met au lit, on les en retire; enfin on diroit qu'ils n'ont ni bras ni jambes pour s'en ſervir.

LELIO.

Le voilà dans les reflexions, il faut que je m'amuſe un moment de ſes idées. Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah! te voilà: bon jour, mon ami.

LELIO.

A quoi penſes-tu donc?

ARLEQUIN.

Je penſe que voici un mauvais Pays, & ſi tu m'en crois, nous le quitterons bien vîte.

LELIO.

Pourquoy?

ARLEQUIN.

Parce que j'y vois des Sauvages inſolens qui commendent aux autres, & s'en font ſervir; & que les autres, qui ſont en plus grand nombre, ſont des lâches, qui ont peur, & font le métier des bêtes: je ne veux point vivre avec de telles gens.

LELIO

Tu loüeras un jour ce que ton ignorance te fait condamner aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Je ne ſçai; mais vous me paroiſſez de ſots animaux.

LELIO.

Tu nous fais beaucoup d'honneur. Ecoutes, tu n'es plus parmi des Sauvages, qui ne ſuivent que la nature brute & groſſiere, mais parmi des Nations civiliſées.

AR-

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela, des Nations civiliſées?

LELIO.

Ce ſont des hommes qui vivent ſous des Loix.

ARLEQUIN.

Sous des Loix. Et quels Sauvages ſont ces gens-là.

LELIO.

Ce ne ſont point des Sauvages, mais un ordre puiſé dans la raiſon, pour nous retenir dans le devoir, & rendre les hommes ſages & honnêtes gens.

ARLEQUIN.

Vous naiſſez donc fous & coquins dans ce pays?

LELIO.

Pourquoy le penſes-tu?

ARLEQUIN.

Il n'eſt pas bien difficile de le deviner. Si vous avez beſoin de Loix pour être ſages & honnêtes gens, vous êtes fous & coquins naturellement: cela eſt clair.

LELIO.

Bon: nous naiſſons avec nos deffauts comme tous les hommes. La raiſon ſeule ſoûtenuë d'une bonne éducation peut les reformer.

ARLEQUIN.

Vous avez donc de la raiſon?

LELIO.

Belle demande! Sans doute.

AR-

ARLEQUIN.

Et comment eſt faite votre raiſon?

LELIO.

Que veux-tu dire?

ARLEQUIN.

Je veux ſçavoir ce que c'eſt que votre raiſon,

LELIO.

C'eſt une lumiere naturelle, qui nous fait connoître le bien & le mal, & qui nous apprend à faire le bien & à fuir le mal.

ARLEQUIN.

Eh mor-non de mavie, votre raiſon eſt faite comme la nôtre.

LELIO.

Apparemment, il n'y en a pas deux dans le monde.

ARLEQUIN.

Mais puiſque vous avez de la raiſon, pourquoi avez-vous beſoin de Loix, car ſi la raiſon apprend à faire le bien & à fuir le mal, cela ſuffit, il n'en faut pas davantage.

LELIO.

Tu n'en ſçais pas aſſez pour comprendre l'utilité des Loix: elles nous apprennent à faire un bon uſage de la vie pour nous & pour nos freres; l'éducation que l'on nous donne nous rend plus aimables à leur égard. Si nous leur offrons quelque choſe, nous l'accompagnons de complimens & de politeſſes qui donnent un nouveau prix à la choſe.

ARLEQUIN.

Cela eſt drôle. Fais-moi un peu un compliment, afin que je ſache ce que c'eſt.

LELIO.

Suppoſons que je te veux donner à dîner.

ARLEQUIN.

Fort bien.

LELIO.

Au lieu de te dire groſſierement: Arlequin, viens dîner avec moi; je ta ſalue poliement, & je te dis: mon cher Arlequin, je vous prie très-humblement de me faire l'honneur de venir dîner avec moy.

ARLEQUIN.

Mon cher Arlepuin, je vous prie très-humblement de me faire l'honneur de venir dîner avec moy. Ah, ah, ah! la drôle de choſe qu'un compliment!

LELIO.

Vous ne ſerez pas traité auſſi-bien que vous le meritez.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut rien, ôtes-le de ton compliment.

LELIO.

Je voudrois bien vous faire meilleure chere.

ARLEQUIN.

Eh-bien! fais-la moi meilleure, & laiſſe tout ce diſcours inutile.

LELIO.

Ce que je te dis n'empêche pas que je ne te faſſe bonne chere ; ce n'eſt que pour te faire comprendre que je t'aime tant, & que mon eſtime pour toi eſt ſi forte, que je ne trouve rien d'aſſez bon pour toy.

ARLEQUIN.

Tu me crois donc bien friand. Allons, je te paſſe le compliment, puiſqu'il n'empêche point que tu ne me faſſe bonne chere ? quoiqu'à te parler franchement, j'aurois bien autant aimé que tu m'euſſes dit ſans façon, que tu me vas bien traiter.

LELIO.

C'eſt-là le moindre avantage que l'éducation produit chez les hommes

ARLEQUIN.

A te dire la verité, je trouve cet avantage bien petit.

LELIO.

Elle nous rend humains & charitables.

ARLEQUIN.

Bon cela.

LELIO.

Elle nous fait entrer dans les peines d'autruy.

ARLEQUIN.

Bon, bon.

LELIO.

Elle nous engage à prévenir leurs beſoins.

ARLEQUIN.

Cela eſt excellent.

LELIO.

A proteger l'innocence, à punir les vices. C'eſt par elle que dans ce pays on trouve à ſa porte tout ce que l'on a beſoin, ſans ſe donner la peine de l'aller chercher. on n'a qu'à parler, & ſur le champ on voit cent perſonnes qui courent pour prévenir vos beſoins.

ARLEQUIN.

Quoi! l'on vous apporte ici tout ce que vous demandez pous vous épargner la peine de l'aller chercher vous-même.

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Je ne m'étonne donc plus ſi tu fais ſi bonne chere, & je commence à voir que dans le fond vous ne valez rien, mais que les Loix vous rendent meilleurs & plus heureux que nous; puiſque cela eſt ainſi je te ſuis bien obligé de m'avoir amené dans ton Pays: pardonne à mon ignorance tu vois bien qu'à voir tout ce que vous faites, je ne pouvois pas m'imaginer que vous fuſſiez ſi honnêtes gens.

LELIO.

Je le ſçay. Retourne au Logis: je te diray le reſte une autre fois.

ARLEQUIN.

Ce Pays-cy eſt original: qui diable auroit jamais deviné qu'il y eut eu des hommes

mes dans le monde qui euſſent beſoin de Loix pour devenir bons?

SCENE IV.

PANTALON, FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

PANTALON.

QUe dites-vous de ce pays-cy, ma fille?

FLAMINIA.

Qu'il eſt charmant, mon Pere.

PANTALON.

Aimeriez-vous à y reſter?

FLAMINIA.

Beaucoup, mon Pere.

PANTALON.

Eh-bien, vous y reſterez: notre Hôte, le Seigneur Mario, vous aime, il vous demande en mariage, & je vous ai promiſe.

FLAMINIA.

Ciel! que m'apprenez-vous? Et Lelio?

PANTALON.

Il le faut oublier; il a perdu ſon bien par un naufrage, & ſon état ne vous permet plus de penſer à luy, ni luy à vous.

FLAMINIA.

Et qu'importe de ſon eſtat, s'il m'aime toûjours, & s'il eſt toûjours aimable? Il peut avoir perdu ſon bien, mais ſon merite luy reſte.

PANTALON.

C'eſt perdre ſon merite que de perdre ſon bien.

FLAMINIA.

Oüy, pour une autre ame que pour la mienne. Si ſes malheurs ſont vrais, ils me donneront le plaiſir de le retirer des mains de la mauvaſe fortune, pour luy rendre par celles de l'amour ce que la tempête luy a ravi.

PANTALON.

Conſultez moins votre cœur que votre raiſon; ce n'eſt que d'elle dont vous avez beſoin aujourd'huy.

FLAMINIA.

Mon cœur & ma raiſon ſont d'accord.

Arlequin pendant cette Scene ſe promene ſur le Theatre, & va donner dans le nez de Pantalon.

SCENE V.

ARLEQUIN, PANTALON, FLAMINIA, VIOLETTE.

ARLEQUIN.

Oh, le plaisant animal! je n'en ay jamais vû comme celuy là. Ah, ah, ah, la ridicule figure!

PANTALON.

Qui est cet impertinent?

ARLEQUIN.

Dis-moy; comment appelles-tu cette beste-là?

FLAMINIA.

Vous estes un insolent, c'est un homme respectable, qui vous fera roüer de coups, si vous n'y prenez garde.

AREQUIN.

Luy, un homme: ah, ah, la drole de figure! Dis-moy, Barbette, de qu'elle diable d'espece est-tu donc? car je n'ay jamais vû d'hommes, ni de bestes faits comme toy.

PANTALON.

Maraut, si tu ne te retires, tu pourras bien avec ta Barbette t'attirer une volée de coups de bâtons.

ARLEQUIN.

Quels diables de gens ſont donc ceux-cy? ils ſe fâchent de tout: je t'appelle Barbette, parce que tu as une barbe longue, longue.

VIOLETTE.

Ne lui faites point de mal, Monſieur, ne voïez-vous pas que c'eſt un pauvre innocent?

ARLEQUIN

Elle eſt bonne celle-là; elle ſçait apparemment mieux les Loix que les autres.

FLAMINIA.

Le pauvre homme a l'eſprit troublé.

ARLEQUIN.

Vous en avez menti; je ſuis un homme ſage, un ignorant à la verité, un âne, une bête, un ſauvage qui ne connoît point de Loix, mais d'ailleurs un très-galand homme, plein d'eſprit & de merite.

FLAMINIA.

Je le crois, mon ami. Cet homme-là me fait peur.

PATALON.

Un homo ſavio, de ſpirito, un ignorante, un aſino, una beſtia, ma pur hommo de grand merito, ah, ah, ah!

FLAMINIA.

Il y a qu'elque choſe de ſingulier en luy. Ecoute, mon ami, de quel pays es-tu?

ARLEQUIN.

Moi? je ſuis d'un grand bois où il ne croît que des ignorans comme moi, qui

ne

ne ſçavent pas un mot de Loix; mais qu'i ſont bons naturellement. Ah ah, nous n'avons pas beſoin de leçons nous autres, pour connoiſtre nos devoirs; nous ſommes ſi innocens, que la raiſon ſeule nous ſuffit.

FLAMINIA.

Si cela eſt, vous en ſçavez beaucoup. Mais comment êtes-vous venu ici?

ARLEQUIN.

Je ſuis venu dans un grand canot long, long, pouf, il étoit long comme le diable, nous y étions moi & puis le Capitaine, & puis trois autres Nations que lon appelle les Matelots, les Soldats & les Officiers.

FLAMINIA.

Sa ſimplicité eſt extrême: c'eſt un Sauvage, comme il le dit, qui ne ſçait rien encore de nos mœurs.

ARLEQUIN.

Oh pour cela pas un mot: tout ce que je ſçai, c'eſt que vous naiſſez fous & coquins, mais que le Loix vous rendent ſages & honnêtes gens. C'eſt le Capitaine qui me l'a apris; il les ſcait bien lui les Loix. Les ſçais-tu bien auſſi toi?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Tu es donc de ces honnêtes filles qui offrent aux paſſans ce qui leur fait plaiſir?

FLAMINIA.

Tu me fais bien de l'honneur.

ARLEQUIN.

Je crois que cette grace-là les ſçait mieux que toi

FLAMINIA.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce qu'elle eſt bonne, & qu'elle n'a pas voulu que tu me fis du mal. Dis-moi, je la trouve jolie, crois-tu qu'elle m'aime;

FLAMINIA.

Elle vous aimera ſi elle vous trouve aimable: eſſayez. (*a part*) Il faut que je me divertiſſe aux dépens de Violette.

ARLEQUIN.

Elle eſt appetiſſante. Je vous trouve bien aimable, & je n'ai jamais vû de fille qui m'ait plû davantage, en verité.

VIOLETTE.

Vous êtes bien obligeant, Monſieur.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis point Monſieur, je m'appelle Arlequin.

VIOLETTE.

Arlequin: que ce nom eſt joli!

ARLEQUIN.

Oüi. Et le vôtre eſt-il auſſi joli que vous? Dites-le moi, je vous en prie.

VIOLETTE.

Je me nomme Violette.

ARLEQUIN.

Violette, le charmant petit nom : il vous convient bien; vous êtes si fleurie, que vous devez être de la race des fleurs.

FLAMINIA.

Comment! cela est dit avec esprit.

PANTALON.

J'ai entendu dire que les Sauvages parloient toujours par metaphore.

FLAMIMIA.

Il est fort joli.

ARLEQUIN *à Violette.*

Vous entendez bien, cette fille me trouve joli: me trouvez-vous joli, vous?

VIOLETTE.

Oüi.

ARLEQUIN.

Vous m'aimez donc; car on doit aimer ce que l'on trouve joli.

VIOLETTE.

On n'aime pas si facilement dans ce pays, il faut bien d'autres choses.

ARLEQUIN.

Eh que faut-il de plus? Vous verrez que c'est encore là un tour des Loix que je n'entends pas; foin de mon ignorance. Ecoutez, je ne sçai qu'aimer, s'il faut quelque autre chose pour se rendre aimable, aprenez-le moi, & je le ferai.

VIOLETTE.

Il faut dire de jolies choses, faire des caresses tendres.

ARLEQUIN.

Pour des carreſſes, je ſçai ce que c'eſt, & je vous en ferai tant que vous voudrez. Quant aux jolies choſes, je ne les ſçai pas, en verité, mais commençons toujours par les careſſes, en attendant que j'aye apris le reſte.

VIOLETTE.

Non pas cela; il faut au contraire commencer par les jolies choſes, afin de gagner le cœur de ſa Maîtreſſe, & obtenir d'elle la permiſſion de luy faire des careſſes.

ARLEQUIN.

Mais comment diable voulez-vous que je vous les diſe, ces jolies choſes? je ne les ſçai pas: aprenez-les moi? & je vous les dirai.

VIOLETTE.

Ce n'eſt point à moy à vous les apprendre.

ARLEQUIN.

Eh comment ferai-je donc?

FLAMINIA.

Le voilà bien embarraſſé. Ecoute, dire de jolies choſes, c'eſt loüer la beauté de ſa Maîtreſſe, la comparant avec eſprit à ce qu'on voit de plus beau; lui vanter ſes feux & la ſincerité de l'amour que l'on ſent pour elle.

ARLEQUIN.

Eh ventre de moi, nous en diſons donc de jolies choſes, lorſque nous ſommes dans nos bois. Peſte de ma bêtiſe: ecoutez

tez ſeulement, je vais vous dire les plus jolies choſes du monde : écoutez, écoutez bien.

VIOLETTE.

J'écoute.

ARLEQUIN.

Vous êtes plus belle que le plus beau jour ; vos yeux ſont comme le Soleil & la Lune lorſqu'ils ſe levent : votre nez eſt comme une montagne éclairée de leurs rayons, & votre viſage une plaine charmante, où l'on voit naître des fleurs de tous les côtez. Eh bien! cela n'eſt-il pas joli?

VIOLETTE.

Pas trop : je ſerois horrible, ſi j'étois faite comme vous dites-là. Deux grands yeux comme le Soleil & la Lune, un nez comme une montagne, fi! je ferois peur.

ARLEQUIN.

Vous ne trouvez donc pas cela beau.

VIOLETTE.

Non.

ARLEQUIN.

Je ne ſçai qu'y faire ; je n'en ſçai pas davantage. Tenez, cela me broüille, donnez-moi le tems d'aprendre ces jolies choſes que je ne ſçai pas ; & en attendant, faiſons l'amour comme on le fait dans les bois, aimons-nous à la Sauvage.

FLAMINIA.

Arlequin a raiſon, Violette ; tu dois

faire l'amour à ſa maniere, juſqu'à ce qu'il ſache la tienne.

ARLEQUIN.

Oüi, car ma maniere eſt facile: on la ſçait, celle-là, ſans l'avoir appriſe. Allons, dans mon païs on preſente une allumette aux filles: ſi elles la ſoufflent, c'eſt une marque qu'elles veulent vous accorder leurs faveurs; ſi elles ne la ſouflent pas, il faut ſe retirer. Cette methode vaut bien celle de ce pais; elle abrege tous les diſcours inutils.

Il allume une allumette.

PANTALON.

Que dis-tu de la conquête de Violette?

FLAMINIA.

Elle n'eſt pas brillante; mais elle eſt plus aſſurée que la plûpart de celles dont nos beautez ſe flatent.

Arlequin avec l'allumette.

ARLEQUIN.

Voici une ceremonie ſans compliment qui vaut mieux que toutes celles de ce pais.

Il preſente l'allumette, Violette la ſouffle.

Ah! quel plaiſir! Allons, ne perdons point de tems: Il ne s'agit plus de complimens ici, venez ma belle.

Il l'emporte dans ſes bras.

VIOLETTE.

Ah! ah! Monſieur, au ſecours.

PAN-

PANTALON.

Tout beau, Arlequin, ce n'eſt pas comme cela qu'il faut s'y prendre.

ARLEQUIN.

Pourquoi m'ôtes-tu cette fille?

PANTALON.

Parce que la violence n'eſt pas permiſe.

ARLEQUIN.

Je ne lui fais pas violence, elle le veut bien, puiſqu'elle a ſouffié mon allumette.

PANTALON.

Tu vois pourtant qu'elle crie.

ARLEQUIN.

Bon, elles ſont toutes comme cela, il n'y faut pas prendre garde.

FLAMINIA.

On ne va pas ſi vîte dans ce païs.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela me fait; ne ſommes-nous pas convenus de faire l'amour à la ſauvage?

FLAMINIA.

Oüi, mais non pas pour l'allumette; cela feroit tort à Violette.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi? n'eſt-elle pas la maîtreſſe de faire ce qui lui fait plaiſir, lorſque la choſe ne fait mal à perſonne?

FLAMINIA.

Non, cela eſt défendu.

ARLEQUIN.

Vous êtes des foux; de défendre ce qui vous fait plaiſir.

FLAMINIA.

Ecoute, si tu es sage, je te donnerai Violette. Tu vois bien cette Maison?

ARLEQUIN.

Oüi.

FLAMINIA.

C'est-là où Violette & moi demeurons, viens nous y voir, & nous t'apprendrons à faire l'amour à la maniere du païs.

ARLEQUIN.

Allons.

FLAMINIA.

Non pas à present, tu viendras une autre fois.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi pas à present?

FLAMINIA.

Parce que Violette a des affaires.

ARLEQUIN.

Mais je n'en ai point moi, d'affaires.

FLAMINIA.

Je le crois; mais Violette en a, & tu dois avoir de la complaisance pour elle.

ARLEQUIN.

Cela est-il joli, d'avoir de la complaisance?

FLAMINIA.

Sans doute, il n'y a rien de plus joli.

ARLEQUIN.

Allez donc faire vos affaires; mais faites vîte; car je suis pressé.

VIOLETTE.

Adieu, Arlequin.

Arlequin reste seul.

SCE-

SCENE VI.

ARLEQUIN, UN MARCHAND.

LE MARCHAND.

MOnſieur, voulez-vous acheter quelque choſe?

ARLEQUIN.

Eh.

LE MARCHAND.

Si vous voulez de ma marchandiſe, voyez.

Il déploye ſa boutique.

ARLEQUIN.

Pourquoi me fais-tu voir cela?

LE MARCHAND.

Afin que vous voyez s'il y a quelque choſe qui vous faſſe plaiſir.

ARLEQUIN.

Et s'il y a quelque choſe qui me faſſe plaiſir, tu me le donneras.

LE MARCHAND.

Avec joye, je ne demande pas mieux.

ARLEQUIN.

Le Capitaine a raiſon, il ne ment pas d'un mot. Et tu vas donc par le païs porter

ter ces choſes, pour chercher des gens qui les prennent ?

LE MARCHAND.

Oüi, Monſieur, il le faut bien.

ARLEQUIN.

Les bonnes gens ! les bonnes gens ! & la belle choſe que les Loix !

LE MARCHAND.

Voyez donc, Monſieur, ce qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Cela me paſſe. Voyons.

Il regarde avec beaucoup de jeu : il voit le portrait d'une femme, qu'il croit être une femme veritable.

Ah ! qu'eſt-ce que cela ? une femme ? qu'elle eſt petite !

LE MARCHAND.

Elle eſt jolie, n'eſt-ce pas ?

ARLEQUIN *la careſſe.*

Petite ma mour.

Il la careſſe.

Qu'elle eſt gentille ! Mais comment diable l'a-t'on pû faire tenir-là ?

LE MARCHAND.

Ah, ah ! vous vous divertiſſez.

ARLEQUIN.

Je ne comprends pas qu'il puiſſe y avoir de ſi petites femmes. Fait-on celles-là comme les autres ?

LE MARCHAND *lui montre un pinceau.*

Voilà avec quoi on les fait.

ARLEQUIN.

Eh comment nommes-tu cela?

LE MARCHAND.

Un pinceau.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah! la plaiſante choſe, & les drôles d'inſtrumens que ceux dont on fabrique ici les hommes: ah! ma foi, ce pais eſt original en toute choſe. Dis-moi; mon ami, t'a-t-on fait auſſi avec un pinceau?

LE MARCHAND.

Moi?

ARLEQUIN.

Oüi toi.

LE MARCHAND.

Moi! Si l'on m'a fait avec un pinceau? ah, ah, ah, ah! Et vous a-t-on fait avec un pinceau?

ARLEQUIN.

Bon? je ſuis d'un pais d'ignorans, ignorantiſſimes, où les hommes ſont ſi bêtes, qu'ils n'en ſçauroient faire d'autres ſans femmes.

LE MARCHAND.

Effectivement, voilà une grande ignorance, nous en ſçavons bien davantage ici, comme vous voyez.

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte, ſi j'y comprends rien.

LE

LE MARCHAND.

Allons, Monſieur, voyez ce qui vous fait plaiſir.

ARLEQUIN.

Tout me fait plaiſir.

LE MARCHAND.

Eh bien, prenez tout.

ARLEQUIN.

Mais tu n'auras rien après.

LE MARCHAND.

Tant mieux; un Marchand ne demande pas mieux que de ſe défaire de ſa marchandiſe.

ARLEQUIN.

Tu te nommes donc un Marchand?

LE MARCHAND.

Oüi.

ARLEQUIN.

Je ſuis bien aiſe de ſçavoir le nom d'un ſi bon homme. Donne. Voilà une bonté ſans exemple: le Capitaine eſt trop aimable, de m'avoir conduit chez de ſi bonnes gens.

Il prend tout.

LE MARCHAND.

Mais combien m'en voulez-vous donner?

ARLEQUIN.

Moi? je n'ai rien à te donner, & j'en ſuis bien fâché; car je ſuis naturellement bon, quoique je ne ſache pas les Loix.

LE

LE MARCHAND.

Ce n'eſt pas là mon compte, il me faut cinq cens francs.

ARLEQUIN.

Je veux mourir ſi j'ai un franc, ni ſi je ſçai ſeulement ce que c'eſt.

LE MARCHAND.

Rendez-moi donc ma marchandiſe.

ARLEQUIN.

Bon, tu veux rire.

LE MARCHAND.

Je ne ris point: rendez ce que vous avez à moi, ou je m'irai plaindre.

ARLEQUIN.

Eh à qui!

LE MARCHAND.

Au Juge.

ARLEQUIN.

Quel animal eſt-ce que cela?

LE MARCHAND.

C'eſt un honnête homme qui fait executer les Loix, & pendre ceux qui y manquent, entendez-vous?

ARLEQUIN.

Ainſi ſi tu manquois à la Loi, il te feroit pendre.

LE MARCHAND.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il feroit fort bien: à ce que je vois, la bonté des gens de ce païs n'eſt pas volontaire, on les fait être bons par force.

LE MARCHAND.

Allons, Monſieur, je ne ris pas, payez-moi, ou rendez-moi ma marchandiſe.

ARLEQUIN.

Je meure, ſi j'entends rien de ce que tu dis : payez-moi, donnez-moi des francs. Quel diable de galimatias eſt-ce cela?

LE MARCHAND.

Ah! que de raiſons.

ARLEQUIN.

Pourquoi te fâches-tu? tu m'es venu offrir ta marchandiſe de bonne amitié, je l'ai priſe pour te faire plaiſir, & à preſent tu te mets en colere contre moi, fi! cela eſt vilain.

LE MARCHAND.

Vous n'êtes qu'un fripon; & ſi vous ne me rendez promptement ce que vous avez à moi, je. . . . .

ARLEQUIN.

Hola ho! Si tu ne t'en vas bien vîte, je t'aſſommerai.

LE MARCHAND.

Comment, eſt-ce ainſi que l'on paye les gens? au voleur.

Il ſe jette ſur Arlequin, qui le charge.

Au ſecours; miſericorde.

ARLEQUIN.

Il faut que j'arrache la chevelure à ce coquin.

Il leve le ſabre, & le Marchand abandonne ſa perruque en fuyant.

LE

LE MARCHAND.

Ah mon Dieu! me voilà ruiné.

SCENE VII.

ARLEQUIN *seul.*

OH, oh! Qu'eſt-ce donc que cela? Cette chevelure n'eſt point naturelle... Comment diable, à ce que je vois, les gens d'ici ne ſont point tels qu'ils paroiſſent, & tout eſt emprunté chez eux, la bonté, la ſageſſe, l'eſprit, la chevelure. Ma foi, je commence tout de bon à avoir peur, me voyant obligé de vivre avec de tels animaux: allons trouver le Capitaine, pour ſçavoir de lui ce que c'eſt que tout cela.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCHENE PREMIERE

ARLEQUIN *seul.*

LE Capitaine m'a dit que les gens de ce pays étoient bons, & je les trouve tous méchans comme des diables; cela viendroit-il de mon ignorance?

SCENE II.

ARLEQUIN, Troupe D'ARCHERS, LE MARCHAND.

UN ARCHER.

Voila un homme qui reſſemble à celui dont on nous a fait le portait: abordons-le. Bon jour, mon ami.

ARLEQUIN.

Bonjour.

Il tourne autour d'eux, & les regarde.

Voila

Voila des Sauvages de mauvaiſe mine.

L'ARCHER

N'avez-vous point vû paſſer un Marchand?

ARLEQUIN.

Qui portoit de la marchandiſe pour atraper les paſſans.

L'ARCHER.

Cela peut bien être.

ARLEQUIN.

Un petit vilain homme.

L'ARCHER.

Juſtement.

ARLEQUIN.

Ah, ah! je l'ai vû; il m'a joüé un tour du diable.

L'ARCHER.

Voyez ce coquin.

ARLEQUIN.

Il m'a fait, je vous dis, un tour exécrable; mais il l'a bien payé; car je n'aime pas que l'on ſe mocque de moi.

L'ARCHER.

Vous avez raiſon. Voyez ſi ce n'eſt pas un fripon: il nous a dit que vous lui aviez pris ſa marchandiſe, & que vous n'avez pas voulu la luy payer.

ARLEQUIN.

Il vous l'a dit?

L'ARCHER.

Oüi.

ARLEQUIN.

J'en ſuis bien aiſe, il vous a dit la ve-

rité. Et vous a-t-il dit auſſi que je l'ai bien battu ?

L'ARCHER.

Oüi, il nous a rendu compte de tout fort exactement.

ARLEQUIN.

Cela me ſurprend, je ne lui croyois pas tant de bonne foi. Ce coquin m'eſt venu offrir ſa marchandiſe : il m'a tant prié de la prendre, que je l'ai priſe pour luy faire plaiſir : après cela ce belître vouloit que je lui donnaſſe des francs. Si j'en avois eu, je lui en aurois donné de bon cœur ; mais je ne ſçai pas même ce que c'eſt Il s'eſt fâché parce que je n'avois pas de francs à lui donner, & il vouloit que je lui rendiſſe ſa marchandiſe : cela m'a mis en colere, parce que je voyois qu'il ſe mocquoit de moi ; ainſi je lui ai donné tant de coups de bâton, que je l'aurois aſſommé s'il n'avoit pas pris la fuite

L'ARCHER.

Fort bien.

ARLEQUIN,

Oh le voilà : écoutes, belître, n'eſt-il pas vrai que tu es venu m'offrir ta marchandiſe ?

LE MARCHAND.

Oüi : eh-bien que voulez-vous dire ? Meſſieurs, c'eſt-là le voleur.

ARLEQUIN.

Que je l'ai priſe.

LE MARCHAND.

Oüi.

ARLEQUIN.

Q'après cela tu voulois que je te donnaſſe des francs, ou que je te rendiſſe ta marchandiſe.

LE MARCHAND.

Aſſurément, j'en voulois cinq cent francs; & c'étoit ſon prix.

ARLEQUIN.

Ecoutez bien: ne t'ai-je pas dit que je n'avois point de francs?

LE MARCHAND.

Oüi.

ARLEQUIN.

Ne t'ai-je pas dit auſſi que je ne voulois pas te rendre ta marchandiſe?

LE MARCHAND.

Ouï.

ARLEQUIN.

Ne n'es-tu pas fâché, parce que je n'avois pas des francs, & que je ne voulois pas te rendre ta marchandiſe?

LE MARCHAND.

Aſſurément que je me ſuis fâché, n'avois-je pas raiſon?

ARLEQUIN.

Ecoutez bien, écoutez bien, Meſſieurs, ne t'ai-je pas donné à la place des cinq cens francs cinq cens coups de bâton?

LE MARCHAND.

Si je l'avois oublié, mes épaules m'en feroient bien ſouvenir.

ARLEQUIN.

Eh-bien, vous voyez que je ne men pas d'un mot; je ne le fais pas parler.

L'ARCHER.

Nous le voyons

LE MARCHAND.

Il ne faut point d'autres preuves, Meſſieurs, que ſa propre confeſſion.

L'ARCHER.

Nous ſommes ſuffiſamment inſtruits, & l'on vous rendra juſtice.

ARLEQUIN. *à l'Archer.*

Ecoutez, ce fripon ne ſçait la Loi qu'à moitié ſçavez vous ce que je veux faire

L'ARCHER.

Que voulez-vous faire?

ARLEQUIN.

Je veux aller trouver le Juge, pour lui faire donner encore une leçon des Loix.

L'ARCHER.

Vous avez raiſon: venez avec nous, nous allons vous y mener.

ARLEQUIN.

Je ne puis pas à preſent.

L'ARCHER.

Il faut bien que vous le puiſſiez; car cela eſt neceſſaire.

ARLEQUIN.

Non, vous dis-je, je ne le puis pas en vérité, j'ai des affaires.

L'ARCHER.

Vous les ferez une autre fois.

ARLEQUIN.

Oh non, la choſe preſſe; je ſuis amoureux d'une jolie fille : lorſque je l'aurai vûë, e vous irai trouver, ſi je le puis.

L'ARCHER.

Allons, Monſieur le fipon, vous faites 'innocent; je vous connois, marchez.

ARLEQUIN.

Que veux donc dire cela?

L'ARCHER.

Cela veut dire qu'il faut venir en priſon.

ARLEQUIN.

Je n'y veux pas aller moi.

L'ARCHER.

On vous y fera bien aller.

ARLEQUIN.

Si tu me fâches, je prierai le Juge de te lonner auſſi une leçon des Loix.

L'ARCHER.

Marche : il va t'en faire donner une, près laquelle tu n'en auras pas beſoin d'autres.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas de ſes leçons moi; le Capitaine m'apprendra bien les Loix ſans uy.

L'ARCHER.

Il s'y eſt pris un peu trop tard; & je e promets que demain à cette heure, tu ëras dûëment pendu & étranglé.

ARLEQUIN.

Moi!

L'ARCHER.

Oüi toi.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi ?

L'ARCHER.

Pour toutes les gentilleſſes que tu viens de nous raconter.

ARLEQUIN.

Ecoute, ſi tu me fais mettre en colere, je t'aſſommerai, toi, & tous les coquins qui te ſuivent.

L'ARCHER.

Allons, qu'on le ſaiſiſſe.

Les Archers ſe jettent ſur Arlequin, & l'enlevent malgré ſa réſiſtance. Sur ces entrefaites Lelio arrive.

SCENE III.

LELIO, ARLEQUIN, LES ARCHERS, LE MARCHAND.

LELIO.

C'Eſt Arlequin que ces Archers ont pris, il aura fait quelque ſotiſe. Meſſieurs, où menez-vous cet homme ? il m'appartient.

L'ARCHER.

C'eſt un vouleur de grand chemin que nous

nous conduisons en prison, pour avoir volé ce Marchand.

LE MARCHAND.

Oüi, Monsieur, il m'a volé.

ARLEQUIN.

Ah! damné de Capitaine, que le diable te puisse emporter avec tous les honnêtes gens de ton pays, qui viennent poliment vous offrir les choses pour vous atraper, & vous faire ensuite etrangler: ah! scelerat, ne m'as-tu mene de si loin que pour me joüer ce tour?

LE MARCAND.

Il fait ainsi l'innocent: je luy ai voulu vendre tantôt ma marchandise, il l'a prise, & puis il faisoit semblant de croire que j'avois voulu la luy donner: il faisoit le niais, comme s'il n'avoit jamais vû d'argent, & à la fin il ne m'a payé qu'à coups de bâton.

LELIO.

Eh! Messieurs, ce pauvre homme est un Sauvage que j'ai mené avec moi. il n'a aucune connoissance de nos usages; & ce matin pour me divertir de son ignorance, je luy ai dit que l'on trouvoit ici toutes les choses dont en avoit besoin sans peine, & qu'il y avoit des gens qui venoient vous les offrir, sans expliquer que c'est pour de l'argent: il a pris ce que je luy ai dit au pied de la lettre, parce qu'il n'en sçavoit pas davantage; ainsi je suis la cause innocente du mal qu'il vous a fait, & je veux

le réparer. Dites moi, Monſieur, ce qu'il a à vous, je vous le payerai.

L'ARCHER.

Si cela eſt ainſi, ce pauvre homme n'a pas tort : payez ſeulement ce marchand, & ramenez votre Sauvage chez vous.

LE MARCHAND.

Que Monſieur me faſſe rendre ma marchandiſe, je ne demande que cela.

LELIO.

As-tu encore les choſes que tu luy as priſes ?

ARLEQUIN.

Oüi, je les ai, mais je ne les veux plus, je ſerois bien fâché d'avoir rien à un belître comme toi. Tiens.

L'ARCHER.

Voilà un procès bientôt fini.

LE MARCHAND.

Nous ſommes tous contens, mais votre Sauvage ne l'eſt peut-être pas. Je voudrois bien pour qu'il n'eût rien à me reprocher, luy rendre les coups de bâton qu'il m'a donnez.

ARLEQUIN.

Je ne les veux pas moi : quand je donne quelque choſe, c'eſt de bon cœur.

L'ARCHER.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

Ils s'en vont.

ARLEQUIN.

Allez vous en à tous les diables.

SCE-

SCENE IV.

LELIO, ARLEQUIN *faisant mine au Parterre, sans rien dire, ni regarder son Maître.*

LELIO.

LE voilà bien fâché: je veux me donner la Comedie toute entiere: eh-bien, Arlequin, voici un bon païs, & où les gens sont fort aimables, comme tu vois.

ARLEQUIN *le regarde sans répondre.*

LELIO *continuë*

Tu ne dis mot: tu devrois bien au moins me remercier, de t'avoir empêché d'être pendu.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte, toi, tes freres & ton pais.

LELIO.

Eh pourquoi me souhaites-tu un si triste sort?

ARLEQUIN.

Pour te punir de m'avoir conduit dans un pais civilisé, où la bonté que vous faites semblant d'avoir n'est qu'un piege que

vous tendez à la bonne foi de ceux que vous voulez attraper: je vois clairement que tout eſt faux chez vous.

LELIO.

C'eſt que tu ne ſçais pas encore ce qu'il faut ſçavoir pour nous trouver aimables, mais je veux te l'apprendre.

ARLEQUIN.

Tu ès un babillard, & c'eſt tout; mais parle, parle, puiſque tu en as tant d'envie; auſſi-bien je ſuis curieux de voir comment tu t'y prendras, pour me prouver que ce Marchand n'eſt pas un fripon.

LELIO.

Rien n'eſt plus facile. Nous ne vivons point ici en commun, comme vous faites dans vos forêts: chacun y a ſon bien, & nous ne pouvons uſer que de ce qui nous appartient; c'eſt pour nous le conſerver que les Loix ſont établies: elles puniſſent ceux qui prennent le bien d'autrui ſans le payer; & c'eſt pour l'avoir fait que l'on vouloit te pendre.

ARLEQUIN.

Fort bien. Mais que donne-t'on pour ce que l'on prend?

LELIO.

De l'argent.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela de l'argent?

LELIO.

En voilà.

AR-

ARLEQUIN.

C'eſt-là de l'argent, c'eſt drôle.

Il le porte à la dent.

Ahi! il eſt dur comme un diable.

LELIO.

On ne le mange pas.

ARLEQUIN.

Qu'en fait-on donc?

LELIO.

On le donne pour les choſes dont on a beſoin; & l'on pourroit preſque l'appeller une caution, puiſqu'avec cet argent on trouve par tout ce que l'on veut.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce qu'une caution?

LELIO.

Lorſqu'un homme a donné une parole, & que l'on ne ſe fie pas à lui, pour plus grande ſûreté on lui demande caution, c'eſt-à-dire un autre homme qui promet de remplir la promeſſe que celui-là a faite, s'il y manque.

ARLEQUIN.

Fi au diable, éloignes-toi de moi.

LELIO.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que je crains les gens qui ont beſoin de caution.

LELIO.

Je n'en ai pas beſoin, moi.

ARLEQUIN.

Je n'en ſçai rien, & je voudrois caution pour te croire, après toutes les menteries que tu m'as dit. Mais cet argent n'eſt pas un homme, & par conſéquent il ne peut donner de paroles; comment donc peut-il ſervir de caution?

LELIO.

Il en ſert pourtant, & il vaut mieux que toutes les paroles du monde.

ARLEQUIN.

Votre parole ne vaut donc gueres, & je ne m'étonne plus ſi tu m'as dit tant de menteries; mais je n'en ſerai plus la dupe: & ſi tu veux que je te croye, donne-moi des cautions.

LELIO.

Je le veux: en voilà.

ARLEQUIN.

Les vilaines gens que ceux avec qui il faut prendre de telles précautions: j'en ai honte pour lui; mais cela vaut encore mieux que d'être pendu. Parle à preſent.

LELIO.

Tu vois par ce que je viens de dire, qu'on n'a rien ici pour rien, & que tout s'y acquiert par échange. Or pour rendre cet échange plus facile, on a inventé l'argent, qui eſt une marchandiſe commune & univerſelle, qui ſe change contre toutes choſes, & avec laquelle on a tout ce que l'on veut.

ARLEQUIN.

Quoi! en donnant de ces berloques, on a tout ce dont on a beſoin.

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Cela me paroit ridicule, puiſqu'on ne peut ni le boire, ni le manger.

LELIO.

On ne le boit, ni on ne le mange; mais on trouve avec de quoi boire & de quoi manger.

ARLEQUIN.

Cela eſt drôle: tes coûtumes ne ſont peut-être pas ſi mauvaiſes que je les ai cruës. Il ne faut donc que de l'argent pour avoir toutes choſes ſans ſoins & ſans peines.

LELIO.

Oüi, avec de l'argent on ne manque de rien.

ARLEQUIN.

Je trouve cela fort commode, & bien inventé. Que ne me le diſois-tu d'abord, je n'aurois pas riſque de me faire pendre: apiens-moi donc vîte où l'on donne de cet argent, afin que j'en faſſe ma proviſion.

LELIO.

On n'en donne point.

ARLEQUIN.

Eh-bien, où faut il donc que j'aille en prendre?

LELIO.

On n'en prend point auſſi.

ARLEQUIN.

Aprens-moi donc à le faire.

LELIO.

Encore moins; tu ſerois pendu ſi tu avois fait une ſeule de ces pieces.

ARLEQUIN.

Eh comment diable en avoir donc? on n'en donne point, on ne peut pas en prendre, il n'eſt pas permis d'en faire: je n'entends rien à ce galimatias.

LELIO.

Je vais te l'expliquer. Il y a deux ſortes de gens parmi nous, les riches & les pauvres. Les riches ont tout l'argent, & les pauvres n'en ont point.

AREQUIN.

Fort bien.

LELIO.

Ainſi pour que les pauvres en puiſſent avoir, ils ſont obligez de travailler pour les riches, qui leur donnent de cet argent à proportion du travail qu'ils font pour eux.

ARLEQUIN.

Et que font les riches, tandis que les pauvres travaillent pour eux?

LELIO.

Ils dorment, ils ſe promenent, & paſſent leur vie à ſe divertir & faire bonne chere.

AR-

ARLEQUIN.

Cela eſt bien commode pour les Riches.

LELIO.

Cette commodité que tu y trouve, fait ſouvent tout leur malheur.

ARLEQUIN.

Pourquoi?

LELIO.

Parce que les richeſſes ne font que multiplier les beſoins des hommes: les pauvres ne travaillent que pour avoir le néceſſaire; mais les riches travaillent pour le ſuperflu, qui n'a point de bornes chez eux, à cauſe de l'ambition, du luxe, & de la vanité qui les devorent: le travail & l'indigence naiſſent chez eux de leur propre opulence.

ARLEQUIN.

Mais ſi cela eſt ainſi, les riches ſont plus pauvres que les pauvres mêmes, puiſqu'ils manquent de plus de choſes.

LELIO.

Tu as raiſon.

ARLEQUIN.

Ecoutes, veux-tu que je te diſe ce que je penſe des Nations civiliſées?

LELIO.

Oiii. Qu'en penſes-tu?

ARLEQUIN.

Il faut que je te diſe la verité, car je n'ai point d'argent à te donner pour caution de ma parole. Je penſe que vous êtes des foux qui croyez être ſages, des ignorans qui

qui croyez être habiles, des pauvres qui croyez être riches, & des eſclaves qui croyez être libres.

LELIO.

Eh pourquoi le penſes-tu?

ARLEQUIN.

Parce que c'eſt la verité. Vous êtes foux; car vous cherchez avec beaucoup de ſoins une infinité de choſes inutiles : vous êtes pauvres, parce que vous bornez vos biens dans l'argent, ou d'autres diableries, au lieu de jouir ſimplement de la nature comme nous, qui ne voulons rien avoir, afin de jouir plus librement de tout. Vous êtes eſclaves de toutes vos poſſeſſions, que vous preferez à votre liberté & à vos freres, que vous feriez pendre, s'ils vous avoient pris la plus petite partie de ce qui vous eſt inutile. Enfin vous êtes des ignorans, parce que vous faites conſiſter votre ſageſſe à ſçavoir les Loix, tandis que vous ne connoiſſez pas la raiſon, qui vous apprendroit à vous paſſer de Loix comme nous.

LELIO.

Tu as raiſon, mon cher Arlequin, nous ſommes des foux, mais des foux réduits à la neceſſité de l'être.

ARLEQUIN.

Votre plus grande folie eſt de croire que vous êtes obligez d'être foux.

LELIO.

Mais que veux tu que nous faſſions? il faut

faut du bien ici pour vivre; si l'on n'en a point, il faut travailler pour en avoir, car le pauvre n'a rien pour rien.

ARLEQUIN.

Cela est impertinent. Mais à propos; je n'ai point d'argent moi, & par conséquent je suis donc pauvre.

LELIO.

Sans doute que tu l'ès.

ARLEQUIN.

Quoi! je serai obligé de travailler comme ces malheureux pour vivre.

LELIO.

Tu n'en dois pas douter.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte. Pourquoi donc, scélerat, m'as-tu tiré de mon païs pour m'apprendre que je suis pauvre? je l'aurois ignoré toute ma vie sans toi; je ne connoissois dans les foréts ni les richesses, ni la pauvreté: j'étois à moi-même mon Roi, mon Maître & mon valet; & tu m'as cruellement tiré de cet heureux état, pour m'apprendre que je ne suis qu'un miserable & un esclave. Répons-moi, scélerat, homme sans foi & sans charité.

Il pleure.

LELIO.

Consoles-toi, mon cher Arlequin, je suis riche moi, & je te donnerai tout ce qui te sera necessaire.

ARLEQUIN.

Et moi je ne veux rien recevoir de toi, comme

comme vous ne donnez ici rien pour rien? ne pouvant te donner de l'argent, qui eſt le diable qui vous poſſede tous, tu voudrois que je me donnaſſe moi-même, & que je fûs ton eſclave, comme ces malheureux qui te ſervent: je veux être homme libre, & rien plus. Ramene-moi donc où tu m'as pris, afin que j'aille oublier dans mes forêts qu'il y a des pauvres & des riches dans le monde.

LELIO.

Ne t'allarme point, tu ne ſeras point mon eſclave: tu ſeras heureux, je t'en donne ma parole.

ARLEQUIN.

Bon! Belle parole, qui ſans caution ne vaut pas cela.

LELIO.

Eh-bien, je te donnerai des cautions.

ARLEQUIN.

Allons, malgré le mépris que j'ai pour tes freres, je veux bien demeurer ici pour l'amour de toi, & d'une jolie fille qui ſe nomme Violette, dont je ſuis amoureux.

LELIO.

Violette, dis-tu? la Suivante de Flaminia ſe nommoit ainſi. Où as-tu vû cette Violette?

ARLEQUIN.

Là où tu m'as trouvé tantôt.

LELIO.

Comment eſt-elle faite?

ARLEQUIN.

Ah! elle eſt bien belle.

LELIO.

Grande.

ARLEQUIN.

Pas trop.

LELIO.

Brune, ou blonde?

ARLEQUIN.

Blonde.

LELIO.

Etoit-elle ſeule?

ARLEQUIN.

Non; elle etoit avec une autre fille plus maigre qu'elle, mais jolie, & avec un homme fait, ah; ſi tu le voyois, tu creverois de rire: il a une robe noire & du rouge deſſous, un couteau à ſa ceinture, & une barbe, longue, longue & pointuë: ah, ah! je n'ai jamais vû une figure ſi ridicule.

LELIO.

C'eſt aſſurément Pantalon, voilà ſon portrait, & Flaminia eſt avec lui. Par qu'elle avanture ſe trouveroit-elle à Marſeille. Mais quoi Mario m'a dit qu'il ſe marioit avec une Italienne arrivée ici depuis quinze jours. Ciel! éloigne de moi les maux que je crains. Il faut que j'aprofondiſſe cette avanture, & que je revoye Mario.

ARLEQUIN.

Que dis-tu là?

LE-

LELIO.

Rien.

ARLEQUIN.

Violette avoit ſouflé mon allumette; mais on n'a pas voulu que je l'aye menée avec moi, parce qu'on dit qu'auparavant il faut que j'apprenne à lui dire de jolies choſes, pour obtenir la liberté de lui faire des careſſes; car c'eſt comme cela qu'on fait l'amour ici, n'eſt-ce pas?

LELIO.

Ouï, l'ingrate me trahiroit-elle.

ARLEQUIN.

Eh tu parles tout ſeul.

LELIO.

Ouï, ouï.

ARLEQUIN.

Ouï, ouï. Il eſt fou. Tu m'apprendras ces jolies choſes.

LELIO.

Ouï tantôt. Je ſuis dans une agitation où je ne me poſſede pas: il faut que j'aille trouver Mario. Mais le voici fort à propos.

SCENE V.

MARIO, LELIO, ARLEQUIN.

MARIO.

JE vous rencontre heureuſement.

LELIO.

J'allois chez vous de ce pas: la précipitation avec laquelle je vous ai quitté tantôt, ne m'a pas permis de m'informer plus particulierement des choſes qui vous touchent: puiſque je vous trouve, pardonnez quelque choſe à ma curioſité: votre Epouſe eſt Italienne, dites-vous.

MARIO.

Oüi.

LELIO.

Puis-je vous demander de quel endroit?

MARIO.

De Veniſe.

LELIO.

Je connois cette Ville. Qu'elle eſt ſa famille?

MARIO.

C'eſt la fille d'un riche Négociant de ce Païs-la.

LELIO.

Son nom.

MA-

MARIO.

Il ſe nomme Pantalon, & elle Flaminia.

LELIO.

Ah Ciel!

MARIO.

D'où vient cette ſurpriſe. La connoiſſez-vous?

LELIO.

Oüi.

MARIO.

N'eſt-elle pas une fille bien eſtimable?

LELIO.

Elle a tout ce qui peut engager un honnête homme; mais ce qui va vous ſurprendre, cette Flaminia eſt la même perſonne que j'allois chercher.

MARIO.

Vous!

LELIO.

Oüi moi: vous pouvez juger par la paſſion que je vous ai fait voir pour elle, quelles doivent être à preſent mes ſentimens. Je l'aime. Que dis-je! Je l'adore, & je perdrai la vie, plûtôt que de ſoufrir qu'un autre me l'enleve.

MARIO.

Vous me ſurprenez, & je ne m'attendois pas de trouver en vous un rival.

LELIO.

Je m'attendois encore moins d'en voir un en vous, c'eſt le coup le plus funeſte qui pouvoit me fraper; mais enfin l'ami-

tié

tié ſe tait dans les cœurs où l'amour regne. Seigneur Mario, prenez votre parti; il me faut ceder Flaminia, ou me la diſputer par les armes.

MARIO.

Je ne m'attendois pas que nôtre entrevuë dût finir par un combat; mais puiſque vous le voulez, Flaminia vaut un ami: ſi vous l'avez, vous ne l'aurez du moins qu'après m'avoir vaincu.

Ils mettent l'épée à la main.

ARLEQUIN.

Hola ai! que faites-vous?

Il ſe jette entre eux.

LELIO.

Ote-toi de là.

MARIO.

Je te paſſe mon epée à travers le corps, ſi tu ne t'eloignes

ARLEQUIN.

Et moi je vous aſſommerai tous les deux. Ah! les bons amis qui s'embraſſent, & après ils veulent ſe tuer.

LELIO.

Laiſse-nous libres, nous avons nos raiſons.

ARLEQUIN.

Et quelles raiſons, je les veux ſçavoir.

LELIO.

Il faut s'en defaire, nous vuiderons nôtre different enſuite. Nous ſommes tous

les

les deux amoureux de la même fille, & c'eſt pour ſçavoir à qui elle ſera que nous nous battons.

ARLEQUIN.

Eh-bien, que ne courez-vous tous les deux l'allumette avec elle, l'un n'empêche pas l'autre.

LELIO.

Mais nous voulons l'épouſer.

ARLEQUIN.

Ah, ah! je ne ſçavois pas cela: effectivement, vous ne pouvez pas l'épouſer tous les deux.

MARIO.

Et c'eſt pour ſçavoir qui l'épouſera que nous nous battons. Ote-toi de là.

ARLEQUIN.

Ah les ſottes gens; Mais dites-moi, celui qui tuera l'autre, épouſera donc cette fille?

MARIO.

Oüi.

ARLEQUIN

Ouï: & ſçavez-vous ſi elle le voudra? elle aime l'un ou l'autre; ainſi il faut lui demander avant que de vous battre celui qu'elle veut que l'on tuë.

LELIO.

Mais.

ARLEQUIN.

Mais, mais. Ouï, bête que tu ès; car ſi c'eſt lui qu'elle aime, & que tu le tuë, elle te haïra davantage, & ne te voudra pas.

MA-

MARIO.

Seigneur Lelio, je crois qu'il a raiſon.

LELIO.

Il n'a peut-être pas tant de tort.

ARLEQUIN.

Tenez, vous êtes deux ânes, au lieu de vous battre, allez trouver cette fille, & demandez lui celui qu'elle veut: celui-là l'épouſera, & l'autre ira en chercher une autre, ſans ſe fâcher mal à-propos contre un homme qui ne lui fait point de tort, puiſqu'il a autant de raiſon de vouloir cette fille que lui, & que ce n'eſt pas ſa faute ſi elle l'aime davantage.

LELIO.

Arlequin n'eſt qu'un Sauvage; mais ſa raiſon toute ſimple lui ſuggere un conſeil digne de ſortir de la bouche des plus ſages. Voulez-vous que nous le ſuivions?

MARIO.

Nous ſerions plus Sauvages que lui, ſi nous refuſions de nous y rendre; mais convenons de nos faits auparavant. Si Flamiaia vous a oublié, & ſi elle me préfere à vous, vous ne me la diſputerez plus.

LELIO.

J'en ſerois bien fâché. Pour peu même que ſon cœur balance, je m'éloigne d'elle, pour ne la revoir de ma vie.

MARIO.

Et moi je vous declare, que ſi elle vous aime encore, je renonce à elle.

LELIO.

Vous a-t-elle marqué de l'amour?

MARIO.

Elle vit d'une maniere avec moi à pouvoir me faire eſperer: le peu de tems que je l'ai vûë, ne m'a pas permis encore de connoître ſon cœur; mais ſon pere m'aſſure de ſon obéïſſance, & j'ai lieu de croire qu'il connoît ſes diſpoſitions. Vous a-t-elle aimé?

LELIO.

L'ingrate au moins me le diſoit, & ſon pere approuvoit mes feux: apparemment que les bruits qui ont couru de mes pertes l'ont fait changer: je le pardonne à ſon ame intereſſée; mais ſi Flaminia a été capable du même ſentiment, je n'en veux plus entendre parler. Ne perdons plus inutilement le tems; il faut éclaircir la choſe.

MARIO.

Mais ſi vous paroiſſez, & que votre preſence diſſipe les bruits de votre malheur, l'interêt qui vous étoit contraire étant rempli par votre fortune, Flaminia peut ſentir renaître ſa tendreſſe pour vous par le ſeul objet de ſon interêt.

LELIO.

Non, je n'en veux point, ſi ſa flamme n'eſt auſſi pure & auſſi deſintereſſée que la mienne.

MARIO.

Faiſons-la donc expliquer ſans paroître ni l'un ni l'autre, afin que ſon cœur agiſſe avec plus de liberté.

LE-

LELIO.

Je le veux: il ne s'agit que d'en trouver le moyen.

MARIO.

Il eſt tout trouvé: je dois donner ce oir une fête à Flaminia, & je vais là diſoſer pour notre deſſein. Nous y paroîrons ſous des habits déguiſez, & par un noyen que j'imagine nous la ferons exliquer avant que de nous découvrir.

LELIO.

Rien n'eſt mieux penſé. allons tout réparer; & toi, mon cher Arlequin, iens avec nous, nous t'avons obligation 'être devenus plus ſages.

ARLEQUIN.

C'eſt-là du compliment, mais celui-ci aut mieux que celui que tu m'as fait tanôt.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIER.

ARLEQUIN *seul, en Petit Maître*

ME voilà drôlement beau; une chevelure empruntée, un habit beau à la verité; mais qu'eſt-ce que tout cela a de commun avec moi, puiſque ces beautez ne ſont pas les miennes? Cependant avec ce harnois on veut que je ſois plus beau. ah, ah, ah! le Capitaine eſt fou; il trouve des impertinences de fort belles choſes. Ce pauvre garçon a l'eſprit gâté par les Loix de ce païs; j'en ſuis faché, car dans le fond il eſt bon homme.

SCENE II.

ARLEQUIN, UN PASSANT.

LE PASSANT.

DAns le malheur qui m'accable, la ſolitude eſt ma plus grande reſſource : e puis du moins m'y plaindre avec liberté le l'injuſtice des hommes.

ARLEQUIN.

Cet homme-là eſt fâché.

LE PASSANT.

Heureux mille fois les Sauvages ! qui uivent ſimplement les Lox de la nature, x qui n'ont j'amais connu Cujas ni Bartolle.

ARLEQUIN.

Oh, oh! voilà un homme raiſonnable. Tu as raiſon, mon ami ; vous êtes tous les belîtres dans ce pais.

LE PASSANT.

A qui en veut ce drôle-là?

ARLEQUIN.

Dis-moi la verité : je gage qu'on t'a oulu pendre.

LE PASSANT.

Vous êtes un ſot, on ne pend pas des ens de ma ſorte.

ARLEQUIN.

Pardi tu me la donne belle: on en pend qui valent mieux; & ſans aller plus loin, ſçais-tu bien que j'ai failli à être branché moi, il n'y a qu'un moment.

LE PASSANT.

Vous!

ARLEQUIN.

Oüi, moi-même, en propre perſonne.

LE PASSANT.

On avoit apparemment de bonnes raiſons pour cela.

ARLEQUIN.

On n'avoit que des raiſons de ton païs, c'eſt-à-dire des impertinences. Un coquin de Marchand eſt venu m'offrir ſa marchandiſe: moi je l'ai priſe de bonne amitié; il vouloit enſuite que je lui donnaſſe de l'argent. Je n'en avois point: il s'eſt fâché, & moi auſſi, & pour le punir je l'ai payé à bons coups de bâton. Voilà toutes les raiſons que l'on avoit: cependant ce fripon en eſt allé chercher d'autres pour m'étrangler; & mon affaire étoit faite, ſi le Capitaine ne m'eût tiré de leurs mains.

LE PASSANT.

Il ne me manquoit plus que cette rencontre, un voleur de grand chemin qui a ſa bande & ſon Capitaine dans le voiſinage.

ARLEQUIN.

Que dis-tu là?

LE PASSANT.

Je dis que ce Marchand a tort.

ARLEQUIN.

Sans doute, c'eſt un faquin.

LE PASSANT.

Aſſurément, & vous avez raiſon d'être en colere; car c'eſt une affaire ſerieuſe que d'être pendu.

ARLEQUIN.

Comment morbleu, des plus ſerieuſes? & quand j'y ſonge, j'entre dans une colere que je ne me poſſede pas.

LE PASSANT.

Il faut prendre garde de ne plus vous y expoſer. Adieu, Monſieur.

ARLEQUIN.

Où vas-tu?

LE PASSANT.

Je vais joindre ma compagnie qui n'eſt pas loin d'ici.

ARLEQUIN.

Non, je veux que tu demeure: je ſuis bien aiſe de cauſer avec toi.

LE PASSANT.

Je n'ai pas le temps.

ARLEQUIN.

Il faut le prendre, je le veux moi.

LE PASSANT.

Je ſerai bienheureux ſi j'en ſuis quitte pour la bourſe.

ARLEQUIN.

Dis-moi, es-tu honnête homme?

LE PASSANT.

J'en fais profeſſion.

ARLEQUIN.

Et comment veux-tu que je te croye, ſi tu ne me donne pas des cautions; car vous en avez tous beſoin dans ce païs: allons, donne-m'en, & après nous cauſerons.

LE PASSANT.

Où voulez-vous que je les prenne?

ARLEQUIN.

Foüille dans ta poche, c'eſt là où vous les mettez.

LE PASSANT.

La choſe n'eſt plus équivoque: tâchons d'en ſortir à meilleur marché que nous pourrons. Je vois bien, Monſieur, ce que vous ſouhaitez: voilà ma bourſe, c'eſt tout mon bien.

ARLEQUIN.

Si quelqu'un m'en demandoit autant, je le tuërois; car je ſuis honnête homme moi, & qui n'eſt pas ſujet à caution.

LE PASSANT.

Je le vois bien, Monſieur. Adieu.

ARLQUIN.

Arrête.

LE PASSANT.

Encore. Ciel! tirez-moi de ce pas.

ARLEQUIN.

Je ſuis faché d'en agir ainſi avec toi, parce que tu me parois bon homme, & que tu eſtime les Sauvages.

LE

LE PASSANT.

Plût au Ciel que je fûſſe né parmi eux; je ne ſerois pas expoſé à tous les maux qui me ſuivent.

ARLEQUIN.

Voilà tes cautions: je te crois honnête homme ſur ta parole, puiſque tu voudrois être Sauvage.

LE PASSANT.

Mais, Monſieur.

ARLEQUIN.

Sçais-tu bien que je ſuis un Sauvage moi.

LE PASSANT.

Vous.

ARLEQUIN.

Oüi. Je ſuis arrivé aujourd'hui dans ton pays, & depuis que j'y ſuis, j'y ai vû plus d'impertinences, que je n'en aurois appris en mille ans dans nos forêts.

LE PASSANT.

Je le crois. Dieu ſoit loüé, je reſpire.

ARLEQUIN.

Dis-moi donc ce qui te fâche.

LE PASSANT.

C'eſt la perte d'un procès.

ARLEQUIN.

Quelle bête eſt-ce là, un procès!

LE PASSANT.

Ce n'eſt point une bête, mais une affaire que j'avois avec un homme.

ARLEQUIN.

Et comment eſt faite cette affaire?

LE PASSANT.

Mais elle eſt faite comme un procès. Me voilà fort embaraſſé pour lui faire comprendre ce que c'eſt qu'un procès. Sçavez-vous que nous avons des Loix dans ce païs?

ARLEQUIN.

Oüi.

LE PASSANT.

Ces Loix ſont adminiſtrez par des gens ſages & éclairez.

ARLEQUIN.

Que l'on appelle des Juges, n'eſt-ce pas?

LE PASSANT.

Oüi. Or ſi quelqu'un prend votre bien, vous le faites citer devant ces Juges, qui examinent vos raiſons & les ſiennes pour vous juger; & l'on nomme cela un procès.

ARLEQUIN.

Je comprends à preſent ce que c'eſt.

LE PASSANT.

Il y a dix ans que j'intentai un procès à un homme qui me devoit cinq cens francs; & je viens de le perdre, après avoir eſſuyé trente Jugemens differens.

ARLEQUIN.

Et pourquoi donner trente Jugemens pour une ſeule affaire?

LE PASSANT.

A cauſe des incidens que la chicane fait naître.

ARLEQUIN.

La chicane? Qu'eſt-ce que cela?

LE

LE PASSANT.

C'eſt un art que l'on a inventé pour embroüiller les affaires les plus claires, qui deviennent incomprehenſibles, lors qu'un Avocat & un Procureur y ont travaillé ſix mois.

ARLEQUIN.

Et qu'eſt-ce qu'un Avocat & un Procureur?

LE PASSANT.

Ce ſont des perſonnes inſtruites des Loix & de la formalité.

ARLEQUIN.

De la formalité. Je ne ſçai pas ce que c'eſt.

LE PASSANT.

C'eſt la forme & l'ordre dans lequel on doit preſenter les affaires aux Juges pour éviter les ſurpriſes.

ARLEQUIN.

C'eſt bon cela; ainſi avec cette forme on ne craint plus de ſurpriſe.

LE PASSANT.

Au contraire, c'eſt cette même forme qui y donne lieu.

ARLEQUIN.

Et pourquoi?

LE PASSANT.

Parce que c'eſt d'elle que la chicane emprunte toutes ſes forces pour embroüiller affaires.

ARLEQUIN.

Mais puiſque les Juges ſont des gens

établis pour rendre juſtice, pourquoi n'empêchent-ils pas la chicanne?

LE PASSANT.

Ils ne le peuvent pas; parce que la chicane n'eſt qu'un détour pris dans la Loy, & auquel la forme que l'on a établie pour éviter la ſurpriſe donne lieu.

ARLEQUIN.

Il faut donc que cette Loy & cette forme ſoient auſſi embroüillées que votre raiſon. Mais dis-moi, puiſque les Juges n'ont pas le pouvoir d'empêcher cette injuſtice, & que vous ſçavez que ces Avocats & ces Procureurs embroüillent vos affaires, pourquoi êtes-vous ſi ſots que de les y laiſſer mettre le nez? Par la mort! ſi j'avois un procès, & que ces drôles-là y vouluſſent toucher ſeulement du bout du doît, je les aſſommerois.

LE PASSANT.

Il n'eſt pas poſſible de s'en paſſer: ce ſont ces gens établis par les Loix, par le miniſtere deſquels les affaires doivent être portées devant les Juges; car il ne vous eſt pas permis de plaider votre cauſe vous même.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne m'eſt-il pas permis?

LE PASSANT.

Parce que vous n'avez pas étudié les Loix, & que vous ne ſçavez pas la formalité.

ARLEQUIN.

Quoi! parce que je ne ſçai pas l'art d'embroüiller mon affaire, je ne puis pas plaider?

LE PASSANT.

Non.

ARLEQUIN.

Ecoute, je pourrois bien te caſſer la tête pour prix de ton impudence; eſt-ce parce que je t'ai rendu tes cautions que tu veux te mocquer de moi?

LE PASSANT.

Je ne me mocque point, je ne vous dis que trop la verité: les Loix ſont ſages, les Juges éclairez & honnêtes gens, mais la malice des hommes qui abuſent de tout, ſe ſert de l'autorité de la Juſtice pour ſoûtenir l'iniquité. Comme il faut continuellement de l'argent, les pauvres ne peuvent faire valoir leurs droits, & les autres s'épuiſent.

ARLEQUIN.

Quoi! vous donnez de l'argent.

LE PASSANT.

Sans doute, il le faut toûjours avoir à la main; ſans quoi Themis eſt ſourde, & rien ne va.

ARLEQUIN.

Les gens de ce pays ont le diable au corps pour faire argent de tout; ils vendent juſqu'à la juſtice.

LE PASSANT.

On la donne quant au fond; mais la

forme chez nous emporte toûjours le fond: je me ſuis épuiſé pour ſoûtenir mon procès; & je le perds aujourd'hui parce que la forme me manque.

ARLEQUIN.

Et cela te fâche.

LE PASSANT.

Belle demande!

ARLEQUIN.

Pardi tu es un grand ſot; tu dois en être bien aiſe.

LE PASSANT.

Pourquoi!

ARLEQUIN.

Parce que tu t'es défait d'une mauvaiſe choſe, que tu ſerois bien aiſe d'avoir perdu il y a dix ans: pour moi je t'aſſure que ſi j'avois un tel meuble, je l'aurois bientôt jetté dans la riviere. Mais à propos, ne m'as-tu pas dit que ton procès étoit de cinq cens francs?

LE PASSANT.

Oüi.

ARLEQUIN.

Je ſuis bien fâché que tu l'aye perdu; ſi tu l'avois encore, je te prierois de me le donner, j'irois chercher mon fripon de Marchand, qui vouloit cinq cens francs de ſa marchandiſe, & je lui donnerois ton procès en payement, pour le punir de la piece qu'il m'a faite.

LE PASSANT.

Vous ne pourriez mieux vous venger. Vos reflexions charment mes ennuis, & je ſuis bien fâché que mes affaires m'empêchent de joüir plus longtems du plaiſir de votre converſation. Adieu, Monſieur, puiſſiez-vous toûjours conſerver cette innocence & cette ſimplicité.

ARLEQUIN.

Adieu. Si tu es ſage, n'aye plus de procès.

SCENE III.

ARLEQUIN *ſeul.*

C'Eſt une déteſtable choſe qu'un procès: j'ai peur d'en trouver quelqu'un ſous mes pas; mais c'eſt les biens qui en ſont la cauſe. Oh, oh! j'attraperai bien la chicane & la formalité: je n'aurai rien; ainſi il n'y aura point d'Avocat ni de Procureur qui veüillent ſe donner la peine d'embroüiller mes affaires.

SCENE IV.

FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

VOilà notre Sauvage. Où a-t-il pris cet équipage?

VIOLETTE.

Bonjour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah? bonjour, violette.

VIOLETTE.

Vous êtes bien beau.

ARLEQUIN.

Vous me trouvez donc beau comme cela?

VIOLETTE.

Assurément.

ARLEQUIN.

J'en suis bien aise. (*a part*) Si la tête n'a pas tourné aux gens de ce pays, je ne suis qu'une bête.

FLAMINIA.

Tu trouve donc extraordinaire que l'on te trouve mieux comme cela.

ARLEQUIN.

Je trouve fort plaisant de me voir si beau,

beau, ſans qu'il y aille rien du mien.

FLAMINIA.

Ainſi tu te mocque de Violette, de dire que tu es beau.

ARLEQUIN.

Je ne me mocque pas de Violette, parce que je ſuis bien aiſe qu'elle me trouve beau; mais je ris de la folie du Capitaine, qui m'a dit des choſes impertinentes, qu'il veut me faire croire. Par exemple il m'a dit, ah, ah, ah, ah!

FLAMINIA.

Et bien, que t'a-t-il dit?

ARLEQUIN.

Il m'a dit que les jolis gens de ce pays étoient faits comme me voilà. ah, ah, ah!

FLAMINIA.

Je ne puis m'empêcher d'en rire auſſi.

ARLEQUIN.

Il m'a dit encore, que c'étoient les beaux habits qui faiſoient que l'on recevoit bien les gens; que l'on avoit honte d'aller avec ceux qui n'étoient pas bien propres: ah, ah, ah! il me croit aſſez ſimple pour y ajoûter foy.

FLAMINIA.

Cela eſt pourtant bien vrai, & le plus honnêtes gens donnent dans ce travers comme les autres: il ſemble qu'un bel habit augmente le merite.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas un Sauvage, pour bête qu'il fût; qui ne crevât de rire, s'il ſçavoit qu'il

y a

y a d'honnêtes gens dans le monde, qui jugent du merite des hommes par les habits.

FLAMINIA.

Ils auroient raiſon.

ARLEQUIN *à Violette.*

Je ſuis donc beau, comme vous voyez, & tout cela pour vous plaire.

VIOLETTE.

Je vous ſuis bien obligée de vos ſoins.

ARLEQUIN.

Ah, ah! ce n'eſt pas là tout, & le Capitaine m'a auſſi appris les grimaces & les contorſions qu'il faut faire ſous cet habit. Tenez, voyez ſi je fais bien.

Il contrefait le Petit Maître

FLAMINIA.

Aſſurément, voilà un drole d'original.

VIOLETTE.

Eſt-ce là tout ce que le Capitaine t'a appris?

ARLEQUIN.

Oh que non: il m'a encore appris à dire de jolies choſes: écoutez. Mademoiſelle, je rends grace à mon heureuſe étoile qui m'a m'a tiré des forêts de l'Amerique pour.... pour..... des forêts de l'Amerique pour....

VIOLETTE.

Eh-bien. Pour...

ARLEQUIN.

Pour ne rien dire du tout. Foin de ma memoire, j'ai oublié tout ce que j'avois appris.

VIO-

VIOLETTE.

J'en ſuis bien fâchée, car cela étoit bien beau.

ARLEQUIN.

Eh comment ferai-je donc ?

VIOLETTE.

Je n'en ſçai rien en verité.

ARLEQUIN.

Vous verrez que je ſerai obligé de m'en aller ſans vous rien dire.

VIOLETTE.

Quoi ! vous ne ſçavez pas me dire que vous m'aimez.

ARLEQUIN.

Je vous le dirois bien dans les bois, mais ici je ſuis bête comme un cheval.

FLAMINIA.

Il eſt trop plaiſant. Crois-moi; Arlequin, laiſſe là ces jolies choſes, & dis-luy ſeulement ce que tu penſe, cela vaudra encore mieux.

ARLEQUIN.

Vous avez raiſon, & je l'aime mieux auſſi; car j'ai trouvé dans le compliment que j'ai oublié des choſes que je ne penſois pas. Par exemple, il y avoit que je voudrois mourir pour elle, & cela n'eſt pas vrai; ainſi j'étois faché de le dire à Violette, de crainte de la tromper, & cela ſait que je ne ſuis pas ſi faché de l'avoir oublié.

FLAMINIA.

Tu viens de dire là de plus jolies choſes que toutes celles que l'on pourroit t'apprен-

prendre, & Violette en doit être fort contente.

VIOLETTE.

Je le ſuis auſſi beaucoup.

ARLEQUIN.

Je puis donc vous épouſer ſans plus de ceremonies.

FLAMINIA.

Il faut avoir du bien pour cela: es-tu riche?

ARLEQUIN.

Non, ie ſuis pauvre, à ce que le Capitaine m'a dit; car je n'en ſçavois rien.

FLAMINIA.

Tant pis: mon pere de qui Violette dépend, ne voudra pas te la donner ſi tu es pauvre.

ARLEQUIN.

Comment faire donc? écoute, je ſuis pauvre à la vérité, mais je ne vais rien faire, & pour tout le bien du monde je n'irois pas d'ici là: cela n'eſt-il pas bon pour le mariage.

FLAMINIA.

Non aſſurément: de quoi nourriras-tu ta femme..

ARLEQUIN.

Je partagerai avec elle ce que le Capitaine me donnera.

FLAMINIA.

Mais de quoi l'habileras-tu, ſi tu n'as point d'argent, & ſi tu n'en veux pas gagner.

AR-

ARLEQUIN.

Te voilà bien embarraſſée : elle ira toute nuë.

VIOLETTE.

Fi donc.

ARLEQUIN.

Eh-bien je te donnerai mes habits, & j'irai nud moi.

FLAMINIA.

Cela n'eſt pas permis ici, & l'on te mettroit aux Petites Maiſons.

ARLEQUIN.

Tant mieux, je les aime mieux que les grandes, où je me perds toûjours, & cela m'ennuie.

FLAMINIA.

Oüi ; mais les Petites Maiſons ſont des endroits où l'on ne met que les foux.

ARLEQUIN.

C'eſt bien plûtôt dans les grandes que vous les mettez : n'y a-t-il pas de la folie de bâtir un vilage entier pour une ſeule perſonne ?

FLAMINIA.

Tu as raiſon ; mais avec tout cela, on ne te donnera pas Violette ſi tu n'as rien.

AREQUIN.

Ah ! les vilaines gens que ceux de ton païs : écoute Violette, m'aimes-tu ?

VIOLETTE.

Oüi.

ARLEQUIN.

Eh-bien, viens-t'en avec moi, je te menerai

nerai dans un païs où nous n'aurons pas beſoin d'argent pour être heureux, ni de Loix pour être ſages : notre amitié fera tout notre bien, & la raiſon toute notre Loy : nous ne dirons pas de jolies choſes, mais nous en ferons.

FLAMINIA.

J'aime trop Violette pour la laiſſer aller; mais ne te mets pas en peine : je n'aime pas le bien moi, & je ſerai en ſorte que l'on te donne Violette malgré ta pauvreté.

ARLEQUIN.

Me le promettez-vous ?

FLAMINIA.

Oüi.

ARLEQUIN.

Es-tu ſujette à caution comme les autres ?

FLAMINIA.

Non, tu peux te fier à ma parole.

ARLEQUIN.

Je le crois, puiſque tu n'aime pas le bien; car il n'y a que ceux qui préferent l'argent à leurs amis qui aient beſoin de cautions

Violette laiſſe tomber un miroir qu'Arlequin ramaſſe Il s'y voit, & croit d'abord que c'eſt encore un portrait.

Ah, ah! tu porte auſſi des hommes en poche : il eſt bien joli celui-là, il remuë.

Arlequin diverti par les mouvements de l'homme qu'il croit voir, fait cent poſtures bizares.

ah, ah, ah! ce drôle-là eſt boufon.

Il

Il continuë à faire des grimaces.

Pardy voilà un plaiſant original, regarde un peu, Violette, il ſe moque de moi.

Violette regarde, & Arlequin ſurpris de la voir dans le miroir, marque ſon étonnement dans tous ſes mouvemens.

Oh! eſt-ce que tu es double? te voilà dans deux endroits tout à la fois.

VIOLETTE.

C'eſt ma figure.

ARLEQUIN.

Mais comment diable eſt-elle venuë là?

VIOLETTE.

Ah, ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Regarde, regarde, elle rit auſſi, ah, ah, ah! & cet autre auſſi: ah, ah, ah!

Violette & Arlequin rient, & les ris d'Arlequin augmentent à meſure qu'il ſe voit rire.

Pardy voilà les plus drôles de corps que j'aye vû; ils ſont tout comme nous. Baiſons-nous un peu, pour voir s'ils ſe baiſent auſſi.

Il la baiſe.

FLAMINIA.

Voila une plaiſante ſcene.

ARLEQUIN.

Vois, vois, comme ils ſe baiſent: ah, ah, ah!

Il regarde derriere le miroir, pour voir où ils ſont.

FLAMINIA.

Que cherches-tu?

ARLEQUIN.

L'endroit où ces gens-là ſont: il eſt auſſi grand que celui-ci, & cependant je ne puis voir ſa place.

Il regarde encore dans le miroir, & n'y voyant plus Violette:

ah! & où diable eſt allée cette fille qui te reſſembloit?

FLAMINIA.

Je veux t'expliquer la choſe. On nomme cela un miroir: c'eſt un ſecret que nous avons pour nous voir; car ce que tu vois n'eſt que ton image que cette glace refléchit: & il en fait de même de toutes les choſes qui lui ſont preſentées.

ARLEQUIN.

Voilà un fort beau ſecret: mais dis-moi, puiſque vous ſçavez faire de ces miroirs, que n'en faites-vous qui repreſentent votre ame & ce que vous penſez, ceux-là vaudroient bien mieux, car je pourrois voir dedans ſi Violette ne me trompe pas, lorſqu'elle dit qu'elle m'aime.

FLAMINIA.

Effectivement, de tels miroirs ſeroient beaucoup plus utiles.

ARLEQUIN.

Sans doute, & ſi j'en avois eu un lorſque mon fripon de Marchand eſt venu pour

pour m'atraper, je l'aurois regardé dedans, & connoiſsant ſes mauvais deſseins, je n'en aurois pas été la dupe.

VIOLETTE.

Cela ſeroit bien neceſsaire.

SCENE V.

PANTALON, FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

AH! mon pere, ſi vous étiez venu un moment plûtôt, vous vous ſeriez bien diverti de la ſurpriſe d'Arlequin à la vûë d'un miroir & de ſes effets: il nous a donné la Comedie.

PANTALON.

Je ſuis bien fâché de ne m'y être pas trouvé. Les plaiſirs naiſsent ici ſous vos pas; Mario vous en prépare de nouveaux dans une fête galante qu'il vous donne: elle va paroître, je vous prie de faire les choſes de bonne grace.

FLAMINIA.

Il ſera content de ma politeſse.

PANTALON.

Voici la fête.

LA FÊTE.

SCENE V.

L'HYMEN, L'AMOUR, TROUPE DE JEUX ET DE PLAISIRS, LES ACTEURS PRECEDENS.

L'AMOUR.

MOn frere à la fin vous ruinerez votre Empire, pour y vouloir engager trop de monde ſans moi. Croyez une fois mes conſeils : laiſsez la fortune & les vains brillans dont vous ſéduiſez les ames plûtôt que vous ne les gagnez, & ne recevez point de cœurs ſous vos loix, ſi l'Amour même ne vous les livre.

L'HYMEN.

Il eſt vrai que je le devrois, mais c'eſt votre faute & non la mienne. Je ne refuſe point les cœurs que vous me preſentez : depuis long-tems vous êtes conjuré contre mon Empire, & les feux que vous allumez ne tendent qu'à me détruire.

L'AMOUR.

Finiſſons aujourd'hui nos débats en faveur

veur de Flaminia : elle doit entrer ſous vos loix, je vous offre tous mes feux pour elle : je la bleſſai autrefois du plus doux de mes traits en faveur de Lelio ; vous lui deſtinez Mario : pour accorder notre different ſur cela, ſouffrez que je lui preſente les cœurs de l'un & de l'autre, & tenons nous à ſon choix.

L'HYMEN.

A cette condition je conſens de me racommoder ſincerement avec vous.

L'AMOUR *à Flaminia.*

Je vous offre ces cœurs, charmante Flaminia : ils ſont tous les deux dignes de vous ; Mario eſt tendre & riche à la fois. Lelio n'a pour tout bien que les ſentimens purs & ſinceres que je lui ai inſprez pour vous : choiſiſſez, l'Amour & l'Hymen ne veulent aujourd'hui vous engager que par votre propre choix.

FLAMINIA.

Je vois bien, charmant Amour, que vous favoriſez ſecrettemnt Lelio, puiſque vous employez la pitié que ſes malheurs exigent de mon cœur, pour animer encore mes ſentimens pour luy.

PANTALON.

Songez, Flaminia, à la ſoumiſſion que vous devez avoir pour mes volontez, & que c'eſt Mario qui vous donne cette fête.

FLAMINIA.

Je ne perds point de vûë mes devoirs ; mais je ſçai que tout eſt reciproque, en-

tre les peres & les enfans, comme entre le reſte des hommes : il eſt ſans doute juſte que les enfans reſpectent leur pere en tout, mais il n'eſt pas moins juſte que les peres bornent leur autorité ſur leurs enfans, dans les bornes d'une exacte équité, & qu'ils ne la pouſſent pas juſqu'à les ſacrifier à leurs prétentions.

PANTALON.

Ce n'eſt point vous ſacrifier, que de vouloir vous rendre heureuſe.

FLAMINIA.

Vous croyez me rendre heureuſe, & moi je dis le contraire : ainſi vous & moi ſommes parties, & il n'y a qu'un tiers qui puiſſe en décider, choiſiſſons-en un.

PANTALON.

Ce ſeroit un plaiſant arbitrage.

FLAMINIA.

Qu'Arlequin nous juge.

PANTALON.

Voilà aſſurément un Juge bien grave.

FLAMINIA.

Ecoutons-le, cela ne coûte rien.

PANTALON.

Tu es folle.

FLAMINIA.

Il aime la verité, & la dit toûjours lorſqu'il la connoît : il ne faut que luy bien expliquer la choſe, & je ſuis aſſurée qu'il décidera ſainement.

PANTALON.

Voyons.

FLA-

FLAMINIA.

Ecoute, Arlequin, j'aime un amant depuis longtems: mon pere m'avoit promis de me le donner: il étoit riche lorſque je commençai à l'aimer; aujourd'hui il eſt pauvre, dois-je l'épouſer, quoiqu'il n'ait point de bien?

ARLEQUIN.

Si tu n'aimois que ſon bien, tu ne dois pas l'épouſer, parce qu'il n'a plus ce que tu aimois; mais ſi tu n'aimes que lui, tu dois l'épouſer, parce qu'il a encore tout ce que tu aimes.

FLAMINIA.

Oüi, mais mon pere qui vouloit me le donner quand il étoit riche, ne le veut plus aujourd'hui qu'il eſt pauvre.

ARLEQUIN.

C'eſt que ton pere n'aimoit que ſon bien.

FLAMINIA.

Et il veut m'en donner un autre qui eſt riche, que je ne puis aimer, parce que j'aime toûjours le premier.

ARLEQUIN.

Et cela te fâche.

FLAMINIA.

Sans doute,

ARLEQUIN.

Ecoute, fais perdre encore à celui-ci ſon bien, & ton pere ne te le voudra plus donner.

FLAMINIA.

Cela n'eſt pas poſſible. Que dois-je donc

faire; obéirai-je a mon pere, en prenant celui que je n'aime point, ou lui déſobéirai-je, en prenant celuy que j'aime?

ARLEQUIN.

Te maries-tu pour ton pere, ou pour toi?

FLAMINIA.

Je me marie pour moi ſeule apparemment.

ARLEQUIN.

Eh-bien prens celui que tu aimes, & laiſſe dire ce vieux fou.

PANTALON.

Le Juge & la fille ſont deux impertinens. Taiſez-vous.

FLAMINIA.

Je ne luy ai pas dicté ce qu'il vient de me dire; mais au terme de fou près, c'eſt la nature & la raiſon toute ſimple qui s'expliquent par ſa bouche.

PANTALON.

La nature & la raiſon ne ſçavent ce qu'elles diſent, & vous n'êtes qu'une ſote; on ne vit pas de ſentimens, il faut du bien dans le mariage.

MARIO.

Ne vous emportez pas, Monſieur, les ſentimens de Mademoiſelle ſont auſſi beaux, que le jugement d'Arlequin eſt raiſonnable, & vous devez vous rendre a ſes vœux; quoiqu'ils me ſoient contraires, je ne les approuve pas moins, & je vous demande comme un preuve de l'amitié dont

vous

vous m'honnorez, d'être favorable à Lelio.

PANTALON

Vous prenez, Monsieur, votre parti en galand homme, & moi je sçaurai le prendre en pere sage, & qui sçait ce qui convient à sa fille.

MARIO.

Voicy un homme qui vous rendra plus traitable.

Il lui présente Lelio.

LELIO.

Si il n'y a, Monsieur, que les bruits de ma mauvaise fortune qui vous ayent indisposé contre moi, il est facile de les détruire; je suis plus riche que je n'ai jamais été: & si d'ailleurs vous ne me jugez pas indigne de votre alliance, ma fortune ne mettra point d'obstacle à ma felicité.

PANTALON.

Il n'est donc pas vrai que vous êtes ruiné?

LELIO.

Non, Monsieur, un naufrage que j'ai fait sur les Côtes d'Espagne a donné lieu à ces bruits: vous pouvez lorsque vous voudrez aprofondir la verité.

PANTALON.

Je me rends; ma fille a raison.

LELIO.

Permettez, charmante Flaminia, que je vous marque ma reconnoissance à vos pieds.

FLAMINIA.

Levez-vous, Lelio, je ſuis ſi ſaiſie, que je n'ai pas la force de vous répondre.

PANTALON.

Je vous demande pardon, Seigneur Lelio, de l'injuſtice que je vous faiſois; oubliez-le, & recevez ma fille pour gage de notre amitié.

ARLEQUIN.

A ce que je vois, les amans valent mieux ici que les autres; ils ſont plus naturels. Ecoutez, vous trouvez donc mon jugement bon?

MARIO.

Des meilleurs, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Je connois que tout ce que vos Loix peuvent faire de mieux chez vous, c'eſt de vous rendre auſſi raiſonnables que nous ſommes, & que vous n'êtes hommes qu'autant que vous nous reſſemblez.

FLAMINIA.

Tu as raiſon

ARLEQUIN.

Vous voyez que j'aime Violette, comme vous aimez Lelio, c'eſt-a-dire, ſans ſonger à l'argent, donnez-la moi.

FLAMINIA.

Je le veux, ſi Violette y conſent.

VIOLETTE.

Mais il eſt bien joli.

LELIO.

Je t'entends: je me charge de vous rendre heureux. Al-

MARIO.

Allons, qu'on ne parle plus ici que de plaisirs.

Les Jeux & les Plaisirs font un Ballet, après lequel on chante les Vers suivans.

AIR.

LEs pompeux nuages
De nos vanitez,
Dans tous nos usages;
Nous rendent sauvages;
Et des lueurs de verité
Font tout le lustre de nos Sages.
Du noir abîme des erreurs
S'élevent de brillans mensonges:
Leur vif éclat séduis nos cœurs,
Sous le nom de vertus nous consacrons des songes

COUPLETS.

VOus achetez vos Maîtresses,
Chez vous sans or; point d'amour;
On y vend jusqu'aux tendresses,
Tandis que les ours
Dans les antres sourds
Donnent leurs caresses.

On voit ici la plus belle
Cacher ſes traits ſous le fard ?
Mais la guenon naturelle,
Sans rouge, ſans art,
Au ſinge camard
Ne plaît que par elle.

ARLEQUIN

Laiſſez le rouge des femmes,
Il ne produit point d'erreurs ;
Blâmez le fard de vos ames,
Qui maſquant vos cœurs,
Les rend plus trompeurs
Que le fard des Dames.

ARLEQUIN *au Parterre,*

Je ne cherche qu'à vous plaire,
Et j'en fais tout mon objet ;
Si mon diſcours trop ſincere
Fait mauvais effet,
Parlez, s'il vous plaît,
Je ſçaurai me taire.

FIN.

LE FAUCON ET LES OYES DE BOCACE.

COMEDIE *EN TROIS ACTES,*

Avec un Prologue.

Repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens ordinaires du Roy en Fevrier 1725.

Suivant la Copie de Paris,

A LA HAYE,

Chez JEAN NEAULME,

PROLOGUE.

LA COMEDIE, UN AUTEUR.

La Comédie entre fâchée.

OU ſont donc les Acteurs ? en verité cela eſt honteux, eſt-il permis de faire attendre ainſi le Public ?

L'AUTEUR.

Je prens peut-être mal mon tems pour vous parler, Madame.

LA COMEDIE.

Fort mal, Monſieur.

L'AUTEUR.

Je voudrois cependant bien vous dire un mot.

LA COMEDIE.

Dites.

L'AUTEUR.

Vous nous donnez aujourd'hui les Oyes & le Faucon de Bocace.

LA COMEDIE.

Oui Monſieur, on ne vous vend pas chat en

en poche comme vous voiez, c'eſt pour éviter aux Critiques la peine de marquer les Imitations.

L'AUTEUR.

Je ſouhaite que la Piece réuſſiſſe, mais à vous parler franchement, je ne le crois pas, ces ſujets ſont trop uſés.

LA COMEDIE.

La choſe en doit paroître meilleure ſi j'ai pu les traiter d'une maniere nouvelle.

L'AUTEUR.

J'en doute.

LA COMEDIE.

Venez-vous donc faire la Critique de la Piece ſans l'avoir vûe? cela ne me ſurprend pas, vous n'êtes pas le ſeul dans l'habitude de condamner les choſes ſans les connoître.

L'AUTEUR.

Je vous dis ſeulement ce que je penſe du ſujet.

LA COMEDIE.

Le ſujet eſt beau & bon, toute la difficulté eſt de le bien traiter.

L'AUTEUR.

Bocace.

LA COMEDIE.

Eh-bien! Bocace eſt l'Auteur des contes du Faucon & des Oyes, tout le monde le ſçait.

L'AUTEUR.

La Fontaine?

LA

LA COMEDIE.

La Fontaine les a mis en Vers françois avec de nouvelles graces, nous le ſçavons.

L'AUTEUR.

La Comedie Françoiſe ?

LA COMEDIE.

La Comedie Françoiſe a joué le Faucon, & a donné les Oyes dans la Coupe enchantée. Pretendez-vous me l'aprendre ? je le ſçai auſſi-bien que vous.

L'AUTEUR.

Je ne prétens rien vous aprendre.

LA COMEDIE.

Je ſçai tout ce que vous pouriez me dire ſur cela, je me ſuis aproprié ces deux ſujets dont j'en ai fait un tout nouveau à l'exemple de Terence qui a compoſé ſon Andrienne de deux ſujets de Menandre.

L'AUTEUR.

Soit ; mais je crois que vous auriez mieux fait d'en choiſir un nouveau.

LA COMEDIE.

Il n'eſt pas facile d'en trouver de nouveaux, mais quand même il y auroit un Génie aſſez fécond pour en inventer tous les jours, vous trouveriez bientôt qu'il ſe copie lui-même. L'invention ne vous plaît que la premiere fois; dès qu'on la repete, elle vieillit pour vous, & vous trouveriez de l'imitation dans la ſeule idée d'inventer. Quoiqu'il en ſoit, je me ſuis jouée ſur ces ſujets très-connus, & déja traités par d'autres, mais je m'y joue d'une

ne maniere nouvelle : c'eſt tout ce que j'ai voulu faire, ne m'en demandez pas davantage.

L'AUTEUR.

Ce n'eſt pas aſſez pour plaire, je vous l'ai déja dit, je le repete, ce ſont des ſujets trop uſés.

LA COMEDIE.

Que voulez-vous dire avec vos ſujets uſés ? Aprenez, Monſieur, qu'il n'y en a point de plus uſés les uns que les autres, puiſqu'on peut traiter celui qui l'a déja été d'une maniere nouvelle, & donner au nouveau, une forme connue & uſée.

L'AUTEUR.

Que voulez-vous dire ?

LA COMEDIE.

Je veux dire que l'on peut-être Plagiaire & imitateur ſervile dans un ſujet tout nouveau, que l'on peut le traiter ſans invention, & que l'on peut au contraire être Inventeur & original dans un ſujet inventé & connu.

L'AUTEUR.

Pour original je vous le paſſe.

LA COMEDIE.

Et moi je ne vous paſſe pas votre mauvaiſe Critique : croiez-moi, Monſieur, allez voir la Piece, & après cela vous en direz votre ſentiment.

L'AUTEUR.

J'y vais, Madame, & je m'attens ſur votre parole d'y trouver bien des nou-

veau-

veautez, bonnes ou mauvaiſes, je crois que cela ſera beau, ah, ah, ah.

LA COMEDIE.

Ne vous y attendez pas? peut-être le craignez-vous déja? car je connois Meſſieurs les Auteurs, mais vous pouvez vous raſſurer, ce n'eſt qu'un jeu de ſentiment & de naïveté, dont je tâche d'amuſer un moment le Public, ſans prétendre lui donner une belle choſe: ainſi, Monſieur, je vous l'abandonne, je ſerai trop contente de mon Ouvrage, ſi ce même Public y peut trouver quelque choſe de bon, vous en allez juger par vous-même, on va commencer.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, PIERROT, & COLOMBINE.

FLAMINIA.

JE vous ſuis bien obligée mon ami, de tous les ſoins que vous vous donnez pour moi.

PIERROT.

Oh, Madame, vous vous moquez, je ſommes charmé de l'accident qui vous eſt arrivé, puiſqu'il nous procure l'honneur d'être honoré de votre preſence.

COLOMBINE.

Voilà un compliment fort bien tourné.

PIERROT.

Quoique je ne ſoions que de pauvres Bergers, j'avons pourtant le dicernement de connoître les perſonnes de merite comme vous.

FLAMINIA.

Vous êtes bien poli.

PIER-

PIERROT.

Voyez un peu comme le bonheur fait bian les choſes! j'habitions de l'autre côté de ces montagnes, & je ſommes venus hier ici; or vous comprenez bien, Madame, que ſi j'avions demeuré de l'autre côté, je n'aurions pas été ici pour vous rendre ſervice.

FLAMINIA.

Je le comprens fort bien.

PIERROT.

Cela eſt clair comme le jour.

FLAMINIA.

Fort clair, mais dites moi mon ami? Croiez-vous que nous puiſſions partir aujourd'hui?

PIERROT.

La choſe n'eſt pas poſſible.

FLAMINIA.

Nous allons donc paſſer une bonne nuit.

PIERROT.

Vous ſerez mal couchée, car nos cabannes ne ſont gueres commodes: j'avons aperçû dans ce voiſinage une petite maiſon où vous auriez mieux été, mais tatigué alle eſt habitée par un Sauvage qui a failli à me manger: je l'y avons conté votre accident, & je l'ont prié de vous donner le couvert, en luy diſant que vous le payeriez bian, mais morgué il s'eſt fâché comme ſi je ly avions fait quelque grande injure, & s'eſt mis à jurer comme un chartier contre les femmes, en me diſant

que

que ſi j'aprochions avec vous de chez ly, qu'il me caſſeroit les bras.

FLAMINIA.

Quelle ſorte d'homme eſt-ce?

PIERROT.

Je n'en ſçavons rien, ah, ah, ah. Il faut que je vous faſſe rire: il a avec ly un jeune homme qui n'a jamais vû de femmes, & qui ne ſçait pas qu'il y en a jamais eu au monde. Il vous avoit vû de loin, & il eſt venu tout ſurpris le dire à ſon maître, ah, ah, ah, devinez pour qui il vous a pris?

FLAMINIA.

Eh pour qui!

PIERROT.

Pour des oiſeaux, ah, ah, ah. Il a dit comme cela, ah mon maître les jolis oiſeaux que je viens de voir! allons vîte chercher notre Faucon pour les prendre.

COLOMBINE.

En voila bien d'un autre.

PIERROT

Son maître qui a bian vû que c'étoit de vous de qui il vouloit parler, ly a dit que vous étiez des Oyes, ah, ah, ah.

FLAMINIA.

Voila une choſe ſinguliere.

PIERROT.

Comme ce jeune homme vouloit toujours vous prendre, ſon maître ly a dit que vous étiez les plus mauvaiſes bêtes du monde, qu'il avoit aimé autrefois à

vous

vous chaſſer, mais qu'il s'y étoit ruiné, & qu'il ſe garderoit bian de s'y expoſer encore; ſur cela il a enfermé ſon garçon qui pleuroit, car margué il avoit grande envie d'avoir une de ces Oyes: il diſoit qu'il en auroit ſoin, qu'il l'emmeneroit paître, & qu'il la careſſeroit tant, qu'il l'aprivoiſeroit, mais ſon maître ly a dit que vous étiez des animaux ſauvages que l'on n'avoit jamais pû aprivoiſer, & ſur cela il m'a chaſſé.

FLAMINIA.

Voila une avanture extraordinaire, je ſuis curieuſe de l'aprofondir.

PIERROT.

Gardez-vous en bian, vous n'y trouveriez pas votre compte, il eſt pis qu'un Ours.

COLOMBINE.

N'allons point chercher malheur, Madame, & tâchons de ſortir de ces Forêts le plûtôt que nous pourrons. Dites-moi mon ami, pourrons-nous trouver quelqu'un dans ce voiſinage pour racomoder notre voiture?

PIERROT.

Ne vous en bouttez pas en peine, j'avons du bois, des bras & de l'eſprit, avec cela je ferons votre affaire.

FLAMINIA.

Croiez-vous en pouvoir venir à bout.

PIER-

PIERROT.

Bon, ce n'eſt qu'une Cariole, & je racomodons bian une Cherette.

COLOMBINE.

Je crois que votre Chaiſe aura bon air en ſortant de ſes mains.

FLAMINIA.

Qu'importe, pourvu que nous puiſſions partir; Faites moi le plaiſir, mon cher, d'y mettre inceſſament la main?

PIERROT.

Oh, tatigué il ne faut pas parler de ça de tout le jour.

FLAMINIA.

Pourquoi?

PIERROT.

Parce que je ſommes en fête, car vous ſçaurez que j'ons, ſous votre reſpect, une maîtreſſe que je voulons faire danſer.; je mettons aujourd'hui tout par écuelle, & bian entendu que vous aurez votre part de la joie.

FLAMINIA.

Mais cela nous va bien reculer.

PIERROT.

Pas d'une heure; quand je l'acomoderions à preſent, vous ne partiriez pas la nuit, or nous danſerons tout le jour, & je travaillerons toute la nuit, afin que vous puiſſiez partir de bon matin.

FLAMINIA.

Allons, il faut s'en conſoler, puiſque nous ne pouvons mieux faire.

CO-

COLOMBINE.

Eh bien madame, nous danſerons.

PIERROT.

Morgué, vous danſerez tant que vous voudrez, j'ons un tambour & un pifre, qui ferions danſer les piarres. Oh! Madame, vous verrez ma Maîtreſſe, qui ſe nomme Silvia, c'eſt celle-la qui danſe bian, elle eſt fringante comme un pinſon, déſque je la vis, j'en tombis tout ſubitement amoureux.

FLAMINIA.

Elle ne peut être qu'aimable, puiſque vous l'avez choiſie.

PIERROT.

Cela s'entend bian, je ſommes groſſiers, mais j'ons le goût fin; il y a cependant une choſe qui me fâche.

FLAMINIA.

Eh! quoi.

PIERROT.

C'eſt qu'elle eſt un peu impertinante, tenez, elle ne me trouve point d'eſprit, & morgué cela me pique, car je ſçavons bian le contraire.

FLAMINIA.

Elle a tort.

COLOMBINE.

Aſſurement, car vous êtes un fort joli garçon.

PIERROT.

Cette fille-la a de l'eſprit.

FLAMINIA.

Je crois que nous allons avoir la Comédie.

PIERROT.

Ecoutez, Madame? tachez de la guarir de ſon impartinance, en l'y diſant comme il eſt vrai, que vous avez plus d'experience dans l'eſprit qu'elle, & que vous ſçavez bian que j'en ai.

FLAMINIA.

De bon cœur.

PIERROT.

Cela fera un bon effet, car voyez vous, alle vous croira à cauſe de vos biaux habits, les filles ont de la vanité, & lorſqu'elle verra que je plais aux Gens de la Cour, elle m'aimera.

COLOMBINE.

Vous avez raiſon, laiſſez-nous faire ſeulement.

PIERROT.

Vous n'y perdrez rian, car j'allons faire tout ce que je pourrons pour vous bian régaler, j'allons tous dire à Silvia de vous venir faire compagnie.

FLAMINIA.

Allez mon ami? en attendant nous nous repoſerons ſous ces arbres.

PIERROT.

Ecoutez, Madame? ſi vous lui diſiez ſans faire ſemblant de rian, que vous me trouvez d'auſſi bon air que ſi j'étions de

la Cour, cela feroit bian, car je la connois, alla la tête pleine de vent.

COLOMBINE.

Oüi oüi, allez, nous dirons tout ce qu'il faudra dire?

PIERROT.

Je vous ſerai bian obligé, pardonnez à mon inſuffiſance, Madame.

FLAMINIA.

Adieu mon ami.

PIERROT.

Juſqu'au revoir, (*à part*) tatigué que ces Gens de la Cour ont de l'eſprit, & qu'ils ſont honnêtes.

SCENE II.

FLAMINIA, COLOMBINE.

COLOMBINE.

VOus voilà en faveur, Madame, & ce n'eſt pas peu de choſe d'être la confidente de Mr. Pierrot.

FLAMINIA.

C'eſt quelque choſe dans ces bois, cette confidence m'y amuſera, j'aime à me divertir de tout; la ſageſſe & la folie des hommes, leur eſprit, leurs talens, & leur ridicule y contribuent tour à tour; toutes

ces choſes varient mes plaiſirs, & donnent au tableau que je contemple dans la nature, les jours & les ombres qui lui ſont néceſſaires. Juges de là du plaiſir que j'aurois de voir ce grand ennemi des femmes, dont Pierrot nous a parlé ? je t'avoüe que j'ai une curioſité extrême de ſçavoir ce que c'eſt.

COLOMBINE.

C'eſt ſans doute quelqu'un qui a été auſſi maltraité de nôtre ſéxe, que vous avez traité Lelio ; ſi cela eſt, je ſouhaiterois que ſa ſatire & l'amour innocent de ces Bergers, put vous coriger de l'inſenſibilité dont vous faites vanité.

FLAMINIA.

J'en ſerois bien fâchée

COLOMBINE.

Vous ſeriez donc fâchée d'être raiſonnable; car enfin la raiſon condamne tout ce que vous faites, vous êtes jeune, aimable, ſpirituelle, ce ſont-là des fonds que la nature vous a donné pour les faire valoir, vous avez eû occaſion de les bien placer chez Lelio: il vous adoroit, il eſt bien fait, il a du mérite, il étoit riche; Vous en falloit-il d'avantage, cependant vous avez abuſé de ſa tendreſſe, vous avez détruit vous même le bien que vos charmes vous avoient fait trouver, & par une conduite & des ſentimens que l'on ne peut trop condamner, vous l'avez réduit à la miſére & au déſeſpoir; il eſt diſparu, tous

ſes

ſes amis & ceux qui l'ont connu, déplorent ſon malheur, vous ſeule étes inſenſible à ſon ſort.

FLAMINIA.

Je le plains comme les autres, mais après tout je ne dois pas me punir de ſes erreurs. Suis-je la cauſe des folles dépenſes qui ont cauſé ſa ruine?

COLOMBINE.

Eh qui donc? ne les a-t-il pas fait pour tâcher de vous plaire, ſi vous ne vouliez pas l'en recompenſer, deviez-vous les ſouffrir?

FLAMINIA.

En verité Colombine, tu n'y penſe pas de parler comme tu fais; rien n'eſt ſi naturel à une fille qui a des apas, que le plaiſir de plaire, & de joüir de ce ſentiment dans toute ſon étendue, la magnificence de ſes amants flatte ſa vanité; les fautes que l'amour leur fait faire, marquent mieux le pouvoir de ſes charmes. S'ils étoient plus ſages, ils ſeroient moins amoureux; au ſurplus elle n'eſt point chargée du ſoin de leur conduite, & par conſequent elle n'en peut être reſponſable, mais elle a intérêt d'uſer de tout l'empire que ſes atraits lui donnent ſur les cœurs.

COLOMBINE.

Oüi, mais cet empire nous ſoumet à les devoirs que l'honneur & la reconnoiſſance exigent des cœurs bienfaits.

FLAMINIA.

Tu dis-là de grands mots qui ne ſignifient rien; en quoi conſiſte l'honneur d'une fille, je te le demande? n'eſt-ce pas à ſe défendre des piéges de l'amour? doit-elle avoir de la reconnoiſſance pour les ſentimens involontaires que ſes apas font naître dans ſes adorateurs? leur ſera-t-elle obligée de l'empreſſement qu'ils ont de ſe ſatisfaire? & leur doit-elle tenir compte des ſacrifices qu'ils ne font qu'à leur propre interêt; pour moi je ne vois point d'ennemi plus à craindre que les amans de nôtre ſiécle, ils abuſent des ſentimens les plus tendres & des droits les plus ſacrés de la nature, pour nous perdre; j'ai vû ſur cela des choſes qui me font frémir: inſtruite par l'exemple d'autrui, je tâche de joüir du peu d'apas que le ciel m'a donné, ſans m'expoſer aux inconveniens qui ſuivent les engagemens ſérieux; heureuſement la nature m'a fait un cœur peu ſuſceptible, je lui en rends grace, puiſque mon temperament me fait éviter des piéges dont la ſeule raiſon ne pouroit peut-être pas me garantir.

COLOMBINE.

Je ne prends point le change, vous avez raiſon, & vous avez tort: je conviens avec vous que les hommes ſont dangereux, & vous faites bien de vous en défier, mais malgré la corruption du ſiécle, il eſt encore des cœurs bienfaits, qui méri-

méritent d'autres ſentimens, Lelio eſt de ce nombre, & vous avez tort, mais très-tort de l'avoir traité comme vous avez fait.

FLAMINIA.

J'avoüe que Lelio eſt de tous les hommes que j'ai connu, celui qui m'a paru le plus eſtimable, & ſi j'avois été capable d'aimer quelqu'un, ſçauroit été lui ; la nature a ſes caprices en nous formant : elle a fait Lelio tendre, elle m'a fait inſenſible, ce n'eſt ni la faute de Lelio, ni la mienne, je ſuis fâchée qu'il en ſoit la victime.

COLOMBINE.

Eh mort de ma vie, vous me feriez tourner la tête avec vos raiſonnemens.

FLAMINIA.

Je crois que tu jures.

COLOMBINE.

Vous me feriez faire pire.

FLAMINIA.

Laiſſons-là tous ces diſcours inutiles, & ne ſongeons qu'à joüir le plus agréablement que nous pourons du peu de tems que nous avons à reſter dans cette ſolitude: mais je vois une jeune perſonne, c'eſt aparamment Silvia.

SCENE III.

FLAMINIA, COLOMBINE, SILVIA, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

QU'avez-vous mon enfant, qu'eſt-ce qui vous a fait peur?

SILVIA.

C'eſt un voleur qui me pourſuit.

FLAMINIA.

Un voleur!

SILVIA.

Oüi, je venois vous joindre, car Pierroit m'avoit dit que vous étiez ici, j'ai rencontré un jeune homme qui me ſifloit, & qui faiſoit ſemblant de me flater, j'ai eû peur, j'ai fui, & il a couru après moi. Ah le voilà, Madame!

ARLEQUIN.

Elle joint ſa troupe, je veux les ſurprendre.

Il ſe gliſſe le long des arbres pour tâcher ne les ſurprendre ſans être vû.

SIL-

SILVIA.

Voyez voyez Madame, il veut nous surprendre?

FLAMINIA.

Ne craigniez rien? il nous siffle, & il semble qu'il ait peur de nous effaroucher, je gage que c'est ce jeune homme qui nous prend pour des Oyes, je veux m'en éclaircir, aprochez mon ami.

ARLEQUIN.

Miséricorde! des Oyes qui parlent!

Arlequin épouvanté d'entendre parler des Oyes, se retire sur la pointe des pieds:

FLAMINIA.

Où allez-vous?

ARLEQUIN.

Je suis perdu, malheureux que je suis pourquoi n'ai-je pas suivi les conseils de mon Maître?

COLOMBINE.

Il a peur tout de bon, amusez le? je vais le surprendre.

FLANIMIA.

Je serois au déseſpoir s'il m'échapoit, parlez lui, ma fille? vous lui ferez moins de peur que nous.

SILVIA.

Je le veux bien, d'où vient que vous me poursuiviez il n'y a qu'un moment, & que vous me fuyez à présent?

ARLEQUIN.

Je vous pourſuivois, oh je tremble de tout mon corps! je n'ai pas la force de parler.

SILVIA.

Aprochez, ne craignez rien?

COLOMBINE. *Le ſaiſiſſant.*

Oüi-, venez, mon ami, on ne vous fera point de mal?

ARLEQUIN.

Ah! pour le coup je ſuis perdu.

COLOMBINE.

N'ayez pas peur mon petit ami.

ARLEQUIN.

Petite, petite mamour, ne me faites point de mal, je ne voulois pas vous en faire.

COLOMBINE.

Et pourquoi donc pourſuiviez-vous cette petite?

ARLEQUIN.

Parce que je la trouvois jolie, & je voulois la prendre pour l'aprivoiſer.

SILVIA.

Sérieuſement il me prenoit pour un oiſeau.

FLAMINIA.

Très-ſérieuſement.

SILVIA.

Que cela eſt drole, ah, ah, ah.

FLAMINIA. *à Silvia.*

Careſſez-le, vous l'aprivoiſerez mieux que nous?

SIL-

SILVIA.

Puiſque vous ne me pourſuiviez que par amitié, je n'ai plus peur, venez avec nous

Elle le flatte, Arlequin ne ſe ſent pas d'aiſe, & les regarde curieuſement.

ARLEQUIN.

Qui ne croiroit pas que ces animaux là ont de la raiſon? qu'ils ſont aimables. Ah les charmans oyſeaux! mais comment diable ont-ils pû aprendre à parler? cela me paſſe.

SILVIA.

Vous voulez ſans doute rire.

ARLEQUIN.

Je ne ris point, n'êtes vous pas une Oye?

SILVIA.

Moi?

ARLEQUIN.

Oüi vous.

SILVIA.

Ah, ah, ah, qu'il eſt innocent.

FLAMINIA.

Cette ſcene eſt originale, il faut que je m'en donne tout le plaiſir; qui vous a donc dit que nous étions des Oyes?

ARLEQUIN.

Mon Maître qui le ſçait bien.

FLAMINIA.

Vôtre Maître eſt fou, eſt-ce que des Oyes parlent?

ARLEQUIN.

C'eſt ce qui m'étonne.

FLAMINIA.

Il vous a trompé mon enfant.

ARLEQUIN.

Je le crois, mais ſi vous n'êtes pas des Oyes, qu'elle ſortes d'oyſeaux êtes-vous donc?

FLAMINIA.

Nous ne ſommes pas oyſeaux, nous ſommes des femmes.

ARLEQUIN.

Des femmes, qu'eſt-ce que cela?

FLAMINIA.

Ce ſont les compagnes des hommes, les hommes & les femmes ſont faits pour vivre enſemble, & pour s'aimer.

ARLEQUIN.

Je le crois, car je vous ai aimé d'abord que je vous ai vû, mais ſi vous êtes compagnes des hommes, d'où vient que mon Maître n'en a point?

FLAMINIA.

Je n'en ſçais rien, mais je vous dis la vérité, nous avons ſoin des hommes, nous les aimons, c'eſt nous qui les faiſons naître, & qui les élevons.

ARLEQUIN.

Oh non vous voulez me tromper.

FLAMINIA.

Pourquoi le croyez vous?

ARLEQUIN.

Parce que je ſçai bien que les hommes

ne

ne naiſſent point.

FLAMINIA.

Et comment croyez vous donc être venu au monde?

ARLEQUIN.

Moi je n'y ſuis point venu, j'y ai toûjours été.

COLOMBINE.

En voilà bien d'un autre.

SILVIA.

Ah qu'il eſt ſimple!

FLAMINIA.

Vous vous trompez mon ami, vous y êtes venu? & c'eſt une femme qui vous y a mis.

ARLEQUIN.

Cela ne peut pas être, car ſi j'étois venu au monde je m'en ſouviendrois bien; aparamment je ne ſuis pas fou..

FLAMINIA.

Je vous dis la verité, il nepeut y avoir des hommes ſans femmes.

ARLEQUIN. *A Sylvia.*

Elle ſe moque de moi.

SILVIA.

Non, ce qu'elle vous dit eſt vrai.

ARLEQUIN.

Si cela eſt ainſi, vous pouvez faire de hommes auſſi bien que les autres, faites-en donc un pour me faire plaiſir, & aprés cela je vous croirai?

COLOMBINE.

Voilà Silvia bien embaraſſée.

FLAMINIA.

Ecoutez mon ami, la nature n'a faits les hommes que pour les femmes, & ce n'eſt que pour plaire aux hommes, qu'elle a donné de la beauté aux femmes.

ARLEQUIN.

C'eſt donc pour cela qu'elle a fait cette petite ſi jolie?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Je lui en ſuis bien obligé; il faut avoüer que la nature a bien de l'eſprit. Venez, car puiſqu'elle vous a faite belle pour me plaire, je veux voir tout ce que vous avez de joli: qu'eſt-ce que cela;

SILVIA.

Tout beau vous êtes bien hardi, on ne touche pas là.

ARLEQUIN.

Pourquoi ? cela me fait plaiſir.

COLOMBINE.

Il n'eſt pas dégouté.

SILVIA.

Mais cela ne m'en fait pas à moi.

ARLEQUIN.

Vous avez tort, puiſque toutes ces jolies choſes vous ſont données pour plaire, vous devez être bien aiſe du plaiſir qu'elles me font.

FLAMINIA

La modeſtie ne veut pas que Silvia ſouffre ces libertés.

AR-

ARLEQUIN.

Eh de quoi ſe mêle la modeſtie ?

FLAMINIA.

Parlons d'autres choſes, car ces queſtions à la fin nous embaraſſeroient. Quel homme eſt-ce que vôtre Maître ?

ARLEQUIN.

C'eſt un fort galand homme, quoiqu'ignorant, puiſqu'il vous prenoit pour des Oyes.

FLAMINIA.

Comment le nommez-vous ?

ARLEQUIN.

M. Lelio.

FLAMINIA.

Lelio.

ARLEQUIN.

Oüi Lelio.

COLOMBINE.

Ah Madame, c'eſt vôtre amant !

FLAMINIA.

J'en ſuis toute emuë, y a-t-il long-tems que vous le connoiſſez ?

ARLQUIN.

Depuis un an.

COLOMBINE.

C'eſt lui même, voilà à peu près le tems qu'il eſt diſparu.

ARLEQUIN.

Il vint loger chez un Hermite à qui j'étois, cet Hermite eſt mort, & je ſuis à M. Lelio depuis ce tems là.

COLOMBINE.

Et cet Hermite, ni lui, ne vous ont jamais parlé de femmes.

ARLEQUIN.

Non.

FLAMINIA.

Comment viviez-vous ici;

ARLEQUIN.

De la chaſſe de nôtre Faucon, & des fruits de nôtre jardin, Mr. Lelio le cultive & je lui aide.

COLOMBINE.

Le pauvre garçon, cela me fend le cœur.

FLAMINIA.

J'en ſuis touchée: que vous a-t-il dit de nous, quand vous lui en avez parlé?

ARLEQUIN.

Pouf, il m'en a dit tant de mal, qu'il m'a fait peur, & je me ſerois allé cacher, ſans l'amitité que j'ai pour vous,

COLOMBINE.

Il n'en a que trop de raiſon.

FLAMINA.

Mais encore que vous a-t-il dit?

ARLEQUIN.

Mille menteries, il m'a dit que vous étiez les plus dangereux animaux de la nature, que vous lui aviez cauſé tous ſes malheurs, & que j'étois perdu ſi je venois à vous connoître, que vous étiez faites pour la perte des hommes, enfin que ſçais-je, il m'a dis cent ſotiſes de vous.

SIL-

SILVIA.

Voilà un vilain homme.

ARLEQUIN.

Il eſt fou.

COLOMBINE.

Penſez-vous qu'il ait tort?

SILVIA.

Vous le connoiſſez donc.

FLAMINIA.

Oüi Silvia: je t'avouë Colombine que ſon état me touche ſenſiblement, je pardonne à ſes malheurs la haine qu'il a pour moi; je veux le voir, tacher de ſoulager ſes peines, & de le conſoler.

COLOMBINE.

Vous ferez bien, je ſouhaite que la pitié faſſe chez vous ce que l'amour n'a pû y faire.

FLAMINIA.

Je ſuis ſenſible à ſon état, je veux le voir, mais ſans être connue de lui; ce jeune homme m'en offre l'ocaſion, il faut l'emmener avec nous, Lelio ne manquera pas de le venir chercher: je me déguiſerai en Berger, je l'entretiendrai ſous cet habit, & ſous pretexte de lui reprocher l'ignorance où il a laiſſé vivre ce jeune homme, je veux ſonder ſes ſentimens pour moi, & me juſtifier d'une maniere adroite, car je l'eſtime ſincerement, & je t'avoue que je ſuis fâchée qu'il me haïſſe.

COLOMBINE.

Aimez-le, Madame, il ne vous haïra plus.

FLAMINIA.

Je te l'ai dit mille fois, je ne puis l'aimer, cependant il me fait pitié, & s'il veut ſe contenter de mon amitié, je tâcherai d'adoucir ſes maux dont je ſuis la cauſe innocente.

COLOMBINE.

Voyez-le toûjours, vous entendrez des veritez qui ne vous plairont gueres, mais il eſt bon que vous les ſachiez, & je ſouhaite qu'elles puiſſent vous coriger.

FLAMINIA.

Ecoutez, mon ami, voulez-vous venir avec nous?

ARLEQUIN.

Oüi je ne veux plus vous quiter.

SILVIA

Venez, nous rirons enſemble.

ARLEQUIN.

Allons, je vous ſuivrai par tout, je ne veux plus retourner avec mon maître; je ſuis fâché qu'il m'ait caché juſqu'à preſent qu'il y ait des femmes, je m'imagine que vous me ferez bien plaiſir, car j'en ai plus ſenti depuis que je vous connois, que je n'en avois eû de ma vie.

FLAMINIA.

Tant mieux, ſuivez-nous, allons ſonger à mon déguiſement.

Arlequin les ſuit avec des tranſports de joie.

Fin du premier acte.

AC-

ACTE II

SCENE PREMIERE.

PIERROT, ARLEQUIN.

PIERROT,

BON, voilà ce jeune innocent qui ne ſavoit pas qu'il y eut des femmes au monde. Ah, ah, ah, je ne puis y penſer ſans rire, qu'alle bête, mais morgué ſa bétiſe a quelque choſe de plaiſant: c'eſt drôle de voir un homme qui aime les filles ſans ſavoir à quoi elles ſont propres. Je voulions m'en divartir, car un Chaſſeur qui avoit de l'eſprit, me diſoit un jour, ſi je m'en ſouviens bian, qu'il y avoit à profiter avec les bêtes, & il me diſoit cela à propos de moi.

ARLEQUIN *ſe parlant à lui-même.*

Qu'eſt-ce donc que ces femmes? elles me tiennent au cœur, & je ne ſai pas pourquoi; Je voudrois bien trouver quelqu'un qui me l'aprit. Bon, voici Pierrot qui carreſſe toûjours cette petite que j'aime mieux que les autres.

PIER-

PIERROT.

Je gage que vous rêvez à ces Oyes que vous vouliez prendre tantôt.

ARLEQUIN.

Tu as raiſon, j'y penſe malgré moi, & cela m'embaraſſe.

PIERROT.

Je le croions bian, ce ſont de drôles d'oiſeaux que ces oiſeaux-là, n'eſt-ce pas?

ARLEQUIN.

Je n'y comprens rien, toi que les connois: aprens-moi ce que c'eſt.

PIERROT.

Oh tatigué vous m'en demandez trop; coment faire pour vous bian expliquer ce que c'eſt qu'une femme: tenez, c'eſt une bonne choſe quand le caprice ly prend d'être bonne, & mauvaiſe quand le caprice ly prend d'être mauvaiſe.

ARLEQUIN.

Mais encore, à quoi ſont-elles propres?

PIERROT.

A tous morgué: premierement alles ſont propres à faire enrager les hommes depis le matin juſqu'au ſoir, pi à leur faire bian du plaiſir, pi à leur être bian utiles, pi à leur être bian contraires, pi à les bian honorer, pi à les bian deshonorer, pi....

ARLEQUIN.

Eh! comment veux-tu animal, que je puiſſe comprendre quelque choſe à ce galimatias?

PIER-

PIERROT.

Cela eſt pourtant bian clair.

ARLEQUIN.

Oui fort clair, laiſſe-là tous ces pis, je t'en prie, & dis moi ſeulement ce que les hommes font des femmes?

PIERROT.

Je vais vous dire le hic; l'on s'en fait bian aiſe.

ARLEQUIN.

Et coment fait-on pour s'en faire bien aiſe?

PIERROT.

Tatigué qu'il eſt bête, & que je le ferions bien aiſe, ſi je ly allions expliquer la manigance de l'amour; mais non, il vaut mieux ly parler d'autre choſe pour ly bian faire entendre cela (*il hauſſe la voix*) on s'en fait bien aiſe, camarade.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que tu crois que je ſuis ſourd?

PIERROT.

Non, mais comme vous avez l'entendement tant ſi peu épais il eſt bon de crier fort afin de ſe faire bian entendre. Or donc vous ſaurez que pour ſe faire bian aiſe auprès d'une fille, il faut premierement la bian aimer, enſuite il faut s'en faire bian aimer, tant y a qu'après cela le reſte va de ly même.

ARLEQUIN.

Eh! comment fait-on pour ſe faire bien aimer?

PIER-

PIERROT.

Morgué cela n'eſt pas facile à expliquer; pour le bian comprendre il faut d'abord ſavoir que l'amour eſt une choſe où l'on ne comprend rian.

ARLEQUIN.

Me voila bien avancé.

PIERROT.

Oui car ce n'eſt pas le tout d'être biau & bian fait, ce n'eſt itout pas le tout d'être laid & mal fait, riche ou pauvre d'avoir de l'eſprit ou de n'être qu'un ſot; avec tout cela on plaît & on déplaît, & je ne ſavons pas pourquoi.

ARLEQUIN.

Que veut dire tout cela?

PIERROT.

Ca veut dire clair comme le jour que l'amour eſt un caprice, & que je ne comprenons rian du tout à la maniere dont il patricote les hommes avec les femmes.

ARLEQUIN.

Je le crois, car pour moi je t'aſſure que je n'ai pas compris un mot de tout ce que tu m'as dit.

PIERROT.

J'ons eu pourtant bian de la peine pour vous donner avec eſprit une explication claire de l'amour.

ARLEQUIN.

Tu nommes donc une explication claire celle où l'on n'entend rien?

PIER-

PIERROT.

Sans doute, car j'expliquons ce que j'ons dans l'eſprit qui eſt l'amour où je ne comprenons rian, ainſi pour que mon explication ſoit auſſi claire que mon eſprit, il faut que vous n'y compreniez rian itout.

ARLEQUIN.

Que le Diable t'emporte avec tes explications.

PIERROT.

Je ſommes bian fâché que l'amour ne ſoit pas plus clair afin de vous l'expliquer plus clairement: mais voici Silvia; j'alons ly faire l'amour en votre preſence, peut-être que vous l'aprendrez mieux comme cela.

ARLEQUIN.

Voïons.

SCENE II.

PIERROT, SILVIA, ARLEQUIN.

PIERROT.

BOn jour Silvia.

SILVIA *fâchée.*

Bon jour.

ARLEQUIN.

Cette mine refroignée qu'elle te fait, eſt-ce une marque d'amour?

PIERROT.

Non, ce n'eſt qu'un caprice.

ARLEQUIN.

Bon jour, Silvia.

SILVIA.

Ah! bonjour Arlequin.

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Cet air d'amitié eſt-il de l'amour?

PIERROT.

Non, ce n'eſt qu'un caprice. Qu'as-tu Silvia, on diroit que tu es fâchée?

SILVIA.

Je n'ai rien, laiſſe-moi.

ARLEQUIN.

Cela eſt-il tendre?

PIERROT.

Morgué non, ce n'eſt qu'une fantaiſie, mais je l'alons faire changer.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous Silvia, on diroit que vous êtes fâchée?

SILVIA.

Moi je ſerois bien fâchée de l'être contre vous.

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Eſt-ce par un caprice qu'elle m'a dit cela?

PIERROT.

Oüi, mais je ly en alons donner un autre; écoute Silvia tu n'es qu'une capricieuſe;

cieuſe; un autre s'en fâcheroit, mais je t'aimons, & je ne voulons qu'en rire.

SILVIA.

Laiſſe-moi, tu me fatigue.

Il joue groſſierement avec elle, elle le rebute; Arlequin l'imite, elle reçoit ſes careſſes avec douceur.

PIERROT.

Morgué ce n'eſt que moi qui te fatigue, ce drôle-là ne te fatigue pas.

Il veut la baiſer, elle lui donne un ſoufflet.

Arlequin, qui l'imite dans tout ce qu'il fait, la baiſe, & elle en rit.

Cela n'eſt pas bian.

SILVIA *à Arlequin.*

Vous êtes bien hardi.

ARLEQUIN.

C'eſt que je vous fais l'amour, & que j'aprens à le faire de Pierrot.

SILVIA.

Vous aprenez à faire l'amour de Pierrot.

PIERROT.

Oüi, je ſommes ſon maître.

ARLEQUIN.

Ce qu'il vous dit eſt vrai.

SILVIA.

Si vous voulez vous faire aimer, ne prenez point de ſes leçons.

ARLEQUIN.

Il faut bien que j'en prene, car je ne ſai pas faire l'amour moi.

SILVIA.

Vous faites mieux l'amour que lui.

ARLEQUIN.

Moi?

SILVIA.

Oui vous.

PIERROT.

Morgué cela ne vaut rian.

ARLEQUIN.

Vois Pierrot je fais mieux l'amour que toi, ah, ah, ah.

PIERROT.

J'enrage, écoute Silvia, tu me fâches; quel plaiſir prend tu de me bouter en colere?

SILVIA.

Laiſſe-moi en repos.

Arlequin continuë à la careſſer, elle reçoit avec plaiſir ſes careſſes, qu'il fait remarquer à Pierrot.

ARLEQUIN.

Vois vois Pierrot comme j'ai bien apris à faire l'amour, ah, ah, ah: vois vois vois, ah, ah, ah.

PIER-

PIERROT.

Morgué je voions que je ne voions rian qui me plaiſe.

SILVIA.

Je ne m'en ſoucie gueres, il eſt plus agréable que toi, & je l'aime mieux.

PIERROT.

Je ne ſomes pourtant pas ſi ignorant.

SILVIA.

Je ne ſai qu'y faire, ſon ignorance eſt moins bête que ton ſavoir, & elle me plaît davantage.

ARLEQUIN.

Entens-tu, Pierrot, elle m'aime mieux que toi, ah, ah, ah.

PIERROT.

A la parfin cela me boute de mauvaiſe himeur, & je me fâcherai tout de bon.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi?

PIERROT.

Parce que je ne voulons pas que vous ly faſſiez l'amour.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc m'aprenois-tu à le faire?

PIERROT.

Ce n'étoit pas pour elle, & ſi vous continuez à me fâcher, je (*il le menace.*)

ARLEQUIN.

Eh!

PIERROT.

Tirez-vous d'ici pour votre profit, car

quand je ſommes en colere, je ſomes pis qu'un lion. (*Il veut aracher Silvia à Arlequin.*

ARLEQUIN.

Attens; je vais te payer de ton impertinence. (*Il le bat & l'oblige à prendre la fuite.*)

PIERROT.

Je m'en vais, mais tu le payeras; cela eſt ridicule: morgué je ly ont donné là une belle leçon, je ſomes la dupe de mon eſprit & j'enrage. (*à Silvia qui rit.*) Tu ris, cela n'eſt pas bian, mais je t'en ferons repentir.

SCENE III.

ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

PArdi voila un grand belitre, il m'aprend à faire l'amour, & enſuite il ſe fâche parce que je l'ai apris.

SILVIA.

Il eſt inſurportable, & vous avez bien fait de le chaſſer.

ARLEQUIN.

Je ſuis bien aiſe que vous m'aimiez mieux qui lui, cela m'aidera à profiter de

vos

vos leçons, car ce n'eſt plus que de vous que je veux aprendre à faire l'amour.

SILVIA.

De moi?

ARLEQUIN.

Oui je ſens que je profiterai bien ſi vous voulez m'inſtruire.

SILVIA.

Et coment voulez-vous que je puiſſe vous inſtruire?

ARLEQUIN.

Faites-moi j'amour, j'aprendrai come cela ce qu'il faut que je faſſe.

SILVIA.

Mais je ne le ſai pas moi.

ARLEQUIN.

Vous ne ſavez pas faire l'amour?

SILVIA.

Non.

ARLEQUIN.

Tant pis, cependant Pierrot vous a donné des leçons.

SILVIA.

Lui! ah je vous aſſure qu'avec de telles leçons j'ignorerois l'amour toute ma vie!

ARLEQUIN.

Mais lorſque je les repetois avec vous ces leçons, vous les trouviez jolies

SILVIA.

Oh, c'eſt autre choſe, les vôtres me feſoient plaiſir.

ARLEQUIN.

Si cela eſt ainſi, je ſerai votre maître.

SILVIA.

Coment vous y prendrez-vous?

ARLEQUIN.

La choſe eſt bien facile, on m'a dit que pour bien faire l'amour il faut commencer par bien aimer.

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Et enſuite qu'il faut ſe faire bien aimer.

SILVIA.

Vous avez raiſon.

ARLEQUIN.

Or je vous aime de tout mon cœur, ainſi voila la moitié de la choſe faite: il ne me reſte donc qu'à me faire aimer de vous, ce qui me ſera bien aiſé, puiſque mes leçons vous font plaiſir.

SILVIA *à part.*

Il eſt tout à fait aimable.

ARLEQUIN.

Que dites-vous;

SILVIA.

Je dis que vous avez raiſon, je crois même que vos leçons ont déja fait effet, car je ſens que je vous aime.

ARLEQUIN.

Bon bon, voila qui va à merveille, nous ſomes bien plus avancé que nous ne croions ma foi; coment morbleu le principal eſt deja fait, car Pierrot m'a dit que lorſque l'on s'aimoit bien, le reſte alloit de lui-même. A propos dites-moi ce que c'eſt que le reſte?

me.

SILVIA (*Souriant & tournant la tête.*)
Je n'en ſai rien.

ARLEQUIN.

Ni moi non plus ? nous voila bien embareſſés : coment pourons-nous le deviner ? car pour moi je vous declare que je n'en ſai pas davantage.

SILVIA.

Ne parlons pas de cela.

ARLEQUIN.

Eh bien laiſſons-le la juſqu'à ce que nous l'ayons deviné : j'y penſerai tant que peut-être je l'atraperai à la fin. Mais voici mon maître, celui qui me diſoit que vous étiez des Oyes.

SILVIA.

Celui-là ?

ARLEQUIN.

Oui, il vouloit me faire croître que vous étiez des oiſeaux dangereux que l'on n'avoit jamais pû aprivoiſer : faites-moi bien des careſſes pour lui faire voir ſa ſotiſe. (*ils ſe careſſent.*)

SCENE IV.

LELIO. SILVIA. ARLEQUIN

LELIO.

ARlequin m'eſt échapé, & je ne doute pas qu'il ne ſoit allé chercher ces femmes, il en avoit trop d'envie, elles étoient dans ces lieux à ce qu'il m'a dit. Juſtement, je ne me ſuis pas trompé: le voila avec une Bergere, il me paroît qu'elle l'a déja aprivoiſé. Que fais-tu ici?

ARLEQUIN.

Je cherche à me faire manger de cette Oye. Oh l'Ignorant qui prend des femmes pour des oiſeaux, qui a peur du plus joli animal du monde & du plus doux; voyez, voyez comme elle eſt mechante?

LELIO.

Ah pauvre malheureux où eſt-tu tombé?

ARLEQUIN.

Je ſuis fort bien tombé; j'ai fait une bonne chaſſe, & ce petit Ortolent eſt bien dodu. (*Il joue avec elle.*)

LELIO.

Ces foreſts n'ont point de bêtes plus ſauvages ni plus dangereuſes.

SIL-

SILVIA.

Je ne ſuis point une bête, & vous êtes plus ſauvage que les bêtes dont vous parlez, de me traiter comme vous faites.

ARLEQUIN.

Elle a raiſon.

LELIO.

Allez ma mie, je n'ai rien à vous répondre: (*a Arlequin*) ſuis-moi.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas.

LELIO.

Allons, M. le libertin, venez à la maiſon, je vous apiendrai ſi l'on me deſobeit impunement.

Il le prend & l'entraine de force.

ARLEQUIN.

Je veux reſter icy.

LELIO.

Marcheras-tu?

SILVIA.

Cela eſt bien vilain de prendre les gens de force, je vais appeller nos Bergers qui vous le feront bien rendre.

LELIO.

Allez retrouver vos Compagnes & laiſſez ce jeune homme en repos, il n'eſt pas fait pour vous.

SILVIA.

Arlequin.

ARLEQUIN.

Silvia.

SILVIA.

Quoi ! vous me quitez comme cela.

ARLEQUIN.

J'en ſuis bien fâché, mais je ne ſuis pas le plus fort.

SILVIA.

Au ſecours, au ſecours, au voleur.

ARLEQUIN.

Oüy, criez bien fort.

SCENE V.

FLAMINIA *déguiſée en Berger*, LELIO. ARLEQUIN. SILVIA.

FLAMINIA.

Qu'eſt ce que ce bruit-là, qu'avez-vous Silvia ?

SILVIA.

Ce vilain homme qui enmene Arlequin de force.

FLAMINIA.

Pourquoi lui faites-vous cette violence?

LELIO.

Je n'ai point de compte à vous rendre.

FLAMINIA.

Ce jeune homme s'eſt rétiré chez-nous, & le droit d'hoſpitalité ne nous permet pas de vous l'abandoner ſans ſçavoir auparavant

vant les droits que vous avez ſur lui?

LELIO.

Ce ſentiment eſt juſte, & je veux bien y répondre: ce jeune homme eſt à mon ſervice, il s'étoit échapé, je le retrouve, & je le ramene.

FLAMINIA.

Ah, ah! Vous êtes donc ce bon maitre qui l'a laiſſé dans une ignorance ſi profonde, qu'il n'a pas même ſçu juſqu'à ce jour qu'il y eût des femmes.

ARLEQUIN.

Il a raiſon, & vous devriez en mourir de honte.

SLVIA.

Ah! le méchant maitre.

LELIO.

Oüy, c'eſt moi qui le lui ai caché par des vûës de ſageſſe qui vous ſont inconnuës.

FLAMINIA.

Vous avez raiſon de dire qu'elle me ſont inconuës; j'ai crû juſqu'à preſent que la nature étoit ſage & qu'il n'y avoit rien à reformer à l'ordre qu'elle a etabli dans les choſes, mais je vois bien que vous êtes plus habile qu'elle, ah, ah, ah! je ne puis m'empêcher de rire du zéle qui vous oblige à priver ce pauvre innocent des plus grandes douceurs de la vie.

ARLEQUIN.

Vous parlez avec bien de l'eſprit pour un Berger.

FLAMINIA.

Auſſi ne l'ai-je pas toûjours été, & tel que vous me voyez, je ſuis homme de condition.

LELO.

Vous.

FLAMINIA.

Oüy; moy.

LELIO.

Vous me ſurprenez, mais ſi ce que vous me dites eſt vrai, par qu'elle avanture ou par quel caprice avez-vous choiſi ce genre de vie.

FLAMINIA.

Un amour malheureux m'y a reduit.

LELIO.

Un amour malheureux dites-vous? cette circonſtance excite ma curioſité, peut-on ſavoir coment cela eſt arivé?

FLAMINIA.

Je vous le dirai de bon cœur ſi la choſe peut vous faire plaiſir.

LELIO.

Je vous en ſerai obligé.

L'atention de Lelio pour ce que va dire Flaminia, l'empéche de voir les mouvemens d'Arlequin; Silvia en profite, elle fait ſigne à Arlequin qui ſe ſauve avec elle ſans être aperçu.

FLAMINIA.

J'ai aimé une jeune perſonne aimable, mais qui n'étoit point faite pour aimer; ſi j'avois eu moins de prévention & d'aveu-

gle-

glement j'aurois connu l'inutilité de mes soins, & l'insensibilité naturele de son cœur; nous aimons à nous séduire nous-mêmes dans les choses que nous desirons avec ardeur, j'ai cru pouvoir la déterminer par ma magnificence; je n'ai rien épargné pour cela, mais l'on ne va pas loin du train que j'alois: j'ai eu bientôt consumé ma fortune; me voiant sans ressource, j'ai voulu faire expliquer mon amante, mais Dieu que je me suis trompé! elle m'a declaré que je ne devois rien esperer d'elle, qu'elle vouloit conserver jusqu'à la fin son cœur & sa liberté: jugez de mon desespoir, je m'y suis abandoné, & ne pouvant plus subsister dans le monde, je me suis refugié dans ces bois, où sous un nom inconu, je me suis fait Berger: voilà, Monsieur, mon histoire en peu de mots.

LELIO.

Cela est plaisant, vous venez de faire la miene en faisant la votre, j'ai aimé comme vous la plus ingrate des femmes? comme vous je me suis ruiné, & le desespoir m'a conduit comme vous dans ces forests où je ne subsiste que de la chasse.

FLAMINIA.

J'admire le raport de nos destinées & de nos erreurs; convenez Monsieur que nous avons été bien fous, & que si nous sommes malheureux, ce n'est que par notre faute.

LELIO.

Vous avez raiſon, il faut être fou pour s'atacher aux femmes, elles ne ſont dignes que de mépris.

FLAMINIA.

Elles ont leurs défauts comme nous avons les nôtres, & tout bien examiné, je trouve qu'elles valent bien les hommes.

LELIO.

Pouvez-vous dire cela?

FLAMINIA.

Pourquoi ne le dirai-je pas? les vertus & les foibleſſes leur ſont diſtribuées à peu près comme à nous. Eſt-ce plus leur faute que la nôtre, ſi malheureuſement pour l'humanité, la doſe des foibleſſes eſt toujours la plus forte?

LELIO.

Non, mais l'experience nous aprend qu'une femme n'eſt qu'un compoſé de foibleſſes: ſi c'eſt la faute de la nature, on doit ſe défier d'un être qu'elle a formé dans ſa mauvaiſe humeur.

FLAMINIA.

Malgré votre chagrin, vous ne pouvez diſconvenir que leur commerce eſt aimable & utile.

LELIO.

Il eſt ſeducteur.

FLANIMIA.

Il façonnne les hommes.

LELIO.

Il en fait des colifichets ou des fous comme

me vous & moi.

FLAMINA.

Je vois bien que vous êtres trop piqué pour leur rendre juſtice.

LELIO.

Flaminia m'a apris à la rendre à ſon ſexe, c'eſt le nom de la perſonne que j'ai aimé, la nature l'a partagée de tous les défauts du cœur, & pour la rendre plus dangereuſe, elle les a cachez chez elle ſous toutes les graces du corps & l'eſprit.

FLAMINIA.

Mais encore quel eſt ſon crime?

LELIO.

L'ingratitude la plus noire; je l'ai aimée de l'amour le plus ſincere, j'ai tout ſacrifié pour elle, & j'ai toujours trouvé un cœur inſenſible que rien n'a pu toucher.

FLAMINIA.

Ne confondons point l'amour & la reconoiſſance, ce ſont des choſes bien diferentes; la reconnoiſſance eſt un devoir ſur lequel les paſſions ne doivent point influer; l'amour au contraire eſt une paſſion qu'il ne dépend pas de nous de faire naître, & nous n'en devons qu'à ceux qui nous en ont donné, ainſi Flaminia peut être reconnoiſſante, ſans avoir de l'amour.

LELIO.

Mais vous qui faites de ſi ſavantes analiſes des ſentimens, jugez-vous ſur ces regles, de ceux de votre amante?

FLAMINIA.

Oui, la paſſion que j'ai eu pour elle ne m'a pas ébloui juſqu'au point de m'empêcher de lui rendre juſtice; la liberté eſt le premier de nos biens, elle a ſçu défendre la ſienne contre tous les eforts que mon amour a fait pour la lui ravir, ainſi elle a été plus forte & plus ſage que moi, j'en juge par tous les maux que cette malheureuſe paſſion m'a cauſée.

LELIO.

Cela eſt fort plaiſant, j'avois crû ſotement qu'elle avoit tort de vous avoir ſi maltraité; mais vous éclairez ma raiſon, & quant à vos lumieres, j'aprouve autant ſa conduite que je la condamnois.

FLAMINIA.

Elle m'a été contraire, mais dans le fond je ne la trouve pas ſi condamnable.

LELIO.

Au contraire elle eſt très-louable, je conçois même que vous devez lui ſavoir bon gré de la miſére où elle vous a réduit, le monde & ſes plaiſirs pouvoient vous corrompre; la bonne chere alterer votre ſanté; trop de commoditez, vous auroient plongé dans le luxe & la moleſſe: ces choſes & mille autres inconvéniens qui naiſſent des richeſſes, pouvoient vous nuire, mais cette bonne & ſage amie y a mis bon ordre.

FLAMINIA.

Votre hironie eſt ici aſſez mal placée; qu'eſt-ce que mes erreurs ont de commun

avec

avec la perſone que j'ai aimée, doit-elle être reſponſable de mes fautes où elle n'a jamais eu de part? tout ce qui lui en revient, c'eſt le chagrin de voir les malheurs où ma conduite m'a plongé, & de ſavoir qu'elle en eſt la cauſe innocente.

LELIO.

Ainſi vous êtes fort content d'elle?

FLAMINIA.

J'aurois voulu de la tendreſſe, je ne pouvois être heureux ſans cela, mais ſon cœur n'y étoit pas propre, c'eſt ma faute de m'être obſtiné dans un amour qui ne pouvoit que me rendre malheureux.

LELIO.

J'admire votre flegme, il m'impatiente, mais malgré cela je vous trouve heureux d'avoir pu renoncer aux femmes ſans conſerver pour elles ni deſir ni reſſentiment, vous en êtes plus tranquile.

FLAMINIA.

Qui vous a dit que j'ai renoncé aux femmes, j'en ſerois bien fâché, j'aime trop à jouir de la vie?

LELIO.

Quoi! vous vous y jouez encore?

FLAMINIA.

Sans doute, mais c'eſt en homme ſenſé; je n'ai plus de ces paſſions effrenées qui font dépendre toute notre felicité d'un ſeul objet, je ſuis à preſent auſſi coquet & volage que j'étois autrefois conſtant; je vais de belle en belle, & je ne m'arrête aux

plus

plus aimables qu'autant qu'il le faut pour m'amuſer.

LELIO.

Eh de grace, dites-moi avec qui vous exercez ces nouveaux talens dans ces deſerts?

FLAMINIA.

Avec de jeunes bergeres, elles ont moins de grace que les femmes du monde, mais elles ont plus de naturel, cela m'aide à diſſiper mes ennuis: ſi vous m'en voulez croire, vous ſuivrez mon exemple.

LELIO.

Moi?

FLAMINIA.

Oui vous..

LELIO.

J'irois dans ces bois faire le coquet avec des jeunes Bergeres?

FLAMINIA.

Sans doute.

LELIO.

Il me faudroit bien auſſi aprendre à jouer du chalumeau & à faire des Eglogues à l'exemple de ces premiers hommes que la Grece nous vante, qui ne s'ocupant que du ſoin de leurs troupeaux, feſoient retentir les foreſts & les échos de la Sicile de leurs amours & de leurs chanſons champêttes.

FLAMINIA.

Pourquoi non?

LELIO.

Ah, ah, ah, je vous admire.

FLA-

FLAMINIA.

Ecoutez, le conſeil que je vous donne n'eſt pas ſi mauvais, l'amour eſt encore caché dans le fond de votre cœur, ſous des traits qui vous le font méconnoître, & c'eſt lui-même qui vous tourmente ſous une forme nouvelle; ſi vous le voulez bannir, cherchez comme moi quelqu'autre amuſement, c'eſt le ſeul moyen de vous guerir & d'adoucir vos peines.

LELIO.

Je vous ſuis bien obligé de l'avis, ſi c'eſt l'amour qui regne encore dans mon cœur, je ſuis vengé de lui & de Flaminia, puiſque leurs idées qui m'étoient autrefois ſi cheres, ne m'inſpirent que de l'horreur & du mépris; adieu Monſieur, je vous laiſſe entretenir les échos de cès bois de vos tendres ſentimens, je vais jouir en ſecret de la belle découverte que vous m'avez fait faire, & offrir ma haine pour Flaminia ſur le noir autel de l'amour hideux qui, ſelon vous, regne encore dans mon ame. Arlequin, Arlequin? il m'eſt échapé.

FLAMINIA.

Ecoutez, Monſieur?

LELIO.

Je n'ai pas le tems, ces idées m'ennuyent & me fatiguent. Adieu, je cours chercher mon valet.

SCE-

SCENE VI.

FLAMINIA. *seule.*

VOilà donc cet amant que j'ai vu si tendre & si soumis, qui juroit de m'aimer éternellement. Ce parjure n'a donc aujourd'hui que de la haine & du mépris pour moi, j'en suis dans une confusion & une colere que j'ai peine à rétenir.

SCENE VII.

FAMINIA, COLOMBINÆ.

FLAMINIA.

AH Colombine, tu me vois outrée, Lelio, l'iniuste Lelio!

COLOMBINE.

Je viens de l'apercevoir qui emmene Arlequin, il m'a paru furieux.

FLAMINIA.

Tu le détesterois, si tu avois entendu notre conversation, il m'a acablé d'oprobres dans le tems que touchée de son état je cherchois à le soulager, & que je m'abaissois

ſois juſqu'à vouloir me juſtifier auprès de lui.

COLOMBINE.

Je l'avois prévu

FLAMINIA.

Je t'avoue que je ſuis piquée au vif, je veux m'en venger.

COLOMBINE.

Vous venger Madame! & dequoi?

FLAMINIA.

De la haine qu'il a pour moi: il eſt plaiſant, par où l'ai-je méritée cette haine?

COLOMBINE.

Vous l'avez meritée par votre inſenſibilité.

FLAMINIA.

Il eſt vrai que je n'ai jamais eu d'amour pour lui, mais je ne l'ai jamais haï.

COLOMBINE.

Bon, elle eſt piquée? voilà le caractere des femmes, les mépris de Lelio feront ce que ſon amour n'a pu faire: profitons de ce moment. Lelio n'eſt pas ſi condamnable que vous, les circonſtances qui ont ſuivi ces dédains ne le juſtifient que trop! tout ce qui m'étonne, c'eſt que vous ſoiez ſi ſenſible à la haine qu'il vous marque: eſt ce que dans le fond ſon amour vous flatoit?

FLAMINIA.

Non, mais ſa haine me choque.

COLOMBINE.

Eh pourquoi? à votre place j'en ſerois bien

bien aiſe : vous ne l'aimez pas, vous ne voulez par l'aimer, vous avez cependant pitié de ſes malheurs, ce ſentiment eſt pénible pour vous, ſa haine vous en délivre, & cela vous doit tranquiliſer.

FLAMINIA.

Je ſens ta malice, mais je n'en ſuis pas la dupe, je verrois avec plaiſir l'indiference de Lelio, & j'ai toujours fait ce que j'ai pû pour le ramener à ce point, mais ſa haine & ſes mépris, dont il oſe ſe vanter hautement m'ofenſent avec raiſon, parce que je ne les ai pas merités : c'eſt un ingrat & un homme injuſte qui me doit d'autres ſentimens.

COLOMBINE.

Vous avez raiſon Madame, & Lelio pouſſe les choſes trop loin.

FLAMINIA.

Je veux l'en faire repentir.

COLOMBINE.

Helas n'eſt-il pas aſſez malheureux!

FLAMINIA.

Il l'eſt trop, mais cela ne me ſatisfait pas.

COLOMBINE.

Que vous faut-il donc?

FLAMINIA.

Qu'il m'aime encore, & que je le voye à mes pieds deſavouer tout ce qu'il m'a dit.

COLOMBINE.

J'en doute?

FLA-

FLAMINIA.

Et moi je n'en doute pas, je veux lui faire voir qu'il n'eſt pas facile de ſortir de mes fers, lorſqu'on y eſt une fois entré: viens m'habiller, je vai envoyer Pierrot pour lui apprendre que je ſuis ici, & que je veux le voir.

COLOMBINE.

Vous avez raiſon, oui Madame, il faut punir ces cœurs rebelles qui croient pouvoir impunément s'échaper de nos chaînes, ils ſont bien plaiſans ma foi.

FLAMINIA.

J'en aurai raiſons.

COLOMBINE.

Voilà qui va à merveil, & ſi je ne me trompe, l'amour fera le dénouement de cette avanture.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

TE voilà bien réveur, qu'as-tu?

ARLEQUIN.

Je

Je ſuis fâché contre vous.

LELIO.

Eh pourquoi;

ARLEQUIN.

Parce que vous me retenez ici malgré moi, & que je m'y ennuie.

LELIO.

Tu ne t'y ennuiois pas autrefois.

ARLEQUIN.

J'étois un ignorant alors, je croïois qu'il n'y avoit rien qui valut mieux que la chaſſe & vous; mais depuis que j'ai vû des femmes je, eh, eh (*il pleure.*)

LELIO

Tu éprouves les peines que je voulois t'éviter, juge par ce que tu ſoufre, combien les femmes ſont dangereuſes.

ARLEQUIN.

Vous me diſiez tantôt que c'étoit des Oyes, à preſent vous voulez me perſuader qu'elles ſont cauſe du chagrin que j'ai de ne les pas voir, tandis que c'eſt vous ſeul qui m'en empêchez; allez, je ne vous croirai plus.

LELIO.

Cependant tu n'as jamais eu un ſi grand beſoin de mes conſeils.

ARLEQUIN.

Je vous en quitte de bon cœur, je n'ai beſoin que de Silvia.

LELIO.

Mais que lui trouves-tu de ſi agreable?

ARLEQUIN.

Tout : elle ne peut remuer le bout de ſon pied, ſans me faire plaiſir; ſi elle rit, elle répand la joie dans mon ame, elle me charme même quand elle fait la mine à Pierrot.

LELIO.

Et ſi elle rioit à Pierroit, & qu'elle te fit la mine, la trouverois-tu bien aimable?

ARLEQUIN.

Elle m'aime trop pour cela.

LELIO.

Qu'en ſais-tu?

ARLEQUIN.

Je le ſai parce qu'elle me l'a dit

LELIO.

Ne t'y fie pas, les femmes ne diſent jamais ce qu'elles penſent.

ARLEQUIN.

Silvia dit la verité, je le ſai bien moi.

LELIO

Quel eſt ſon garant?

ARLEQUIN.

Sa petite bouche qui eſt trop charmante pour faire une trahiſon.

LELIO.

Eh pauvre inocent!

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas ſi innocent que vous le croiez ; j'ai apris à Silvia à faire l'amour que je ne conoiſſois pas, & mes leçons lui ont fait plaiſir.

LE-

LELIO.

Que veut-il donc dire? Tu as donné des leçons d'amour à Silvia?

ARLEQUIN.

Oui, & les plus jolies du monde: vous en auriez été charmé : je feſois comme cela & puis comme cela; je l'embraſſois, elle me donnoit de petits ſouflets qui me faiſoient un plaiſir charmant, en ſorte que pour l'obliger à continuer, je jouois toujours plus fort, & enſuite ah, ah, ah.

LELIO.

Eh bien enſuite.

ARLEQUIN.

Enſuite je la baiſois, & cela me faiſoit le plus grand plaiſir du monde

LELIO.

Fort bien, à ce que je vois tu es un grand maître.

ARLEQUIN.

Aſſurément, mais ce ſouvenir me rend encore plus triſte.

LELIO.

Tâche de diſſiper ces illuſions qui ne ſont que des pieges que tes paſſions te tendent pour te rendre malheureux.

ARLEQUIN.

J'aime mieux croire Silvia que vous, j'y trouve plus de plaiſir.

LELIO.

Ecoute mon ami? je connois avant toi tout ce que les femmes ont d'aimable, mais c'eſt cela même qui les rend dangereuſes, j'en

ai

ai fait une triſte experience, & tel que tu me vois, j'ai aimé de l'amour le plus vif & le plus ſincere qui fut jamais.

ARLEQUIN.

Ah, ah, vous avez auſſi fait l'amour?

LELIO.

Oui, pour mon malheur

ARLEQUIN.

Et qui vous l'avoit apris?

LELIO.

L'amour même, c'eſt-à-dire ce penchant naturel qui nous porte vers les femmes en general, & que la beauté, ou des nœuds ſecrets que nous ne connoiſſons point déterminent vers un objet particulier.

ARLEQUIN.

Fort bien, c'eſt donc auſſi l'amour qui m'a inſtruit?

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Je lui en ſai bon gré, il m'a apris là une fort jolie choſe.

LELIO.

Ah malheureux, tu n'en connois pas le danger comme moi!

ARLEQUIN.

Mais encore quel mal vous a-t-il fait?

LELIO.

Tous ceux qu'il pouvoit me faire.

ARLEQUIN.

Vous verrez que vous aurez apris à faire l'amour auſſi ſotement que Pierrot, & que

c'eſt pour cela que vous n'avez pas réuſſi.

LELIO.

Je ne puis m'empêcher d'en rire.

ARLEQUIN.

Voions, comment faiſiez-vous?

LELIO.

Je feſois tout ce que pouvoit faire le plus tendre & le plus fidele de tous les amans, fêtes, plaiſirs, petits ſoins, empreſſemens, careſſes, enfin je n'ai rien negligé pour me faire aimer; mais tout cela m'a été inutile.

ARLEQUIN.

Vous voiez donc bien qu'il faut que vous ayez fait les choſes de mauvaiſe grace, ſi vous les aviez fait comme moi, on vous auroit d'abord aimé.

LELIO.

Tu crois donc que je ſuis homme à faire les choſes de mauvaiſes graces?

ARLEQUIN.

Oui, car lorſque vous me donnez des ſouflets, vous me faites mal & j'en pleure, ceux de Silvia au contraire me font plaiſir, j'en ris; vous voiez donc bien que vous faites mal les choſes, car dans le fond ce ne ſont que des ſouflets de part & d'autre.

LELIO.

Tu te laiſſe entraîner aux malheurs que je voulois t'éviter; aprens par mon experience les dangers où tu t'expoſe. Je ſuis né avec beaucoup de bien, & je vivrois encore

encore dans l'abondance ſans une femme qui m'a réduit dans le déplorable état où tu me vois.

ARLEQUIN.

Comment a-t-elle fait cela ?

LELIO.

En abuſant de tous les ſentimens de tendreſſe & de fidelité que j'avois pour elle.

ARLEQUIN.

C'étoit une méchante créature, & vous avez eu tort de l'aimer.

LELIO.

Elle étoit belle, & je me ſuis laiſſé ſéduire par ſes charmes, mais j'ai bien apris à mes dépens que ce que j'admirois en elle, n'étoient que des dehors ſéducteurs qui me cachoient un cœur plein d'ingratitude, & dont la cruauté formoit ſeule le caractere.

ARLEQUIN.

Pardi ! il faloit que vous euſſiez perdu l'eſprit pour aimer une ſi mechante femme : dites-moi un peu, comment avez-vous pu vous en défaire ?

LELIO.

La miſere m'a tiré de ſes chaines.

ARLEQUIN.

C'eſt un aſſez vilain ſecours.

LELIO.

Après avoir conſommé toute ma fortune, je me ſuis refugié dans ces bois, chez l'hermite de qui je t'ai reçû ; tu vois la triſte vie que j'y mene.

ARLEQUIN.

Je vous trouve encore bien heureux d'être ſorti de ſes mains. Vous faites fort bien de la haïr, comme je fais ſort bien d'aimer Silvia qui eſt auſſi bonne que celle-la eſt méchante; je l'aime davantage depuis que je ſai qu'elle vaut mieux que les autres, car auparavant je croiois que toutes les femmes étoient également bonnes.

LELIO.

Me voilà bien avancé, n'ai-je pas bien employé ma Rethorique?

ARLEQUIN.

Oh, voici Pierrot, celui qui fait ſi ſotement l'amour.

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN.

Où as-tu laiſſé Silvia?

PIERROT.

Tatigué, comme vous avez l'apetit ouvert, je l'ons laiſſée dans nos cabanes qui ſe moque bian de vous, (*à part*) je veux me venger.

ARLEQUIN.

Elle ſe moque de moi, dis-tu?

PIER-

PIERROT.

Assurement, est-ce que vous avez été assez simple pour croire qu'elle vous aimoit?

ARLEQUIN.

Sans doute je l'ai crû, ne me l'a-t-elle pas dit devant toi?

PIERROT.

Ah, ah, ah, que vous êtes innocent! elle n'en faisoit semblant que pour rire & se moquer de votre bêtise, elle a dit comme cela, quand vous avez été parti, que ce garçon est bête! il croit de bonne foi que je l'aimons, parce que comme je voulions, disoit elle, me divartir de son innocence, je faisions semblant de le trouver aimable, afin de me mieux moquer de ly, sur cela toutes nos filles se sont mis à rire de vous, & je nous sommes divartis comme des Rois à vos dépens, ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Ecoutes, si tu ne change de discours, je t'assomme.

PIERROT.

Si vous voulez que je vous trompions, comme Silvia; je le ferons volontiers, vous n'avez qu'à dire.

LELIO.

Il a raison (*à part*) cecy vient tout à propos, je veux en profiter pour tâcher de le désabuser des femmes.

ARLEQUIN.

Seroit-il possible que Silvia pût me trahir?

LELIO.

Tu le vois.

ARLEQUIN.

J'enrage, mais non, je ne puis le croire; c'eſt ce drôle qui invente cela pour ſe venger de ce que l'on m'aime mieux qui lui.

PIERROT.

Je vous diſons la verité, & vous le verrez bian vous-même; alle ſe moque tout ouvertement de vous; alle me diſoit tantôt: as-tu vû Pierrot? Comme cet innocent croit bian faire l'amour, py elle diſoit comme cela, qu'alle n'avoit jamais vû une ſi grande bête.

LELIO.

Voilà qui eſt bien vilain à Silvia.

ARLEQUIN.

Je ſuis au deſeſpoir, la ſcelerate! C'étoit donc pour me trahir qu'elle faiſoit ſemblant de m'aimer?

PIERROT.

Sans doute, les femmes font toûjours come cela, (*à part*) bon, voila qui va bian.

ARLEQUIN.

Ah la maudite eſpece!

LELIO.

Tu vois à preſent ſi j'avois tort, lorſque je te diſois de te défier d'elle.

ARLEQUIN.

Oüy, mon cher maître, vous avez raiſon, je ne veux jamais aimer de femmes,

& je les fuirai autant que vous; je veux aller trouver Silvia & lui dire bien des injurer pour me venger.

LELIO.

Garde t'en bien, ce ſeroit lui donner occaſion de te tromper encore, elle feroit ſemblant de t'aimer, pour continuer à te joüer & à ſe divertir de ta ſimplicité & de ta bonne foi.

PIERROT.

Morgué que vous connoiſſez bian les femmes, cela arriveroit comme vous le dites,

ARLEQUIN.

Que je ſuis malheureux! (*Il pleure.*)

LELIO.

Conſole-toi mon ami, tu es encore bien heureux de la connoître avant que d'être engagé davantage, il t'en coûtera moins pour te guerir, & quelques jours d'abſence effaceront tout cela de ton eſprit.

ARLQUIN.

Je me ſouviendrai toûjours d'elle malgré moi, car je ſens que je ne puis m'empêcher d'y penſer.

LELIO.

Cela te paſſera, je te le promets, tu n'as qu'à ne la plus voir.

ARLEQUIN.

Je veux la voir encore une fois pour lui dire que je la hais, & que ce n'étoit que pour me moquer d'elle que je faiſois ſemblant de l'aimer.

LELIO.

Non, mon enfant, la fuite eſt le ſeul remede à ton mal.

PIERROT.

Bon, morgué voila qui va bian. La belle choſe que l'eſprit! Faiſons à preſent notre commiſſion: ce n'eſt pas le tout, Monſieur, je ſommes icy pour faire une ambaſſade auprès de vous, de la part d'une belle Dame qui vous connoît, & qui m'envoye vous dire qu'elle vient ſouper avec vous.

LELIO.

Une Dame qui vient ſouper avec moi! Et qui eſt-elle?

PIERROT.

Alle ſe nomme Mademoiſelle Flaminia, alle a apris d'Arlequin que vous étiez icy.

LELIO.

Juſte Ciel, qu'entens-je:

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous?

LELIO.

Je ne ſçai où j'en ſuis, mon cher Arlequin, Pierrot.....

ARLEQUIN.

Qu'a-t-il fait?

LELIO.

Il m'anonce la plus terrible nouvelle que je pouvois recevoir.

ARLEQUIN.

Ce coquin-là eſt fait aujourd'huy pour en donner de mauvaiſes, ôtes-toi d'icy, meſſager de malheur?

PIER-

PIERROT.

Je ne ſommes point un meſſager de malheur, & morgué ce n'eſt point une mauvaiſe nouvelle que d'anoncer une belle Dame.

ARLEQUIN.

Si ce n'eſt que cela, il n'y a pas dequoi ſe fâcher.

LELIO.

Cette Dame, dont il parle, eſt cette méme femme dont j'étois amoureux, & qui a cauſé tous mes malheurs.

ARLEQUIN.

Miſericorde! ſauvons-nous.

LELIO.

Je le devrois, mais je n'en ai pas la force.

ARLEQUIN,

Venez, je vous porterai.

LELIO.

Ote toi de là,

PIERROT.

Quels diable de vartigaux!

LELIO.

Arlequin?

ARLEQUIN.

Monſieur.

LELIO.

Que lui donerons-nous? je n'ai rien.

ARLEQUIN.

Tant mieux.

LELIO.

Comment tant mieux?

ARLEQUIN.

Sans doute; puiſqu'elle eſt cauſe que vous n'avez plus rien, je ſerois charmé, ſi j'êtois à votre place, de la faire mourir de faim pour me venger d'elle.

LELIO.

Que tu ſais peu ce que c'eſt que d'aimer, lorſque tu parle comme tu fais

ARLEQUIN.

Je le ſai bien, mais je ne ſuis pas fou; j'aimois Silvia, parce que je la croiois bonne: à preſent que je ſai qu'elle ne vaut rien, je ne lui donnerois pas cela.

LELIO.

Tu ne ſais ce que tu dis, ſi elle paroiſſoit, tu changerois bientôt de langage.

ARLEQUIN.

Ah que non, je ne ſuis pas ſi ſot, je voudrois qu'elle vint, vous veriez; mais dites-moi un peu, tout le mal que vous m'avez dit de cette Flaminia, n'eſt-ce point par hazard un conte d'Oyes?

LELIO.

Tout ce que je t'en ai dit n'eſt que trop vrai.

ARLEQUIN.

Vous avez donc perdu l'eſprit?

LELIO.

Tu as raiſon: Ciel comment me tirerai-je de cet embaras!

ARLEQUIN.

Ce pauvre homme me fait pitié: écoutez, il eſt bien facile de ſe tirer de ce pas, délo-

délogeons au plus vîte, & emportons notre Faucon.

LFLIO.

Tu me fais venir une bonne penſée : oui, va prendre le Faucon, & toi Pierrot va vîte vers Flaminia, & dis-lui que je l'atens avec impatience.

PIERROT.

Je m'y en alons (*à part*) voilà bian du bruit pour rian.

SCENE III.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH, ah, ah, que j'aurai de plaiſir quand elle viendra, & qu'elle trouvera les moineaux dénichez. Allons vîte?

LELIO.

Oui, vas prendre le Faucon & tue-le?

ARLEQUIN.

Eh!

LELIO.

Ne m'entens-tu pas? je te dis de le tuer.

ARLEQUIN.

Pourquoi faire?

LELIO.

Pour donner à ſouper à Flaminia, puiſque je n'ai pas autre choſe.

ARLEQUIN.

Eh ſi donc, vous voulez rire?

LELIO.

Je parle très-ſerieuſement: fais ce que je te dis?

ARLEQUIN.

Mais ſongez-vous bien que nous n'avons que cet oiſeau pour nous aider à vivre, & que ſi nous le tuons, il faudra enſuite mourir de faim.

LELIO.

Qu'importe, la vie m'eſt à charge, je n'ai plus que ce ſacrifice à faire à Flaminia, il faut l'achever

ARLEQUIN.

Si vous êtes las de vivre, je ne le ſuis pas moi; ſouvenez-vous bien de tous les maux que cette femme vous a faits, peut-être que cela vous mettra en colere, comme je m'y mets lorſque je penſe que Silvia ne feſoit ſemblant de m'aimer que pour ſe moquer de moi.

LELIO.

Je ſuis trop foible.

ARLEQUIN.

Là mon petit maître, rapelez votre raiſon, & croiez votre pauvre Arlequin qui n'eſt pas ſi fou que vous.

LELIO.

Tout cela eſt inutile.

AR-

ARLEQUIN.

Que maudites ſoient les femmes, vous aviez bien raiſon de dire qu'elles ſont dangereuſes; malheureux que nous ſommes pourquoi nous ont elles découverts?

LELIO.

Tu en es la cauſe, c'eſt de toi que Flaminia a ſçu que j'étois dans ces lieux: ſi tu avois ſuivi mes conſels, tu nous aurois évité tous ces chagrins.

ARLEQUIN *à part.*

Si j'ai fait la faute je la réparai, le Faucon ne mourra point, je vais le prendre & me ſauver avec juſqu'à ce que cette mechante femme s'en ſoit allée: mais je vois Silvia; bon, il me vient une bonne penſée qui poura le rendre plus ſage. Ecoutez, mon maître, je ne pouvois rien comprendre à l'amour lorſque Pierrot me l'expliquoit, & je l'ai d'abord apris en le voiant faire: or, puiſque vous ne pouvez aprendre à vous mettre en colere par ce que je vous dis, je vais me fâcher contre Silvia, peut-être l'aprendrez-vous mieux comme cela.

LELIO.

Il a plus de réſolution que moi, j'en rougis.

SCENE IV.

SILVIA, ARLEQUIN, LELIO.

SILVIA.

BOnjour Arlequin, nous venons vous voir, & j'ai pris les devans pour avoir ce plaiſir avant les autres.

Arlequin détourne la tête d'un air de mépris, Silvia continue.

Qu'avez-vous donc? d'où vient que vous me recevez ſi mal, eſt-ce que vous ne m'aimez plus?

ARLEQUIN.

Non, je ne vous ai jamais aimé; & je n'en feſois ſemblant que pour me moquer de vous.

SILVIA

Comment vous me trahiſſiez donc?

ARLEQUIN.

J'en ſuis incapable; c'eſt vous qui me trahiſſiez, je n'en ſavois rien, & mon ignorance étoit la cauſe que je vous aimois de bonne foi; mais à preſent que je ſai que vous vous moquez de moi, je veux auſſi me moquer de vous pour me venger.

SILVIA.

Arlequin?

AR-

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi.

SILVIA.

C'eſt donc tout de bon?

ARLEQUIN.

Comment, ſi c'eſt tout de bon? ah je vous en aſſure! je ne veux jamais entendre parler de vous.

SILVIA.

Ni moi de vous; allez vous êtes un ingrat qui ne meritez pas l'amitié que j'avois pour vous. (*elle pleure.*)

LELIO.

Il a plus de cœur que moi, j'en ſuis honteux.

ARLEQUIN.

Quoi Silvia vous pleurez!

LELIO.

Ahi.

SILVIA.

Oui je pleure, il n'eſt pas permis de me traiter comme vous faites; ne vous ayant jamais fait que des amitiez que vous ne meritiez pas.

ARLEQUIN.

Ecoutez Silvia, je ne me fâche pas pour vous faire pleurer, mais ſeulement parce que vous vous êtes moquée de moi, & que cela m'a mis en colere.

LELIO.

Il ſe radoucit, ma foi j'en ſuis bien aiſe.

SILVIA.

Qui vous a dit que je me ſuis moquée de

de vous? cela n'eſt pas vrai.

ARLEQUIN.

Cependant Pierrot me l'a aſſuré, demandez-le à mon maître?

LELIO.

Oui, Pierrot le lui a dit en ma preſence.

SILVIA.

Pierrot eſt un menteur, il eſt fâché de ce que je vous aimois, & de ce que je ne l'aime pas, c'eſt pour cela qu'il vous fait ces contes.

ARLEQUIN.

Monſieur, je crois qu'elle a raiſon: croiez-vous qu'elle me trompe?

LELIO.

Non, je la crois de bonne foi: oh la plaiſante choſe que l'eſprit humain, il n'y a qu'un moment que je feſois tous mes efforts pour les brouiller, & à preſent je tâche à les racomoder.

ARLEQUIN.

Puiſque c'eſt Pierrot qui ſe moquoit de moi & non pas vous, je ſuis bien fâché de ce que je vous ai dit; faiſons la paix,

SILVIA.

Vous ne le meritez guere, mais je ſuis bonne, & je vous le pardonne.

ARLEQUIN.

Et moi auſſi je vous pardonne.

Il ſe joue inocemment avec elle, elle y répond; pendant ce temps-là Lelio a les bras croiſez en homme occupé des reflexions cauſtiques & plaiſantes que ſa ſituation & celle

de

de ces jeunes gens lui font faire.

LELIO.

J'admire le changement ſoudain qui s'eſt fait chez moi; grand Dieu que l'homme eſt foible! peut-on compter ſur ſes réſolutions & ſur ſes jugemens?

ARLEQUIN.

Vous ne vous en irez pas ſi tôt?

SILVIA.

Non, je ſouperai ici avec Mademoiſelle Flaminia.

ARLEQUIN.

Quoi, vous venez ſouper ici?

SILVIA.

Oui, n'en êtes-vous pas bien aiſe?

ARLEQUIN.

J'en ſuis charmé. Monſieur?

Il tire ſon maitre par la manche.

LELIO.

Que veux-tu?

ARLEQUIN.

Il faut tuer le Faucon.

LELIO.

Eh pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que Silvia ſoupe ici.

LELIO.

Ah nous y voilà! le pauvre oiſeau n'a plus de protecteur. Mais tu n'y penſe pas, tu me diſois toi-même il n'y a qu'un moment que j'étois fou de vouloir le tuer.

RLEQUIN.

Il eſt vrai, mais je ne ſavois pas alors que

que Silvia en mangeroit.

LELIO.

Tu ſais à preſent comme alors que nous ne ſubſiſtons que de ſa chaſſe, & que ſi la folle paſſion qui nous aveugle nous oblige à nous en priver, nous ſommes expoſez à mourir de faim dans ces bois.

ARLEQUIN.

N'importe, nous ferons comme nous pourrons, il faut donner à ſouper à Silvia.

LELIO.

Mais pourras-tu te réſoudre à tuer un animal que tu aimois tant?

ARLEQUIN.

Oh oui, parce qu'il ne ſera pas malheureux d'être croqué par la petite dent de Silvia; allons, venez Silvia.

SCENE V.

LELIO *ſeul.*

JE ne puis m'empêcher de rire du ridicule jeu que fait ici ſa foibleſſe & la mienne; la ſcene qui vient de ſe paſſer montre bien le cœur humain; nous ne condamnons dans les autres que les paſſions que nous n'avons pas; lorſque nos paſſions changent, nos jugemens changent de même: delà vient que nous aprouvons le ſoir

ce

ce que nous avons condamné le matin: puiſque je ne puis jouir de ma raiſon que pour contenter mes foibleſſes: l'arivée de Flaminia m'en offre un beau champ.

SCENE VI.

LELIO, FLAMINIA.

LELIO.

PAr quelle avanture, Madame, l'infortuné Lelio vous revoit-il encore? eſt-il poſſible qu'il vous reſte quelque ſouvenir de lui?

FLAMINIA.

Le hazard m'en a procuré l'occaſion; j'aurois beaucoup mieux aimé le devoir à votre ſouvenir; ne me ſuis-je point trop flaté Monſieur, lorſque j'ai crû que vous auriez autant de plaiſir de me revoir que j'en ai de vous retouver.

LELIO.

Mes ſentimens vous ſont trop connus pour que vous puiſſiez douter du plaiſir que je reſſens, que n'ai-je autant de raiſon d'être perſuadé de ce que vous me dites?

FLAMINIA.

La démarche que je fais en eſt une aſſez grande preuve, mais je doute que vous y ſoyez

ſenſible, je ſçai trop que vous me haïſſez.

LELIO.

Je vous hais!

FLAMINIA.

Oüi, & ſi cela n'étoit pas, auriez-vous pris le parti que vous avez pris ſans me conſulter, m'auriez-vous caché juſqu'à preſent votre retraite; vous êtes le plus cruel des hommes, puiſque vous, n'avez voulu faire uſage de ma ſenſibilité que pour me faire regreter votre perte, & me jeter dans de mortelles inquietudes ſur votre ſort.

LELIO.

Seroit-il bien poſſible qu'il eût pû vous intereſſer?

FLAMINIA.

En doutez-vous?

LELIO.

Je n'en douterai plus ſi vous m'en aſſurez.

FLAMINIA.

Et moi je doute de tout ce que vous m'avez jamais dit; vous me juriez autrefois un amour éternel; je ne vous demandois que de l'eſtime & que de l'amitié, infidele à vos ſermens & à tout ce que j'exigeois de vous, au lieu de l'amour que vous me prometiez, de l'eſtime & de l'amitié que je vous demandois, vous n'avez pour moi que de la haine & du mépris.

LELIO.

Juſte Ciel! Pouvez-vous le dire, Madame?

FLA-

FLAMINIA.

Et vous, pouvez-vous le déſavoüer après me l'avoir dit à moi-même dans ces forêts, où je vous ai entretenu ſous l'habit d'un Berger.

LELIO.

Oh Ciel! Quoi c'etoit vous?

FLAMINIA.

Oüi, c'étoit moi, qui ſenſible à vos malheurs, vous cherchois pour me juſtifier, & vous donner des marques de mon eſtime & de mon amitié; jugez par les ſentimens que j'ai trouvé chez vous, ſi les miens étoient bien placez, & ſi vous les meritiez.

LELIO.

Non, Madame, j'en ſuis indigne, je ne mérite que votre haine; je ne vous allégueraï point icy que tous les excés où vous m'avez vû tomber, ne ſont que les ſuites des maux qui troublent ma raiſon, je ne veux point me juſtifier, il faut ceder à mon ſort qui veut que je ſois la victime de tous mes ſentimeus pour vous; adieu, Madame, vous ne me verrez de votre vie.

FLAMINIA.

Arreſtez, Lelio, je vois bien que votre cœur eſt innocent, je ſuis fâché de vous en avoir parle.

LELIO.

Vous êtes trop genereuſe, Madame.

FLA-

FLAMINIA.

Je vous rens juſtice, je ſuis veritablement touchée de l'état où je vous vois.

LELIO.

Ah, Madame, que la vie me ſeroit chere, ſi mon amour ne vous étoit plus odieux!

FLAMINIA.

Il ne me l'a jamais été, mais je vous l'ay toûjours dit, mon cœur eſt incapable d'amour, ainſi ne lui en demandez point en échange. Il eſt reconnoiſſant & ſincere, & vous en pouvez sûrement attendre la plus conſtante des amitiez; des cœurs bien faits ne peuvent-ils pas s'aimer ſans y mêler de l'amour?

LELIO.

Je vois bien, Madame, que mes maux ſont ſans remede, tout ce que vous faites pour les adoucir ne fait que les redoubler.

FLAMINIA.

Ne ſerez-vous jamais raiſonnable? Ecoutez-moi? Il faut nous voir, de deux choſes il en arrivera une, ou je vous rendrai plus ſage, ou vous me rendrez plus ſenſible; depuis que je ne vous ai vû j'ai pris du goût pour la ſolitude, c'eſt ce qui m'a engagé à acheter une Terre dans ce voiſinage, où j'allois lorſque ma Chaiſe s'eſt caſſée en paſſant dans ces Bois, je m'y amuſe de la lecture & de la chaſſe; venez-y avec moy, j'aime ſurtout la Chaſſe du vol; Arlequin m'a dit que vous vous y plaiſiez

ſiez & que vous aviez dreſſé un Faucon exellent, vous voudriez bien me donner le plaiſir de le voir voler.

LELIO.

Vous voulez voir voler mon Faucon;

FLAMINIA.

Je vous en prie.

LELIO.

Arlequin, Arlequin,

ARLEQUIN.

Monſieur.

LELIO.

Viens vîte?

ARLEQUIN.

Je n'ay pas encore fait.

COLOMBINE, *entrant.*

Il va venir; bon jour, Monſieur, je ſuis charmée de vous revoir.

LELIO.

Bon jour, ma chere Colombine, je te ſuis bien obligé. Viendras-tu, malheureux;

ARLEQUIN.

Dans un moment.

LELIO.

Traitre, ſi tu me donnes la peine de t'aller chercher.

ARLEQUIN, *entrant.*

Pardi, vous êtes bien preſſé, je n'ai eu que le tems de le tuer.

LELIO.

Juſte Ciel, que je ſuis malheureux!

FLAMINIA.

Qu'avez vous, Lelio?

LE-

LELIO.

Je ſuis au deſeſpoir.

FLAMINIA.

Eh de quoi?

LELIO.

Mon Faucon qu'Arlequin vient de tuer; je n'avois que cet Oyſeau qui pût vous faire plaiſir, & le voila mort.

FLAMINIA.

Et pourquoi ce garçon l'a-t-il tué?

LELIO.

Apprenez tous mes malheurs, & les horreurs de ma ſituation; je ne ſubſiſtois que par la Chaſſe de cet Oyſeau, c'étoit ma ſeule reſſource & tout ce qui me reſtoit dans le monde, vous m'avez fait demander à ſouper, je n'avois rien à vous donner, & il étoit trop tard pour chaſſer; dans cette extremité je l'ai fait tuer comme le dernier ſacrifice que je pouvois vous faire; mais comme je dois être la victime de tout ce que je fais pour vous, il arive que je vous prive de la ſeule choſe que j'avois & qui pouvoit encore vous faire plaiſir.

COLOMBINE.

Hélas, le pauvre garçon, je ne puis m'empêcher de pleurer!

FLAMINIA.

Je ſuis vaincuë, Lelio, mes yeux s'ouvrent, & je me repens de toutes les injuſtices que je vous ai faites, l'amour attendoit ce dernier ſacrifice pour vous donner mon cœur; recevez-le avec ma main, je vous offer

offre l'un & l'autre ſincerement.

COLOMBINE.

Ah, Madame, la bonne action que vous faites là!

LELIO.

Quels tranſports imprevûs ſuccedent à ma douleur, n'eſt-ce point un ſonge qui me ſéduit, vous m'aimez, Madame?

FLAMINIA.

Oüi, Lelio, & de tout mon cœur.

LELIO.

Je ſuis le plus heureux des hommes.

COLOMBINE.

Je pleure de joye.

FLAMINIA.

Je ne puis auſſi retenir mes larmes; Lelio, oublions le paſſé & ne ſongeons plus qu'à vivre heureux enſemble.

LELIO.

Mon cœur & mon eſprit ſont abſorbez par la joye. Je ne puis vous exprimer ce que je reſſens.

COLOMBINE.

Et moi, Monſieur, je ſuis charmée, je vous ai pleuré ſouvent & je pleure encore du plaiſir de vous voir heureux.

LELIO.

Je te ſuis bien obligé, ma chere Colombine.

FLAMINIA.

Vous devez l'aimer, la pauvre fille s'eſt toûjours intereſſée pour vous, & ce n'eſt pas ſa faute ſi vous n'avez pas été heureux juſqu'icy.

LELIO.

Je n'oublierai j'amais les obligations que je lui ai.

ARLEQUIN.

D'ou vient que vous êtes ſi content?

LELIO.

Flaminia m'aime, Arlequin, & je l'épouſe.

ARLEQUIN.

Vous l'épouſez, dites-vous, & cela vous fait plaiſir?

LELIO.

Oüi, cela met le comble à ma felicité.

ARLEQUIN.

Dites-moi, n'eſt-ce pas-là par hazard le reſte de l'amour?

LELIO.

Oüi, c'eſt-là où il doit aboutir.

COLOMBINE.

Et où il joüe ſouvent de ſon reſte.

ARLEQUIN.

Silvia, Silvia?

SILVIA.

Que voulez-vous, Arlequin?

ARLEQUIN.

J'ai trouvé le reſte de l'amour que nous cherchions tantôt, venez que je vous épouſe.

SILVIA.

Oh, cela ne fait pas ainſi.

ARLEQUIN.

Mon maître ne fait pourtant pas autrement.

FLA-

FLAMINIA.

Ne te mets pas en peine Arlequin, je vous marierai enſemble, ſi vous vous aimez bien, & j'aurai ſoin de vous, je veux que Silvia vienne avec moi, elle eſt trop aimable pour paſſer ſa vie dans les Bois, je vous dois faire du bien par reconnoiſſance de ceux que vous m'avez procurez; que l'on faſſe avancer les Bergers qui m'ont accompagnée dans ces lieux. Mes enfans, je me marie avec Monſieur qui m'aime depuis long-tems, vous avez donné occaſion a mon bonheur, prenez part à ma joye.

DIVERTISSEMENT.

DIALOGUE EN ITALIEN & en François.

SEmper inſtabile è l'amore
La oſtanza non gli piace,
Per tenere il dio fugace
Fra diletti lo avolgete,
E non ſol lo fermarete
Mà ſara voſtro leguace.

Fixez l'amour par des douceurs,
Pour arrêter ſon inconſtance,

Semez tous ſes pas de fleurs.

Bambino è l'amore.

Les plaiſirs par d'aimables nœuds
Le ſoûmettront à votre empire.

Se ride l'amor
Fù liéto ogni core.

Qui ſait l'art de les faire rire,
Diſpoſe à ſon gré de ſes feux.

VAUDEVILLE.

Je voudrois que ce Dieu charmant
Voulut encore m'inſtruire
Du grand art de vous faire rire,
Et d'amuſer innocemment :
Je ne cherche que la nature,
Si le Partere eſt ſatisfait,
Vos mains m'en donneront l'augure,
Aplaudiſſez je ſuis au fait.

FIN.

BIBLIOTHECA
Ottavianaſis

thèque
d'Ottawa
nce

The Library
University of Ottawa
Date due